HENRY DE MONTHERLANT

LES BESTIAIRES

extraits

Classiques Larousse

25
9B4
1955

CLASSIQUES LAROUSSE

plus de 220 volumes parus

Une collection dont le succès ne cesse de grandir.
Demander la liste détaillée et le catalogue spécial.

Moyen Age et XVI[e] S.

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI[e] siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON-MAROT : Poésies.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.
Tragédie au XVI[e] siècle.
Comédie au XVI[e] siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satire Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII[e] siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Epitres. Le Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède, Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : La Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII[e] siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque (Extraits), 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M[me] DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 v.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
M[me] DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré lui. Le Misanthrope. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole des Femmes. La Critique de l'Ecole des Femmes. Fourberies de Scapin. 14 vol.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Les Plaideurs. Mithridate, Phèdre. 10 v.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : l'Ethique.
URFÉ (Honoré D') : L'Astrée.

XVIII[e]

BEAUMARCHAIS : Séville. Mariag
BERNARDIN DE Paul et Virgin
BUFFON : Pages
CHÉNIER (André)
CONDILLAC : Tra
DIDEROT : Œuvr
L'Encyclopédie (EXTRAITS).

siècle.
isies.
s choisies.
l Bias. 3 vol.
in poli par
. Le Jeu de
Hasard. Les
s. La double

chois., 2 vol.
TUTION.
ABBÉ PRÉVOST : Manon Lescaut.

PQ2625.059B4 1955
bestiaires :
UNIVERSITY OF NEW BRUNSWICK LIBRARIES
3 9960 00051377 0

suite : page 3 de couverture.

University of New Brunswick
in Saint John

Ward Chipman Library

PQ
2625
059B4
1955

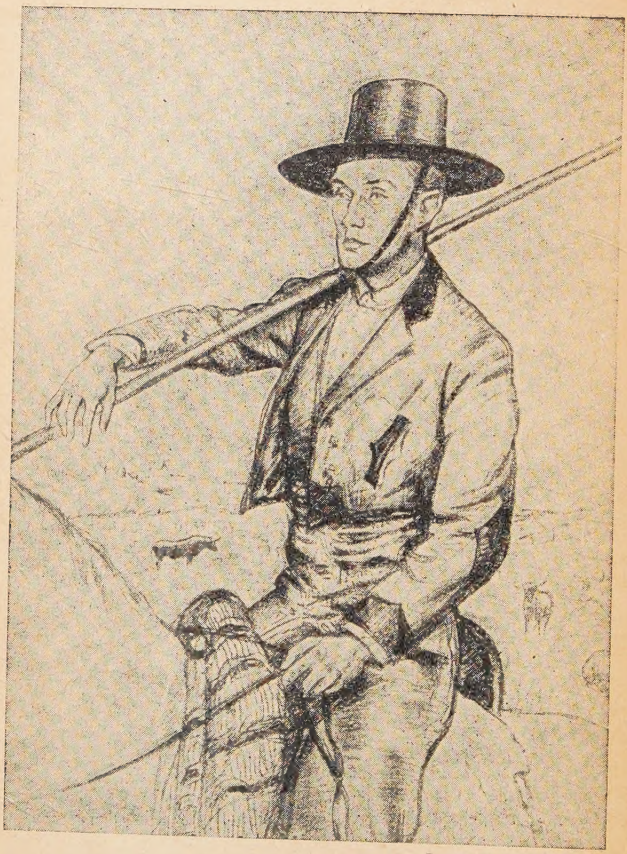
Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lesbestiaires0000maur

LES BESTIAIRES

(EXTRAITS)

5e ÉDITION



Dessin de Juan Lafita.

HENRY DE MONTHERLANT DANS UN ÉLEVAGE ANDALOU (1925)

La présente édition a été publiée avec l'autorisation de la librairie Grasset.

CLASSIQUES LAROUSSE
Collection fondée par
FÉLIX GUIRAND
Dirigée par
LÉON LEJEALLE
Agrégé des Lettres

Henry DE MONTHERLANT

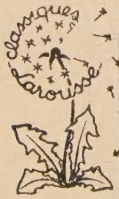
LES BESTIAIRES

(EXTRAITS)

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, un Glossaire, des Notes explicatives, des Jugements, un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

MAURICE BRUÉZIÈRE
Agrégé des Lettres
Professeur au lycée Condorcet



WITHDRAWN
DESELECTED
LOST
DAMAGED
MISSING (INV.)
OTHER

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e^
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

PQ 2625 .O59B4 1955
LIBRARY
UNIVERSITY OF NEW BRUNSWICK
IN SAINT JOHN

HENRY DE MONTHERLANT ET SON TEMPS

ANNÉE	LA VIE ET L'ŒUVRE DE HENRY DE MONTHERLANT	LE MOUVEMENT INTELLECTUEL ET ARTISTIQUE	LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES
1896	Naissance à Paris de Henry de Montherlant.	M. Proust : *les Plaisirs et les jours.*	Madagascar devient une colonie.
1906	Entrée au lycée Janson-de-Sailly.	Mort de Cézanne. M. Barrès : *le Voyage de Sparte.*	A. Fallières est élu président de la République.
1910-1911	Initiation à la tauromachie.	I. Stravinsky : *Petrouchka* (1911). V. Larbaud : *Fermina Marquez* (1911).	Incident diplomatique d'Agadir (1911).
1914	Ecrit *l'Exil*. Pendant la guerre, versé sur sa demande du service auxiliaire dans le service actif.	M. de Falla : *la Vie brève*. A. France : *la Révolte des anges.*	Début de la Première Guerre mondiale.
1918	Blessure de guerre.	G. Duhamel : *Civilisation.*	Armistice.
1920	*La Relève du matin.* Début dans les sports.	Mort du peintre Modigliani. Colette : *Chéri.*	Élection de Millerand à la présidence de la République.
1924	Les deux *Olympiques : le Paradis à l'ombre des épées* et *les Onze devant la porte dorée. Le Chant funèbre.*	Mort de Gabriel Fauré. A. Breton : *Manifeste du surréalisme.* R. Radiguet : *le Bal du comte d'Orgel.*	Victoire électorale du cartel des gauches. Protocole de Genève sur la sécurité internationale et le désarmement.
1925	Quitte la France pour l'Espagne et l'Afrique du Nord.	Mort d'Erik Satie. J. Supervielle : *Gravitations.*	
1926	*Les Bestiaires.* Début de la crise des « voyageurs traqués ».	Mort de Cl. Monet. A. Gide : *les Faux-Monnayeurs.*	Inflation. Chute du ministère Herriot et formation d'un cabinet Poincaré.
1929	Fin de la crise : *la Petite Infante de Castille.*	J. Cocteau : *les Enfants terribles.* J. Giono : *Colline.*	Ministères modérés Tardieu et Laval (1929-1932).
1930	Écrit *la Rose de sable.*	I. Stravinsky : *Symphonie de psaumes.* G. Duhamel : *Scènes de la vie future.*	Mort de Primo de Rivera.
1932	*Mors et Vita.*	M. Arland : *Antarès.* J. Romains : début des *Hommes de bonne volonté.*	Victoire électorale des radicaux.

1934	*Les Célibataires. Encore un instant de bonheur.*	A. Suarès : *Cité, nef de Paris.* J. Anouilh : *la Sauvage.*	Crise du 6 février. Cabinet Doumergue. Assassinat du chancelier Dollfuss.
1935	*Service inutile.*	A. Honegger : *Jeanne au bûcher.* J. Giraudoux : *La guerre de Troie n'aura pas lieu.*	Guerre d'Éthiopie.
1936	*Pasiphaé. Les Jeunes Filles. Pitié pour les femmes.*	A. Gide : *Retour de l'U. R. S. S.* J. Green : *Minuit.*	Triomphe du Front populaire. Ministère Blum. Guerre civile espagnole.
1937	*Le Démon du bien.*	Mort de M. Ravel. A. Malraux : *l'Espoir.*	
1938	*L'Equinoxe de septembre.*	La Varende : *le Centaure de Dieu.* G. Bernanos : *les Grands Cimetières sous la lune.*	Crise autrichienne : Anschluss. Crise tchécoslovaque : accords de Munich.
1939	*Les Lépreuses.*	M. Aymé : *le Bœuf clandestin.* J.-P. Sartre : *le Mur.*	Annexion de l'Albanie par l'Italie. Début de la Seconde Guerre mondiale.
1940	Correspondant de guerre de l'hebdomadaire *Marianne.*	Mort du peintre E. Vuillard. Aragon : *le Crève-Cœur.*	Invasion de la France.
1941	*Le Solstice de juin.*	P. Emmanuel : *Tombeau d'Orphée.* Saint-Exupéry : *Pilote de guerre.*	Début de la guerre germano-soviétique.
1942	*La Reine morte,* jouée à la Comédie-Française.	A. Camus : *l'Etranger.* Aragon : *les Voyageurs de l'impériale.*	Débarquement allié en Afrique du Nord.
1943	*Fils de personne.*	Mort du peintre M. Denis. J.-P. Sartre : *l'Etre et le Néant.*	Bataille de Stalingrad.
1946	*Un voyageur solitaire est un diable. Malatesta.*	P. Claudel : *l'Œil écoute.* P. Valéry : *Mon Faust.*	
1949	*Demain il fera jour.*	Grande exposition Picabia à la galerie Drouin. J.-P. Sartre : *la Mort dans l'âme.*	Pacte atlantique.
1951	*La ville dont le prince est un enfant.*	J. Gracq : *le Rivage des Syrtes.* A. Camus : *l'Homme révolté.*	Traité de paix avec le Japon.
1954	*Port-Royal.*		

LA CARRIÈRE DE HENRY DE MONTHERLANT

1896 (21 avril). — Naissance, à Paris, de Henry de Montherlant.

1906-1912. — Études au lycée Janson-de-Sailly, puis à Sainte-Croix de Neuilly.

1910-1911. — Initiation à la tauromachie.

1914. — Écrit *l'Exil*, une pièce en 3 actes qui ne paraîtra qu'en 1929.

1916-1918. — La guerre : est versé, sur sa demande, du service auxiliaire dans le service actif. Incorporé au 360e R. I. Grièvement blessé en 1918.

1920. — Publie *la Relève du matin*.

1920-1926. — Sports : athlétisme et football association.

1922. — *Le Songe*.

1924. — Les deux *Olympiques : le Paradis à l'ombre des épées* et *les Onze devant la porte dorée*. — *Chant funèbre pour les morts de Verdun*.

1925. — Passe toute l'année en Espagne.

1926. — *Les Bestiaires*.

1927. — Voyage hors de France : Maroc, Algérie, Tunisie. — *Aux fontaines du désir*.

1929. — *La Petite Infante de Castille*.

1930-1932. — Pour trois ans au Maroc et en Algérie. Écrit *la Rose de sable*, mais renonce à la faire paraître.

1932. — *Mors et Vita*.

1934. — *Les Célibataires*, *Encore un instant de bonheur*. Grand prix de littérature de l'Académie française.

1935. — *Service inutile*.

1936. — *Pasiphaé*.

1936-1939. — *Les Jeunes Filles*, *Pitié pour les femmes*, *le Démon du bien*, *les Lépreuses*.

1938. — *L'Equinoxe de septembre*.

1940. — Correspondant de guerre de l'hebdomadaire *Marianne*. Légèrement blessé.

1941. — *Le Solstice de juin*.

1942. — *La Reine morte* est représentée au Théâtre-Français.

1943. — *Fils de personne*, joué au Théâtre Saint-Georges.

1945. — Écrit *le Maître de Santiago*, qui sera joué en 1948.

1946. — *Malatesta*, joué en 1950.

1949. — *Demain il fera jour*.

1950. — *Celles qu'on prend dans ses bras*.

1951. — *La ville dont le prince est un enfant*.

1952. — *L'Histoire d'amour de la rose de sable* (roman).

1953. — *Textes sous une occupation (1940-1944)*. *Pasiphaé* est représentée au Théâtre-Français.

1954. — *Port-Royal* est représenté à la Comédie-Française.

Montherlant est né vingt-huit ans après Claudel, vingt-sept ans après Gide, vingt-cinq ans après Proust et Valéry, quatorze ans après Giraudoux, douze ans après Duhamel, onze ans après Mauriac, Maurois et J. Romains, huit ans après Bernanos, quatre ans après Cocteau, un an après Giono ; il est né trois ans avant Malraux, quatre ans avant Saint-Exupéry, neuf ans avant Sartre, quatorze ans avant Anouilh, dix-sept ans avant Camus.

HENRY DE MONTHERLANT

Parmi les écrivains français vivants, Montherlant appartient à ce petit nombre de privilégiés dont le prestige n'est contesté sérieusement par personne. Certes, on n'est pas un créateur aussi diversement doué, un observateur aussi perspicace, un artiste aussi sûr de ses moyens d'expression, sans provoquer autour de son œuvre des remous, des dénigrements, des rancœurs : mais, quelles qu'aient été les réactions soulevées par cette œuvre, si légitimes même qu'elles aient pu être parfois, elles ont été impuissantes à reléguer dans l'ombre une personnalité de tout premier plan. D'ores et déjà, on peut affirmer que Montherlant est entré dans le patrimoine littéraire français et que son art mérite pleinement l'épithète de *classique*.

La vie et l'œuvre de l'écrivain étant inséparables, retracer l'histoire de l'une, c'est également retracer l'histoire de l'autre. Disons donc qu'en gros, et du moins telle qu'elle s'est déroulée jusqu'ici, la carrière de Montherlant peut se diviser en quatre périodes essentielles. — La première, qu'on pourrait qualifier d'*héroïque*, correspond à l'enfance et à la jeunesse de l'auteur. C'est celle où une quadruple expérience, acquise successivement au collège, dans l'arène, à la guerre et sur les stades, se répercute dans quatre ouvrages très proches de l'autobiographie et à peu près contemporains : *la Relève du matin* (1920), *le Songe* (1922), *les Olympiques* (1924), *les Bestiaires* (1926). — Puis se produit la crise des *Voyageurs traqués*, qui chasse l'écrivain loin de Paris et de la France pour lui faire parcourir le Bassin méditerranéen — Espagne, Italie, Afrique du Nord surtout — avec l'impatience et en même temps la lassitude d'un fauve en cage. L'écho de cette période s'inscrit dans deux confessions pathétiques, dont l'une a la forme d'un recueil d'essais : *Aux fontaines du désir* (1927), et dont l'autre est comme l'illustration romanesque de la philosophie de notre auteur : *la Petite Infante de Castille* (1929). — Ce douloureux épisode achevé, s'ouvre celui du *bonheur* et de la *gloire*. Enfin entré en possession totale de lui-même et de son talent, Montherlant mène une vie où le plaisir et le travail créateur, l'aventure humaine sous toutes ses formes et le retirement loin du monde, le triomphe sur la scène littéraire et le mépris des plus hautes récompenses[1] se coudoient sans se contrarier et se traduisent dans une série de chefs-d'œuvre d'une diversité proprement confondante. Citons seulement, dans l'ordre de l'essai, *Mors et Vita* (1932) et *Service inutile* (1935), dans celui du roman, *les Célibataires* (1934) et *les Jeunes Filles*

1. Ainsi refuse-t-il le grand prix colonial de littérature, « afin de garder son indépendance d'écrivain devant la question coloniale ».

(1936-1939), dans celui de la poésie et du drame, *Encore un instant de bonheur* (1934) et *Pasiphaé* (1936). — Après 1940, et en particulier sur les instances de Jean-Louis Vaudoyer, alors administrateur du Théâtre-Français, Montherlant, qui ne vit plus guère qu'à Paris et qui fuit maintenant l'évasion avec la même constance qu'il la poursuivait jadis, entreprend une carrière d'*auteur dramatique*, qui le place d'emblée au rang des plus grands. Il écrit donc et fait jouer un certain nombre de pièces, dont plusieurs obtiennent un très vif succès : *la Reine morte* (1942), *Fils de personne* (1943), *Malatesta*[1], *le Maître de Santiago*[2]. Ajoutons à ces titres déjà célèbres celui de *la Ville dont le prince est un enfant*[3] (1951), dont l'écrivain, pour des raisons de pudeur personnelle, refusa la représentation aux principales troupes de Paris et aux comédiens-français eux-mêmes.

Il ne saurait être question de dégager en quelques mots les lignes fondamentales d'une personnalité et d'une œuvre riches entre toutes. Retenons seulement que Montherlant pourrait se définir, *grosso modo*, par les caractères suivants : *acceptation totale de la vie*, refus absolu de laisser amputer quelque aspect que ce soit de soi-même, volonté de s'accomplir pleinement et, puisque ce n'est pas possible simultanément, d'y atteindre par le système successif de l'*alternance*. D'où les traits les plus contradictoires, et même les plus déroutants, aussi bien chez l'homme, capable de tuer de sa main un taureau de combat et de s'enivrer de la lecture de Pascal, que dans ses ouvrages, qui semblent acharnés à détruire chacun ce qui a été élaboré et soutenu dans le précédent[4]. *Aedificabo et destruam*[5] : c'est la morale même de Montherlant. Entendons à la fois son art de vivre et d'écrire. Ne nous étonnons donc point si nous trouvons en lui, en même temps, un apôtre de la guerre, que grise l'exaltation de la force, voire de la brutalité, et un avocat confirmé de l'enfance malheureuse et de l'indigène vaincu, un sportif et un amateur d'art, un voluptueux et un ascète, un satirique et un tendre, un observateur féroce et un lyrique débridé, un romancier et un dramaturge, un essayiste et un poète : tous ces aspects ressortissent, en fait, à la fécondité inlassable d'une personnalité multiforme et d'une puissance créatrice prodigue de ses dons au point de pouvoir jouer de tous les instruments dans une sorte de symphonie glorificatrice de soi-même[6]...

1. Écrit en 1944, publié en 1946 et joué en 1950; **2.** Écrit en 1945 et joué en 1948; **3.** A certains égards, cette pièce peut même être considérée comme le chef-d'œuvre de Montherlant; **4.** Par exemple, au thème fondamental des *Bestiaires :* « Il n'y a que la possession qui délivre », s'opposera, l'année suivante, le thème fondamental d'*Aux fontaines du désir :* « Tout ce qui est atteint est détruit »; **5.** Cf. *Service inutile ;* **6.** Dans son enfance, les parents de Montherlant ne l'appelaient-ils pas déjà, dans une intuition vraiment prémonitoire, l'« homme-orchestre » ?

BIBLIOGRAPHIE

1° Principales œuvres de H. de Montherlant.

La Relève du matin (Paris, Société littéraire de France, 1920; depuis chez Grasset.

Le Songe (Paris, Grasset, 1922).

Première Olympique : le Paradis à l'ombre des épées (Paris, Grasset, « Cahiers verts », 1924).

Deuxième Olympique : les Onze devant la Porte dorée (Paris, Grasset, « Cahiers verts », 1924).

(Les deux œuvres, réunies sous le titre *les Olympiques*, seront publiées à Paris, chez Grasset, en 1938.)

Chant funèbre pour les morts de Verdun (Paris, Grasset, 1924; recueilli, depuis, dans *Mors et Vita*).

Les Bestiaires (Paris, Grasset, 1926).

Aux fontaines du désir (Paris, Grasset, 1927).

La Petite Infante de Castille (Paris, Grasset, 1929).

L'Exil (Paris, Éditions du Capitole, 1929; depuis, Éditions de la Table ronde).

Mors et Vita (Paris, Grasset, 1932).

Encore un instant de bonheur (Paris, Grasset, 1934).

Les Célibataires (Paris, Grasset, 1934).

Service inutile (Paris, Grasset, 1935).

Pasiphaé (Tunis, Éditions « Cahiers de Barbarie », 1936; réuni, depuis, à *Demain il fera jour*).

Les Jeunes Filles (Paris, Grasset, 1936).

Pitié pour les femmes (Paris, Grasset, 1936).

Le Démon du bien (Paris, Grasset, 1937).

L'Équinoxe de septembre (Paris, Grasset, 1938).

Les Lépreuses (Paris, Grasset, 1939).

Le Solstice de juin (Paris, Grasset, 1941).

La Reine morte (Paris, Gallimard, 1942).

Fils de personne, Fils des autres, Un incompris (Paris, Gallimard, 1944).

Malatesta (Lausanne, Marguerat, 1946; depuis, chez Gallimard).

Le Maître de Santiago (Paris, Gallimard, 1947).

Carnets XXIX à XXXV (Paris, la Table ronde, 1947).

Carnets XLII et XLIII (Paris, la Table ronde, 1948).

Demain il fera jour (Paris, Gallimard, 1949).

Celles qu'on prend dans ses bras (Paris, Gallimard, 1950).

La ville dont le prince est un enfant (Paris, Gallimard, 1951).

L'Histoire d'amour de « la Rose de sable » (Paris, Éditions des Deux-Rives, 1952).

Textes sous une occupation (1940-1944) [Paris, Gallimard, 1953].

Port-Royal (Paris, Gallimard, 1954).

Tous les ouvrages de Henry de Montherlant indiqués ici comme édités aux éditions Grasset sont actuellement (novembre 1953) en réimpression aux éditions Gallimard.

2° Ouvrages à consulter pour l'étude des « Bestiaires ».

H. de Montherlant, *España sagrada* (Paris, Dominique Wapler).

J.-N. Faure-Biguet, *les Enfances de Montherlant* (Paris, Henri Lefebvre, 1941).

Michel Mohrt, *Montherlant, « homme libre »* (Paris, Gallimard, 1943).

Pierre Sipriot, *Montherlant par lui-même* (Paris, Éd. du Seuil, 1953).

LES BESTIAIRES

1926

NOTICE

Ce qui se passait en 1926. — En politique. — En France : *ministères Briand (9 mars et 23 juin) ; ministère Herriot (19 juillet), immédiatement renversé et remplacé par le ministère Poincaré (21 juillet). Brusque chute du franc.*

Au Maroc : *reddition d'Abd el-Krim le 26 mai.*

En Angleterre : *ministère conservateur de Stanley Baldwin ; grève des mineurs.* En Allemagne : *présidence du maréchal Hindenburg ; Stresemann, ministre des Affaires étrangères, fait admettre son pays à la S. D. N.* En Russie : *lutte entre Staline et Trotsky, qui sera éliminé définitivement l'année suivante.* En Espagne : *dictature de Primo de Rivera.* En Italie : *dictature de Mussolini.* Aux U. S. A. : *présidence de Coolidge (républicain).*

En littérature. — Poésie : *Paul Eluard,* Capitale de la douleur; *Georges Chennevière,* Pamir; *Max Jacob,* les Pénitents en maillot rose.

Théâtre : *J.-V. Pellerin,* Têtes de rechange; *E. Bourdet,* la Prisonnière; *Ch. Méré,* le Lit nuptial; *H. Bernstein,* Félix.

Roman : *A. Gide,* les Faux-Monnayeurs; *J. Giraudoux,* Bella; *G. Bernanos,* Sous le soleil de Satan; *G. Duhamel,* la Pierre d'Horeb; *A. Maurois,* Bernard Quesnay; *A. Malraux,* la Tentation de l'Occident.

Essais : *P. Valéry,* Rhumbs; *G. Duhamel,* Lettres au Patagon; *E. Jaloux,* Figures étrangères; *J. Prévost,* Essai sur l'introspection.

En peinture. — *Ouverture de la* Galerie surréaliste *à Paris; Paul Klee, première exposition particulière à Paris; M. Chagall, première exposition privée à New York; R. Dufy, exposition chez Bernheim, décor pour le ballet* Palm Beach; *Zervos fonde les* Cahiers d'art; *mort de Cl. Monet.*

En musique. — *A. Honegger,* le Cantique des Cantiques; *I. Stravinsky,* Œdipus rex; *J. Ibert,* Angélique; *M. Ravel,* Chansons madécasses.

Dans les sciences. — 1925 : *principe d'Heisenberg et principe de Pauli en mécanique quantique ;* 1927 : *première vérification expérimentale des théories de L. de Broglie par les Américains Davisson et Germer.*

L'écrivain dans l'arène. — *Les Bestiaires*, écrits en 1925, furent publiés l'année suivante, à Paris, chez l'éditeur Bernard Grasset. Mais il y avait longtemps déjà que Montherlant avait formé le projet de composer un livre de ce genre, puisque, dès 1909, il mandait à son ami J.-N. Faure-Biguet[1] : « Je sors des corridas de Bayonne. Je ferai certainement plus tard quelque chose là-dessus. C'est une des choses les plus émouvantes et magnifiques qui soient. »

Il serait donc vain de chercher aux *Bestiaires* une source livresque quelconque[2]. Tout au plus peut-on signaler l'influence exercée par la lecture de *Quo vadis?* dans la mesure où elle inclina l'écrivain à s'intéresser, dès l'enfance, aux jeux et aux combattants du cirque. Il paraît également curieux de relever, dans l'ouvrage de Marcel Carayon — *la Vie et les Œuvres de Manuel Henriquez* —, auquel est d'ailleurs empruntée l'épigraphe même des *Bestiaires*, l'amorce de deux ou trois idées assez voisines de celles qui sont développées dans le roman de Montherlant. Celle-ci, par exemple : « Manuel connaissait en lui cette espèce d'amour obscur pour ces bêtes ennemies qu'il avait quelquefois ressenti comme une brûlure au moment de les frapper : elles étaient dépositaires d'une force à conquérir, et c'était une transfusion de vie que la victoire sur ces adversaires. »

En fait, *les Bestiaires* sont une œuvre essentiellement *autobiographique*, dont l'auteur puisa tout naturellement la substance dans son expérience personnelle.

Ayant assisté, en effet, à l'âge de treize ans, aux « corridas de Bayonne[3] », il en sortit littéralement ensorcelé. Non seulement il consignait immédiatement ses impressions dans un long mémoire de trente-quatre pages, mais encore, l'année suivante (1910), profitant d'un séjour solitaire en Espagne, il se faisait initier à la pratique de la tauromachie et travaillait à la cape de jeunes taurillons. Un an plus tard, il poussait l'audace jusqu'à mettre à mort dans une plaza privée, près de Burgos. Et avec assez de succès pour mériter dans un journal nîmois[4], le 8 octobre 1911, l'appréciation suivante : « A Burgos, dans une petite course de taureaux privée, un jeune aficionado de quinze ans, de Paris, M. Henry de Montherlant, a expédié supérieurement son adversaire, ce qui lui valut une ovation. »

Malheureusement, les parents du futur auteur des *Bestiaires*, ayant été informés des exploits de leur fils, l'empêchèrent de retourner en Espagne. Du moins le jeune homme s'inscrivit-il à un cercle taurin parisien, et conçut-il l'idée, pour apaiser sa soif de combat, de faire fabriquer une « machine » contre laquelle il

1. Cf. J.-N. Faure-Biguet, *les Enfances de Montherlant* (H. Lefebvre, édit.); **2.** En revanche, certaines origines catalanes de l'auteur pourraient expliquer la passion quasi instinctive qui, très tôt, le porta vers la tauromachie; **3.** Cf. *supra*, note 1; **4.** Journal *le Torero*.

pût s'exercer : entendons « une tête de taureau en carton, grandeur nature, aux cornes redoutables, avec un garrot rembourré de paille, où puissent être enfoncées épée et banderilles, et monté sur roues de vélo[1] ». La guerre même, que l'écrivain fit pourtant avec assez de courage pour y être grièvement blessé, n'interrompit que provisoirement cette passion taurine. En effet, reparti pour l'Espagne en 1923, il s'y remit à toréer, mais contre des bêtes de plus grande taille que jadis. Et, cette fois encore, avec une maîtrise surprenante, puisqu'un critique spécialisé de l'*A. B. C.* de Madrid put écrire ceci : « Je l'ai vu à Séville combattre un taureau de deux ans et demi. La beauté de ses attitudes jointe à la sûreté de son geste en aurait fait un éblouissant matador. Le célèbre Belmonte, qui a vu opérer Montherlant, m'a dit un jour : « Il a dans l'œil quelque chose « de calme qui fascine. Sûrement, Montherlant aurait pu, s'il avait « choisi l'épée et non la plume, égaler les plus braves d'entre nous. » L'écrivain lui-même signale qu'à l'époque il hésita s'il ne ferait pas carrière dans la tauromachie plutôt que dans la littérature[2]. En tout cas, il manifestait devant les taureaux une hardiesse qu'un professionnel de l'arène aurait pu lui envier, puisqu'en 1925, près d'Albacete, il reçut un coup de corne assez violent pour traumatiser la périphérie du poumon. Incident décisif, du reste, en ce sens qu'il détourna Montherlant de la tauromachie au bénéfice d'un roman, où il allait transcrire une expérience à la fois ancienne et toute fraîche encore du sang versé.

« Les Bestiaires ». — Il n'y a, dans *les Bestiaires*, qu'un sujet : la *tauromachie*. Inutile, en effet, de se faire illusion sur l'intrigue sentimentale qui s'y noue entre Alban et Soledad : cette idylle, le héros ne l'a engagée que « parce qu'il lui semblait bien et nécessaire qu'une femme fût mêlée à ses aventures de taureaux ». Aussi bien, si la jeune fille, dans les premiers temps où il la connaît, l'exalte, l'inspire, lui fait découvrir « le rôle héroïque et civilisateur » du génie féminin, très tôt, dès qu'elle a outrepassé les droits qu'il lui concède, il la rejette loin de lui avec une facilité qui en dit long sur ses vrais sentiments. Sans doute pleure-t-il quand il s'est juré de renoncer à elle; sans doute aussi a-t-elle un peu moins « disparu » de ses préoccupations qu'il ne le voudrait. Mais, au moment crucial, quand il va affronter le Mauvais Ange, elle est totalement oubliée : « A présent, en pour, en contre, aucun pouvoir, elle n'en avait aucun. » — Non, s'il y a un amour dans *les Bestiaires*, ce n'est point aux femmes qu'il s'adresse, mais aux taureaux...

Et c'est ici, précisément, que se fait jour l'originalité majeure du roman : en ce que la tauromachie, loin d'y être dépeinte comme un jeu sanguinaire et sadique, y est *ressentie* comme une forme, comme

1. Cf. *España sagrada* (Dominique Wapler, édit.), p. 81; 2. Cf. *España sagrada*, p. 83.

une expression particulière de l'*amour*. De l'amour humain, d'abord, de cet amour quasi charnel qui s'empare d'Alban au point de lui faire retrouver, d'instinct, les gestes de l'être possédé par la passion : ainsi, à peine arrivé à Madrid, il va rôder autour des arènes « tel un amant qui tourne autour de la maison vide de sa maîtresse »; quand il guette un taurillon dans un élevage, il est tout pareil à un homme « attendant pendant des heures qu'une femme soit isolée pour l'aborder »; lorsqu'il supplie le duc de La Cuesta de lui laisser combattre le Mauvais Ange, il y emploie les mêmes mots — « Il est fait pour moi » — dont il se serait servi pour dire d'une jeune fille à son père : « Laissez-moi l'épouser. Elle est faite pour moi. » La nuit qui précède la course, il voudrait la passer en compagnie des bêtes qu'il va immoler le lendemain. Pendant la corrida, il donne à l'adversaire des diminutifs chargés de tendresse; ou bien il ne peut s'empêcher de « toucher le front » du cornu bien-aimé; et, avant de l'attaquer, il retire ses bagues « pour avoir les doigts libres », comme il le fera plus tard « avant les rendez-vous, pour les avoir libres dans les caresses ». Un de ses aides semble-t-il « abuser de la candeur » du taureau et lui soustraire des forces qu'il n'aura plus, tout à l'heure, contre Alban, notre héros est saisi d'une véritable crise de « jalousie »... — Il y a plus : cet amour, aux couleurs si humaines, se double d'une sorte de vénération religieuse. Le taureau est un « animal sacré », dont on célèbre « le culte » dans la plaza, celle-ci étant, à son tour, assimilée tantôt à une « église », comme sont « les autres églises d'Espagne », tantôt à un « sanctuaire », tantôt à un « autel » sur lequel s'élèvent « les fumées du sacrifice ». Les toreros, avec « leurs capes de parade, lourdes d'or, et leurs visages », ont l'air d'un « clergé dans la sacristie », avant la célébration de l'office. L'épée tauricide est « baisée » avec une ferveur qui confine à l'« adoration ». Les « sonnailles des cabestros » rappellent incoerciblement la « sonnette de l'Élévation ». Enfin et surtout, en se considérant comme « le prêtre » et « le bacchant » du dieu perse Mithra, Alban ouvre à sa fureur quasi animale pour le taureau une porte sur l'infini...

Dans ces conditions, la tauromachie cesse d'être un exercice de pure violence, appelé seulement à libérer les plus bas instincts de la bête humaine; elle cesse d'être cette boucherie à grand spectacle qui suscite la hargne et le dégoût de détracteurs superficiels. Et elle se présente, sur le triple plan de la *sensualité*, de l'*art* et de la *religion*, comme un des moyens les plus sûrs qui aient été donnés à l'homme de s'accomplir totalement.

Sur le plan sensuel, il n'est que trop évident : la longue lutte qui précède la mise à mort n'est guère qu' « une lente caresse brutale et continue », qu' « une œuvre monstrueuse de séduction », qu' « une danse nuptiale » destinées à préparer, comme en une savante parade érotique, « l'acte exterminateur » qui y mettra fin; et cet acte lui-même, malgré son caractère meurtrier, n'est qu'une

façon de « posséder » enfin l'objet aimé, quelque chose comme la consommation de ces *noces de sang* qui, au centre de l'arène, ont uni l'homme et la bête.

Mais le torero est aussi un « créateur », doué du pouvoir de modeler son adversaire comme une cire infiniment docile, de lui faire prendre successivement toutes les formes qu'il souhaite de lui donner. Tantôt il soulève l'animal comme une « vague » dressée vers le ciel; tantôt il l'enrobe dans sa cape pour le faire pivoter autour de lui qui ne bouge point, ainsi que la roue tourne autour de son axe immobile. Il le manie, le promène à droite, à gauche, en tous sens, avec cette maîtrise déconcertante de l'artiste domptant la matière rebelle et la contraignant à se transfigurer sous ses doigts : « Tel le poète que secoue l'inspiration, tel le compositeur qui improvise, tel Alban façonne le taureau, son élan et son âme, façonne la vie qui se dévore elle-même à mesure, dans l'ivresse et la douleur de la *création.* »

Encore n'est-ce pas tout. Pourvu d'une « force supérieure » analogue à un véritable « fluide », le matador finit par exercer sur son adversaire une telle « domination » que le taureau cesse, pour ainsi dire, d'exister. La force brutale dont il est le dépositaire et l'incarnation finit par se fondre si complètement dans le feu de l'action qu'elle disparaît pour laisser place à la seule « souveraineté de l'homme », que sa puissance rayonnante élève au-dessus de sa condition misérable et à qui elle confère « une noblesse et une liberté inhumaines ». C'est alors que la tauromachie devient vraiment féconde, « génératrice de vie », qu'elle infuse à l'être humain une espèce de pouvoir *surnaturel*, qui lui permet d'imposer sa loi non seulement à la bête, mais aussi à la grossièreté du public, qu'en somme elle le met au rang d'une divinité. Voilà pourquoi Alban, dans cet instant privilégié où rien ne lui résiste plus, ni l'animal qu'il subjugue ni les spectateurs dont les yeux s'emplissent de larmes, se sent « soulevé de terre comme les mystiques, par un extraordinaire bonheur corporel et spirituel », et découvre qu'il vit « une de ces hautes minutes délivrées où nous apparaît quelque chose d'accompli, que nous tirons de nous-même et que nous appelons *Dieu* ».

Alban. — Alban de Bricoule, le héros des *Bestiaires*, est un personnage difficile à enfermer dans une définition précise. Il est mobile, ondoyant, protéiforme, aussi insaisissable que du vif-argent. Et pourtant son « incohérence » n'est point inconsistance. Au contraire. Elle est le signe d'une nature presque trop riche, qui se meut avec une facilité dérisoire sur « tous les plans de la Création », et qui, éperdue du *syncrétisme* qu'elle sent « bouillonner » dans ses profondeurs, ne trouve d'autre moyen d'épuiser la multiplicité de ses dons que par le procédé de l'*alternance*. Si même il y a une permanence, une fixité dans le caractère éminemment inconstant

d'Alban, c'est bien dans cette soif de ne laisser aucun instinct inassouvi, aucune faculté de l'âme inemployée, et dans cette volonté de marier les contraires, de mélanger le feu et l'eau, d'être en même temps un « grand pécheur » et un « grand chrétien », une sorte de trait d'union entre le paganisme et l'Eglise, un lieu géométrique où viennent converger le bestial, l'humain et le divin...

En vérité, cet éclectique impénitent, à l'appétit de qui la totalité même du réel ne semble pas offrir un aliment suffisant, se double d'un *imaginatif*, qu'un rien — la découverte d'une « belle maxime », un compliment de Soledad, un succès remporté sur un cheval rétif — jette dans un état d' « exaltation » sans bornes. Déjà, enfant, la simple lecture de *Quo vadis?* avait fait de lui un Romain; puis, au spectacle d'une corrida, il était devenu « immédiatement taurin ». Mais, loin que cette puissance mystique s'apaise avec l'adolescence, elle s'accroît encore quand le jeune homme se trouve transplanté en Espagne : la terre, le ciel lui paraissent alors pleins de « signes »; l'animal qu'il combat prend en un clin d'œil la figure de « Mithra »; lui-même, pointant l'épée vers la bête, a l'impression de prolonger le rayon du soleil en lutte contre le dieu... Cet obsédé, ce visionnaire a même des hallucinations à la Rimbaud : à la place d'un crocodile suspendu dans la cathédrale de Séville, il voit un taureau; entendant la sirène d'un vapeur qui remonte le Guadalquivir, il sursaute comme s'il s'agissait d'un « beuglement ». Ainsi, ce sensuel, cet instinctif possède un pouvoir de fabulation qui en fait, à la lettre même, un *poète*.

Du poète, de l'artiste, il a d'ailleurs la « sensibilité hypertrophiée », les « inspirations foudroyantes ». Il en a aussi les « brusques défaillances », les « trous », les « dépressions brutales », qui succèdent sans transition aux élans les plus effrénés. Mais prenons garde que ce « romanesque » n'est pas seulement un « rêveur », qui crée avec des mots ou des sons ou des couleurs. Sa matière, à lui, c'est la vie. Son art, c'est de se prendre corps à corps avec elle, de la terrasser dans la personne du taureau. C'est de se façonner soi-même au contact du péril pour s'évader du rang des « médiocres » et planer dans le ciel des « choses grandes ». Et c'est ici que le réaliste en lui rejoint l'imaginatif : en ce sens qu'il se réalise, mais *en se dépassant*. Suivant l'acception propre du terme, c'est donc un *héros*, un être qui participe de la nature de l'homme et de celle du dieu : disons plutôt qui s'affranchit de la condition humaine pour s'élever à la condition divine. C'est pourquoi, selon la qualité de l'adversaire qu'il affronte, il est ou très mauvais ou immense : car il ne peut se hausser au niveau supérieur que devant un partenaire de valeur, qui l'aide à se grandir et qu'il grandit avec lui-même dans un effort de domination réciproque...

Cette aspiration au sublime ne gâte pourtant en rien l'*humanité* du personnage. Alban est homme par les craintes, les angoisses, la panique même qui, avant la course, ne l'épargnent pas plus

qu'un autre; par cet « effroi de la solitude » aussi, qui, l'épreuve passée, le réduit à l'état d' « un petit garçon abandonné ». Il est homme encore par ce sentiment de pitié qui lui « serre » le cœur quand il entend une vieille chanter une déchirante *saeta;* par ce mouvement de générosité qui lui fait refuser de se séparer d'Esparraguera, malgré le peu de sécurité que lui offre ce *peon* maladroit; par cet « attendrissement » qu'il éprouve en allant visiter le Mauvais Ange quelques heures avant de le combattre. Il y a mieux. Ce fanatique du moi, loin de verser dans un égotisme déplaisant, sait s'incliner devant l'« apparition de la valeur », où qu'elle se manifeste : fût-ce chez un inférieur comme Jesús, au succès de qui il est le premier à applaudir et dont il se fait spontanément le subalterne en ramassant les chapeaux lancés dans l'arène à l'adresse du triomphateur.

C'est que ce jeune aristocrate est un *non-conformiste* à sa manière. S'il a peur, il le confesse sans détour, il s'en « félicite » même. S'il a le goût du risque, il ne méprise pas pour autant « la prudence ». S'il se rend au Prado, il ne juge pas indispensable de s'extasier devant des chefs-d'œuvre qui, au fond, l'ennuient. Si on lui annonce que le prince de X***, venu pour le voir toréer, est parti avant la fin de la course, il n'a qu'une réaction, automatique : « Je me fous du Prince. » L'idée de se plier aux « mondanités » le rend très exactement malade. En revanche, s'il s'agit d'aller dans les tavernes de Séville se frotter aux bestiaires et respirer « l'odeur du poisson frit », ou de se mêler, lors de la Semaine sainte, au petit peuple andalou, Alban se sent alors chez lui, « de plain-pied » avec ces gens qui ont de la simplicité, de la « fraîcheur », qui savent aussi bien porter un *paso* avec dévotion que le quitter brusquement pour aller « boire un coup de vin », qui sont capables à la fois de manier la blague et de goûter profondément « la poésie de la terre natale », en un mot qui sont naturels. Avec tout ce que le mot de *nature* suppose d'un peu confus et de contradictoire, de chaotique et d'incertain, comme est précisément Alban lui-même — héros moins féru de logique et de convenances que soucieux d'épuiser à fond cette aventure prodigieuse : la Vie...

Espagnolisme, humour et poésie. — Montherlant ne fut jamais un écrivain purement descriptif, et pourtant il y a dans *les Bestiaires* un pittoresque, une couleur locale, un *espagnolisme* qu'il convient évidemment de dégager en pleine lumière. L'Espagne y est dépeinte comme une patrie d'élection et aimée comme telle, dans ses éléments les plus spécifiques : ses paysages et ses monuments, sa flore et sa faune, ses mœurs et ses habitants. Ici, c'est la campagne sévillane, dont chante « la symphonie coutumière : le bleu du ciel, le jaune étendu des boutons d'or, et dans ce jaune les taureaux éclatants de noirceur ». Là, ce sont les jardins moresques, avec leurs « azulejos d'émail », leurs « vasques », leurs « bancs », leurs

« murs », leurs « feuillages vert lumière », tranchant sur « les troncs d'arbres blanchis à la chaux » et « le rose saumon des briques » qui bordent les allées. Ailleurs, c'est le *paso* qui s'avance « avec sa futaie de cierges » et qui entre dans l'église « avec un balancement majestueux de navire », tandis que « les tambours roulent continûment » et que le pavé frissonne sous « les sabots des chevaux ». Et c'est avec le même bonheur qu'est évoqué un petit pénitent andalou, « pieds nus, en cagoule rouge, ceinture rouge, gants rouges, la haute mitre pointue et rouge rejetée sur la nuque, pareil avec cette mitre à un jeune haruspice »; ou qu'est ressuscitée l'ambiance typiquement espagnole d'une corrida : le cirque « ruisselant de soleil », le « costume de lumières » des toreros, l'entrée de l'animal au milieu des « clarines », le geste instinctif des spectateurs du premier rang levant leurs cannes « pour repousser l'épée » au cas où elle rebondirait sur eux, le public qui s'indigne, qui insulte, puis qui cède au « prurit méridional de la plaisanterie », le marchand de limonade mêlant son cri burlesque au drame du matador impuissant à achever son adversaire, les applaudissements saluant « le taureau traîné hors de l'arène » après qu'il s'est bien battu...

Mais cet élément pittoresque est relevé, assaisonné, pimenté d'un apport nouveau dans l'œuvre de Montherlant : ce sens de l'*humour*, de l'ironie, qui trouvera son épanouissement dans *les Célibataires* et la série romanesque des *Jeunes Filles*. Cet humour prend presque toujours sa source dans l'impitoyable lucidité de l'auteur, prompt à saisir le ridicule d'un personnage ou le comique d'une situation. Les exemples abondent. Deux ou trois suffiront à illustrer l'humeur bouffonne qui se révèle dans *les Bestiaires* : « Un vieux matador lui donna des leçons : trop mauvais pour pratiquer, il s'était établi professeur. » — « Même il y a des pénitents de quatre ans, expiant, peut-on croire, une tartine de confiture dérobée. » — « La Vierge posant des banderilles! A la bonne heure, voilà des images qui donnent du ton à la vie. » — Mais où la *verve* d'un écrivain jusqu'alors un peu guindé se manifeste pour la première fois en pleine liberté, c'est dans la scène où est décrite la visite d'Alban au célèbre musée du Prado[1]. Tout ce qu'il peut y avoir de convenu, d'artificiel en pareil cas est ici dénoncé sans pitié, quoique le sourire aux lèvres : la nécessité d' « aller voir les curiosités » partout où l'on passe, les gardiens qui, vingt-cinq minutes avant la fermeture, voudraient vous mettre à la porte, qui vous contraignent à suivre un ordre déterminé, qui sont « embusqués » dans chaque salle pour vous y soutirer un pourboire, qui vous accablent de renseignements superflus, sans parler de ces « étiquettes » inutiles, destinées à vous informer et qui ne vous apprennent rien du tout : « Sous un homme à tête rasée, avec un socle en marbre blanc, on lisait : « Homme à la tête rasée avec un

1. Elle annonce curieusement la scène des *Jeunes Filles* où Costals emmène Solange au concert.

« socle en marbre blanc. » — Ce sont même de véritables *gags*, dignes de « Charlot », que la fuite d'Alban traversant les salles « au pas américain » ou ses effondrements « sur un banc », d'où le chasse « la bouche d'un calorifère »...

Pourtant, la vertu essentielle des *Bestiaires* est ailleurs : elle est dans la *poésie*, qui sourd à chaque page, à chaque phrase et presque sous chaque mot comme une fontaine sans cesse jaillissante. Et cette poésie présente un double caractère. Elle est *lyrique*, d'abord, dans la mesure où l'auteur communique avec le monde des êtres et des choses, où il entretient des rapports secrets avec les éléments, les animaux, les plantes, les minéraux, où il sent se mouvoir au fond de lui toute la masse brute de la Création. A cet égard, on sera particulièrement sensible à un don qui, chez Montherlant, est souverain : le *don de l'image*, ce pouvoir d'éclairer un objet, une personne, un geste, à l'aide de rapprochements fulgurants. Tantôt l'image est nette et tranchante : « Ses traits tombèrent comme un rideau qu'on détache. » Tantôt, au contraire, elle a une langueur quasi musicale : « Les palmes se caressaient, les pétales des roses tombaient, une mèche des cheveux de Soledad frémissait vers le visage du jeune homme, et il entendait la mélodie du monde passer au travers de ces cheveux. » Parfois aussi elle introduit dans le récit une sorte de lumière surnaturelle : « Il s'approcha du conocedor, qui lui désigna le taureau avec la main étendue, et les rayons du couchant, comme aux Christs des images, lui passaient entre les doigts. » Parfois encore elle est complexe, formée d'éléments disparates et pourtant accordés à merveille, comme dans cette évocation du Mauvais Ange : « Le mufle noir, entouré de moustaches de phoque, était constellé de pores humides, qui avaient la disposition régulière des étoiles sur le drapeau américain. » — A ce lyrisme spontané se superpose, en outre, une puissance véritablement *épique*, qui amplifie les lieux, les personnages, les événements décrits, jusqu'à conférer à l'ouvrage une sorte de couleur homérique ou virgilienne. Qu'on songe, par exemple, à cette peinture de la « horde » de chevaux, de bœufs, de taureaux, que le soir ramène à vive allure vers Séville et qui prend peu à peu la forme fantastique d'une « marée montante » roulant aux trousses du « cavalier de proue ». Encore plus significative, sans doute, est la « scène de boucherie » finale, qui eût pu être d'un réalisme insupportable et qui, traversée d' « émotion religieuse », se transmue en cérémonie sacrificielle, comme on en peut trouver dans *l'Iliade* ou dans *l'Enéide*. Par là, le roman s'achève et s'épanouit en épopée. C'est, semble-t-il, en exprimer suffisamment la grandeur.

Les chiffres gras entre parenthèses placés dans le texte renvoient aux Questions, en fin de volume.

PETIT GLOSSAIRE DE LA TAUROMACHIE

Ce glossaire définit tous les mots qui sont, dans le texte, suivis d'un astérisque.

AFICIONADO : amateur éclairé en matière de tauromachie.

BANDERILLES : dards ornés de guirlandes de papier ou de rubans, qui sont plantés par paire sur le garrot du taureau. On donne le nom de *banderillero* au torero chargé de la pose des banderilles.

CABESTROS : bœufs domestiqués dressés à conduire les taureaux sauvages (cf. p. 46).

CAPE : grand morceau d'étoffe servant de leurre contre les taureaux.

CITER : appeler, exciter, provoquer (esp. *citar*).

CORRAL : enclos attenant à la plaza, où sont parqués les taureaux avant le combat.

CORRIDA : course de taureaux.

CUADRILLA : troupe de toreros, composée d'un chef — le *matador* —, de *picadores*, de *peones* et d'un *puntillero*.

DESCABELLO : coup qui, en pénétrant dans le cervelet, foudroie l'animal. *Descabellar :* tuer en utilisant ce coup.

ESTOCADE : coup d'épée pour tuer le taureau.

MATADOR : torero à qui revient la charge de tuer (*matar*, en espagnol) le taureau à la fin de la course.

MULETA : « Morceau d'étoffe rouge fixé à un bâton, et exclusivement employé par le matador, qui s'en sert pour réduire le taureau avant de lui donner le coup d'épée. » *(Note de l'auteur.)*

PÉON : torero subalterne qui combat à pied, d'où son nom.

PICADOR : torero qui combat à cheval et avec une pique, d'où son nom.

PLAZA : place, endroit où se donnent les courses : le cirque, l'arène.

PUNTILLERO : torero chargé d'achever le taureau d'un coup de couteau entre les vertèbres cervicales, quand le coup d'épée du matador n'a pas suffi à tuer la bête.

TORERO, TORÉADOR : nom donné à tous ceux qui, à un titre quelconque, combattent le taureau. (Le mot *toréador* est inusité en Espagne.)

LES BESTIAIRES

C'est une façon bien misérable de sentir que celle où le corps n'a pas une part directe.

Marcel CARAYON[1].

I

Cette année 1909[2], les grandes vacances approchant, la comtesse de Bricoule résolut d'envoyer son fils à Lourdes, pour qu'il se mêlât aux brancardiers et fît quelque bien à son âme. Alban[3] terminait sa quatrième dans une petite « boîte » d'Auteuil. Mme de Bricoule étant malade, et le comte terrorisé à l'idée d'une quinzaine en tête à tête avec son fils, elle demanda à la comtesse de Coantré[4], sa mère, d'accompagner l'enfant Alban.

A Lourdes, pendant trois semaines, Alban se jeta dans les jambes des brancardiers. Pour le mettre dans une disposition convenable, Mme de Bricoule lui avait prêté une histoire des confréries de pénitents, de sorte qu'Alban se croyait un réprouvé qui fait pénitence. La pensée l'enthousiasmait, qu'il était un grand pécheur. Celle aussi qu'il était un grand chrétien.

Une course de taureaux était annoncée aux arènes de Bayonne[5]. On décida d'y aller, simplement parce que le mot *arène* avait sur Alban un pouvoir électrique. En effet, alors qu'on le préparait à sa première communion, Mme de Coantré avait donné à son petit-fils l'édition pour la jeunesse de *Quo Vadis*[6], et depuis ce temps Alban était Romain. Il avait sauté les pages consacrées à l'apôtre Pierre[7].

La course de taureaux fut pour l'enfant la seconde des trois grandes révélations... faut-il dire « de sa jeunesse »,

1. Cf. Notice, p. 12 ; **2.** C'est l'année même où Montherlant assista pour la première fois à une corrida; **3.** Ce personnage était déjà apparu dans *le Songe* (1922); **4.** Ce nom se retrouve dans *les Célibataires* (1934); **5.** *Bayonne*. Cf. Notice, p. 12; **6.** *Quo vadis ?* roman de l'écrivain polonais Sienkiewicz (1895). L'auteur y dépeint les dernières années du règne de Néron et les persécutions dirigées contre les chrétiens; **7.** Alors qu'il fuyait Rome par crainte des persécutions, saint Pierre rencontra Jésus et lui demanda : « *Domine, quo vadis ?* » (« Seigneur, où vas-tu ? »). « Je vais à Rome, dit Jésus, pour y être crucifié de nouveau. »

ou bien « de sa vie »? La première avait été cette révélation du paganisme par un livre à visées édifiantes. La troisième devait être la révélation de la chair par le cœur.

Il regarda avec passion, et, s'agitant sur son coussinet[1], il donnait le coup de tête en même temps que le taureau. Ne connaissant rien à la technique du jeu, il criait plus fort que les autres, sans les comprendre, les mots espagnols que les gens informés criaient autour de lui sans les comprendre davantage. Et toutefois, n'y connaissant rien, il était exaspéré de se trouver placé entre deux dames : ce qu'elles y connaissaient, pensait-il, devait être encore bien pire que rien. Quand le public se déchaîna contre le matador* maladroit, Alban hors de lui roula en boule le beau programme qu'il comptait garder comme souvenir, et le jeta à la tête de l'infâme. Il ne l'atteignit pas. Mais il avait jeté de volée, avec toute sa force, en cherchant à toucher et à faire mal.

Immédiatement, sans cesser d'être Romain, on devint *taurin*. On apprit l'espagnol. On s'abonna à des journaux spéciaux de là-bas. On porta des régates rouge vif : elles suffisaient pour qu'on eût tout du matador. La chambre fut tapissée d'images de taureaux et de toreros*. L'école subit la contagion. Sur chaque livre, sur chaque cahier fut collée l'image cornue du *totem*[2]. Aux expériences de chimie, nommer le sel taurocholate[3], c'était rendre la classe frénétique. Les professeurs, qui n'aimaient pas Alban, quand ils voulaient lui faire une observation, opinaient : « C'est une idée, c'est une façon de parler de toréador* », ce qui leur paraissait une comparaison blessante. Et, bien que le garçon fût régulièrement premier en « français », c'était une plaisanterie toujours irrésistible de dire qu'il l'écrivait comme une vache espagnole[4] : l'esprit, chez nous, ne perd jamais ses droits.

Par élargissement, tout devint espagnol. On se peignait au peigne de plomb, pour noircir ses cheveux. L'été, à l'heure la plus chaude, on se couchait sur les marches du perron, avec un feutre sur les yeux, des bagues aux doigts, une couverture sur l'épaule, et on était un mendiant cas-

1. *Coussinet :* petit coussin qu'on met sur les gradins de pierre pour être assis plus confortablement; 2. *Totem :* animal regardé comme l'ancêtre de la race et honoré comme tel; 3. *Sel taurocholate :* sel dérivant de l'acide taurocholique, lequel s'extrait en particulier de la bile de bœuf, d'où son nom; 4. Déformation du dicton : « Parler le français comme un Basque l'espagnol. »

tillan. Tout cela se cristallisa dans *Carmen*[1], qu'on alla entendre jusqu'à sept fois en une année. L'ouverture vous rendait fou (**1**).

Quand vinrent les vacances, à Saint-Sébastien[2], à Pampelune[3], à Burgos[4], Alban, seul cette fois, vit une dizaine de courses, et se frotta aux hommes de l'art. Un vieux matador* lui donna des leçons : trop mauvais pour pratiquer, il s'était établi professeur. Près de Burgos, le sculpteur Gangotena organisait chez lui de ces petites courses qu'on nomme *becerradas*[5]; elles se font sans picadors*, avec des taurillons de un à deux ans, et toute la jeunesse s'y divertit, comme la nôtre au tennis ou au ballon. Alban travailla et tua plusieurs des insectes. Bousculé, ignorant, vaillant, cafouilleux, il amusa d'abord par sa passion, qui ensuite effraya un peu deux ou trois personnes sensées, quand elles virent son visage défait par la fougue avec laquelle il s'était donné. On reconnut qu'il avait la *sangre torera*, le « sang torero », ce qui excuse presque tout. « Inégal ? Certes. Mais c'est bien la preuve qu'il est un artiste. » Heureuse idée reçue! Acceptons-la sans approfondir.

[Trois ans plus tard, Alban, victime d'une dépression nerveuse, doit interrompre ses études. Pour se rétablir, il obtient de sa mère l'autorisation de partir pour l'Andalousie, car il a toujours la passion des taureaux. Il prend donc, avec ivresse, le train qui doit l'emmener en Espagne.]

Alban s'enfonçant vers le pays taurin, c'est déjà, quelques années d'avance, Alban s'enfonçant pour la première fois vers le front[6]. Même excitation, même désir de choses grandes, ou au moins singulières, même amour dans une vague appréhension. A mesure qu'il descendait vers le Midi, il était comme une barque tristement à sec, et que peu à peu la marée soulève et remet à flot : un exilé revenant dans la mère patrie. Il savait les peuples qui ont des corridas* et ceux qui n'en ont pas, et, au collège, la géographie du Mexique, du Pérou lui était plus facile à apprendre que

1. *Carmen :* le célèbre opéra de Bizet (1875), tiré d'une nouvelle de Mérimée. L'action en est située à Séville; **2.** *Saint-Sébastien :* port et station balnéaire du nord de l'Espagne, chef-lieu de la province de Guipuzcoa; **3.** *Pampelune :* ville du nord de l'Espagne, chef-lieu de la province de Navarre; **4.** *Burgos :* ville d'Espagne, ancienne capitale de la Vieille-Castille; **5.** *Becerrada :* petite corrida, qui se donne avec de jeunes taureaux; **6.** Alban au front pendant la Première Guerre mondiale, tel est le sujet du *Songe*.

celle du Brésil, parce que le Mexique, le Pérou ont des courses et que le Brésil n'en a pas. De même il savait la ligne idéale qui, en France, sépare les contrées qui aiment le taureau de celles qui l'ignorent; et les actes, les coutumes, les destinées de celles-là l'intéressaient, tandis que les autres lui étaient mortellement indifférentes. Quand le train eut dépassé la ligne fatidique, il vécut fébrilement.

L'hostilité contre les êtres, qui était sa disposition coutumière, tombait. Il se détendait, sentait le plaisir d'avoir de la sympathie. Sa sympathie même, tout de suite, l'opposait, avec ces sortes de raisons qui font s'entr'égorger les peuples. « Je suis avec tout ce qui a la peau brune. Gare à tout ce qui a la peau blanche! » Si le train croisait un troupeau de vaches, le voyageur étonné voyait Alban, comme mû par une décharge électrique, se jeter vers le couloir et dévorer le bétail morne avec des yeux hors de la tête. Paris quitté, il avait mis son feutre cordouan[1], à son doigt un diamant de son père. Les voyageurs observaient à la dérobée ce svelte petit jeune homme, plus espagnol que nature, avec son brillant, son feutre clair sur l'oreille. « Certainement, ils me prennent pour un torero* », se disait-il avec ivresse. Ils le prenaient peut-être pour autre chose.

A Lourdes, on donna des gages à l'ordre, à la religion. Dans sa naïveté et gentillesse, ayant quelque objet à acheter au moment du départ, il s'était dit : « Je l'achèterai à Lourdes, pour faire gagner un commerçant du Midi. » Déjà, prêtant aux autres ses propres humeurs, il s'imaginait que les gens, sur son passage, chuchotaient avec dégoût : « C'est le Parisien. » Ah, être Parisien, cette tare!

A Hendaye[2] il entendit la langue espagnole, comme la voix de la femme aimée (2).

Sitôt débarqué à Madrid, son feutre cordouan fit sensation. Tout le monde était coiffé comme à Paris. « Je crois qu'ils me prennent pour un Français », se dit-il, rouge de gêne. Le feutre disparut.

Le lendemain, 1er mars de 1913[3], levant le nez dans la rue, Alban s'étonna de ne voir aucune affiche de course.

1. *Cordouan :* comme en portent les habitants de Cordoue, ville d'Andalousie;
2. *Hendaye :* la dernière ville française avant qu'on ne pénètre en Espagne;
3. Alban a donc maintenant dix-sept ans.

Sa mère lui avait donné une lettre pour un ami de collège du comte, le docteur Diez. Alban alla le voir.

— Où peut-on connaître le programme de la course de dimanche?

— Il n'y a pas de course dimanche. Il fait trop mauvais.

Alban haussa les épaules. Trop mauvais!...

— Eh bien, je vais partir tout de suite pour Séville[1].

— Mais il n'y a pas de courses à Séville avant Pâques, soit la mi-avril.

— Comment! Pas de courses dans la région natale de la tauromachie! Mais où, alors? fit Alban, affolé.

— A Valence,[2] je crois, ou à Bilbao[3]. Encore ne le sait-on que la veille.

— Et, si je pars la veille, j'arriverai trop tard pour avoir une bonne place!

— Mais non... mais non...

— Je n'assiste aux taureaux, señor[4], que du premier rang, dit l'éphèbe[5] avec dignité.

— Vous risquez surtout qu'il fasse mauvais là-bas aussi, que la course n'ait pas lieu, et vous aurez fait le voyage de Valence pour rien.

— Tout ceci est monstrueux, conclut Alban, le visage plein de sévérité pour l'Espagne. Est-ce qu'il n'y a qu'en France qu'on puisse voir des taureaux? se demandait-il amèrement.

Le docteur Diez considérait avec un mélange d'amusement et d'impatience ce jeune Parisien excité. Oui, tous les mêmes, ces Français : des « toréadors★ » et des joueuses de castagnettes, voilà ce qu'ils demandaient à l'Espagne! Est-ce qu'elle n'avait pas des instituts, des œuvres sociales, des banques, une industrie qui méritaient l'attention? Mais non! Toujours contre son effort la conspiration du silence! L'Europe ne voyait que ce poids mort que traînait son malheureux pays sur la route du Devenir humain : du sang et de la frivolité, sous l'ombre d'une Croix. (Le docteur était pour les lumières[6].)

Alban se leva.

1. *Séville :* grande ville d'Espagne, chef-lieu de la province d'Andalousie; **2.** *Valence :* ville d'Espagne, chef-lieu de la province du même nom; **3.** *Bilbao :* ville du nord de l'Espagne, chef-lieu de la province de Biscaye; **4.** *Señor :* monsieur, en espagnol; **5.** *Ephèbe :* tiré du grec. Sert à désigner un jeune homme; **6.** *Lumières :* pris ironiquement ici. Le mot est synonyme de « progrès ».

— Je vais vous donner quelques cartes d'introduction, dit le docteur.

Alban tressaillit de joie. Être présenté aux grands matadors!

Diez lui donna les lettres. Il y en avait une pour un professeur de lycée, l'autre pour le secrétaire du Musée archéologique.

— Croyez-vous qu'ils sauront? demanda le jeune homme, inquiet.

— Qu'ils sauront quoi?

— Pour les courses...

— Oh non! certainement pas! dit le docteur avec un sourire. Mais vous allez sans doute visiter un peu Madrid...

— Bien sûr! quelle belle ville! dit Alban : on ne se décrasse pas facilement d'être homme du monde. Je me fous du Prado[1], pensait-il. Même je l'ai en horreur.

— Pour les courses, allez donc voir de ma part Don Rafael Moreira. C'est un avocat, un vrai avocat, qui plaide, et il est *aficionado**. Son adresse est Hermosilla... diable, quel numéro? Bah, vous le trouverez sûrement vers une heure, au café Regina.

Alban regarda sa montre. « Parfait. J'ai une heure pour déjeuner. »

— Mais non! Une heure du matin! Il sort du théâtre. Et vous, quel est votre café, si on voulait vous faire dire quelque chose?

— Comment, mon café?

— Oui, votre café habituel.

— Je n'ai pas de café habituel, dit Alban, offensé.

A son hôtel, dans la salle de restaurant, une pancarte affichait : « Déjeuner entre midi et deux heures. » Il s'assit. Midi. Midi cinq. Midi et quart. Personne. Il alla vers les cuisines.

— A une heure seulement.

— Mais la pancarte...

— Oh, la pancarte est vieille...

Il sortit. Il n'y avait que quelques heures qu'il était dans la capitale des Espagnes, et déjà le problème se posait : puisqu'il n'y a pas de taureaux, que faire pour tuer le temps? Alors, tel un amant tourne autour de la maison vide de sa

1. *Prado* : célèbre musée de Madrid, un des plus riches du monde.

maîtresse, il prit le tramway pour les arènes. Dans chaque ville espagnole où il passait, sa première visite était pour les arènes, comme celle du dévot pour l'église. La plaza*, quand il y parvint, était noyée sous la pluie. Des ruisseaux suivaient le couloir qui cerne la piste. Il n'y avait pas de taureaux dans les *corrales**. Abîme de tristesse!

Il déjeuna mal parce que, impressionné par le garçon, il n'osait se faire traduire le menu, et commandait au petit bonheur : heureusement qu'il mangeait de tout, comme Jules César, rapprochement qui le consola. Ayant déjeuné, il voulut acheter un livre sur les taureaux. Une première librairie était fermée; une seconde. Tous les magasins étaient fermés. Ce n'était pourtant pas jour de fête... Un agent, qu'il questionnait, l'éclaira : « On déjeune. » Il était 3 heures 25.

Alors l'obsédé prit un autobus, pour aller voir cette fois les arènes de Tetuán, faubourg de Madrid. Là-bas, il fit le tour de la plaza. Son intention était de la visiter, mais, devant la porte du concierge, il n'eut pas le courage de frapper. Il avait encore dans les yeux le sourire du docteur Diez. Il lui semblait maintenant qu'aimer les taureaux était quelque chose d'un peu ridicule, qui le faisait remarquer, qui criait tout de suite qu'il était un Parisien nigaud. Et il reprit l'autobus sans être entré. Il n'était pas resté cinq minutes à Tetuán.

Alban ahuri erra toute la journée par la ville, pleine de tamponnements d'aveugles, gantés, qui demandaient l'aumône. Des sergents de ville domptaient une circulation inexistante, mais qu'enfin, vers le soir, ils parviendraient à créer. Comme ils arrêtaient les voitures pour ne laisser passer personne, le jeune homme traversait, sans en avoir besoin, pensant faire plaisir à ces soutiens de l'ordre. Des marins portaient écrit sur leur béret : *Jaime*[1]; on ne peut pas dire la chose plus simplement. Sur de vastes espaces, la chaussée était interdite aux piétons, de façon que, refoulés sur les trottoirs, il leur fût plus facile de se bousculer, ce qui est plein de douceurs secrètes pour les Madrilènes. Dans le même but, une foule de personnes, faisant le tour à la manière des figurants de théâtre, repassaient indéfiniment devant le bureau de téléphone de la rue d'Alcalá,

1. *Jaime*, prénom espagnol : Jacques. Ce prénom est souvent porté par un prince du sang.

serrées l'une contre l'autre comme dans notre métro, tandis que le trottoir d'en face était vide; un certain nombre se faufilaient jusqu'au bureau pour s'y installer sur les banquettes et s'y occuper à ne rien faire. Par ce temps doux personne n'avait de manteau, mais les gens sortant des théâtres pressaient leurs mouchoirs sur leurs bouches, et, au-dessus du mouchoir, on voyait leurs yeux angoissés. Alban pensa qu'ils étaient tous en train de cracher le sang, et il était désolé.

Au café Regina, il attendit jusqu'à une heure et demie du matin, sans voir Moreira. Un garçon, toutefois, put lui donner son adresse. De retour à l'hôtel, personne ne répondit à son coup de sonnette. Il frappa, tempêta. Le froid était venu. Frissonnant et désâmé[1], il entrevit que l'aube le trouverait dehors. Enfin, de l'extrémité de la rue, un fonctionnaire à casquette accourut et lui ouvrit.

Le lendemain, Moreira le reçut avec amabilité. Qu'il revînt jeudi après midi, et il lui dirait les programmes de dimanche. Aussi, puisqu'il avait déjà *toréé*[2], il le présenterait au duc de La Cuesta, l'éleveur de taureaux, qui allait s'arrêter à Madrid, en route pour Séville. A Séville, Alban pourrait visiter son élevage.

Alban se rasséréna. Mais hélas, douze jours à passer avant une course! Que faire? Il ne songea même pas à se servir des lettres d'introduction du docteur. Puisqu'il fallait bien aller voir les curiosités (leur seule énumération, dans le guide, le plongeait dans une détresse, comme les passages concernant les chrétiens dans *Quo Vadis*), il aimait mieux s'ennuyer seul qu'à deux, les frais de conversation lui serrant le crâne. D'ailleurs, sitôt qu'on est deux, il faut tout de suite attendre. Et il y a bien peu de gens dont le commerce vaille cinq minutes d'attente.

Il sombra donc dans les musées. Le guide mentionnait qu'ils fermaient à quatre heures, mais toujours, sur leur porte, un écriteau indiquait qu'ils fermaient à trois. Alban y voyait de ces vagues choses qu'on voit dans les musées, dégradées non par le temps mais par les regards et les paroles

1. *Désâmé*, néologisme : pareil à quelqu'un qui n'a plus d'âme, dont l'enthousiasme est retombé; 2. *Toréer*. « Il n'y a aucun équivalent au verbe *torear*, « travailler les taureaux selon les règles de la tauromachie. » M. Hérelle, l'admirable traducteur, a créé le mot « taurer » dans *Arènes sanglantes*. Mais je me rallie à « toréer », qui a l'avantage d'être un mot vivant, employé dans la conversation et dans la presse par le peuple méridional. » *(Note de l'auteur.)*

des imbéciles qui les ont contemplées; le soir même il ne se souvenait plus de rien, sinon que, sur les Sèvres[1], les étiquettes spécifiaient : « XVIIIe siècle *après J.-C.* » A trois heures moins vingt-cinq, un gardien fumant venait fermer les fenêtres, se plantait à côté de lui pour lui suggérer qu'il était de trop, lui jetait un œil encore incertain s'il serait implorant ou courroucé. A l'Armeria royale[2], en entrant, il voulut prendre à droite. On lui signifia de suivre la file et de commencer par la gauche. Cela gâcha sa visite. Il détesta la monarchie.

Il fallut bien enfin se décider à visiter le Prado. Le premier jour, heureusement, il arriva trop tard. Et, délivré, avec la conscience du devoir accompli, il put aller s'asseoir sur un banc, à lire un manuel de tauromachie. Mais, le second jour, impossible de se dérober.

Les gardiens lui faisaient subir le martyre. Ils étouffaient en lui la moindre impression, chassaient tout le plaisir qu'il aurait pu avoir. Et puis il n'avait jamais de sous dans sa poche, et il fallait leur donner à chacun une peseta[3]. Sitôt qu'il débouchait dans une salle, il en voyait un, du fond, venir à sa rencontre, et d'autres, embusqués dans la salle suivante. Le gardien l'abordait, ne le quittait plus. Il déplaçait une chaise pour lui permettre de voir en quoi l'hermaphrodite[4] était un homme. Il lui donnait une loupe et, sous peine d'être discourtois, Alban devait faire une station en face de la miniature qui l'assommait. Devant un tableau qui portait l'étiquette : « Isabelle de Portugal », le gardien lui disait : « C'est Isabelle de Portugal. » Les étiquettes elles-mêmes étaient riches en informations de cette nature. Sous un homme à tête rasée, avec un socle en marbre blanc, on lisait : « Homme à la tête rasée, avec un socle en marbre blanc. » Des têtes d'antiques avaient des nez modernes, d'une autre teinte, comme des pifs[5] de carnaval; d'autres avaient le front, les yeux, le nez, la bouche, les joues restaurés. Dans les salles de peinture, Alban fuyait au pas américain[6], confondant tout, ne ralentissant que

1. *Les Sèvres :* vases de la fameuse manufacture de Sèvres; **2.** *Armeria royale :* collection d'armes anciennes rassemblée à Madrid dans le palais royal. L'Armeria fut fondée sous Philippe II; **3.** *Peseta :* pièce d'argent espagnole, valant aujourd'hui environ 9 francs; **4.** *Hermaphrodite :* être réunissant en lui les attributs des deux sexes; **5.** *Pif :* façon populaire de désigner le nez, et spécialement un gros ou un grand nez; **6.** C'est-à-dire au pas de charge, sans regarder autour de soi.

lorsqu'il voyait un morceau de nu, pour échouer enfin sur un banc de salle, d'où la bouche du calorifère le chassait. Il était si malheureusement fait que les choses qui l'ennuyaient le rendaient malade, ce qui n'est pas une bonne disposition pour réussir dans la vie sociale. On juge en quel état il arriva au terme de sa journée d'art, où plus d'une fois il aurait pu donner des inspirations à Charlot[1](**3**).

On nous comprend, l'art, et tout cela, il en jouissait, bien qu'il aimât mieux la vie. Mais ici, s'il l'abhorrait, c'était qu'il était venu chercher autre chose. Et quoi! Le plus divin chef-d'œuvre, sur une toile, est fade auprès d'un taureau qui vous fixe, quand il n'y a rien entre vous et lui.

Le jeudi il alla voir Moreira. Il n'y aurait de courses nulle part dimanche, à cause du temps installé à la pluie.

Alban tua quatre jours. D'abord, étant en voyage, il n'avait pas voulu passer les journées à l'hôtel. Il s'y résigna. Étendu sur son lit, il dévorait un dictionnaire taurin.

Le lundi, en ouvrant le journal, il devint écarlate de rage. Il y avait eu course la veille, à Valence. Ainsi il avait passé la journée dans sa chambre, et en une nuit de train il eût pu être à Valence! Tels étaient les renseignements de Moreira.

Il tua trois jours encore. Tout était bon qui occupait deux heures. Il allait dans de médiocres lieux de plaisir, à des parties de pelote[2] où le jeu paraissait une pâle contingence auprès des singes hurleurs qui, au premier rang, lui cachaient le spectacle et semblaient l'insulter. Il gelait à la porte des restaurants où, quoi qu'il fît, il arrivait toujours trop tôt (on ne dînait qu'à neuf heures), et enfin rentrait se coucher à neuf heures et demie, décomposé par la fatigue et l'exaspération rentrée, car, comble d'horreur, il n'était pas assez maître de la langue pour pouvoir engueuler les gens.

Aux murs, aucune affiche de taureaux. Aux guichets « *Toros* » des agences de location, jamais personne. Dans les kiosques à journaux, il fallait soulever des piles de journaux de *futbol*[3] pour découvrir une affreuse petite feuille à la solde d'un matador*, plus délirante qu'un communiqué d'éditeur. Dans les conversations il entendait prononcer *toos*, et pensait d'abord qu'ils parlaient tous de *toros ;* mais c'était *todos*

1. Il s'agit du fameux acteur de cinéma anglais Charlie Chaplin; 2. *Pelote :* jeu basque, se jouant avec une balle appelée « pelote »; 3. *Futbol :* orthographe espagnole du mot anglais « football ».

qu'ils disaient : « tous ». Ainsi les taureaux se dérobaient devant lui, comme ces veaux pleins d'épées qui fuient moribonds devant le matador amateur, impuissant à les convaincre que c'est leur intérêt de se laisser faire une bonne fois. C'était clair. Ou bien il n'y avait pas de courses de taureaux en Espagne, où les jeux nationaux étaient la loterie et la bousculade vespérale, ou bien ce peuple célébrait ses taureaux dans des fêtes secrètes, et les cachait devant l'étranger, pour avoir l'air d'un peuple d'avant-garde, qui est là quand il s'agit des lumières[1]. [...]

II

[Alban, qui a été présenté au duc de La Cuesta, est bientôt invité par celui-ci à une *tienta*[2], qui a lieu, à une trentaine de kilomètres de Séville, dans les élevages du noble hidalgo. La matinée se passe à exciter et à aiguillonner les animaux dont on veut éprouver le degré de férocité. Puis vient le déjeuner, auquel participent, à côté du jeune homme, un journaliste de Séville, un Anglais et un Américain du Paraguay. Alban supporte mal cette compagnie et attend impatiemment que le repas soit terminé.]

Sitôt sorti de table, Alban s'éloigna des groupes. Il avait hâte d'être en compagnie de ses frères les bestiaux. Aussi bien ce n'étaient plus les vaches qu'on allait combattre, mais les taureaux magnanimes : adversaires enfin dignes d'un homme.

Les chevaux étaient à l'attache au pied de l'estrade, dansants comme des barques amarrées, — les chevaux, animaux faux sous leurs longs cils, toujours indomptés quand on les monte, toujours expirants quand ils vous mènent à une gare. Il y avait là des pur-sang anglais dressés à la tienta comme ils l'eussent été au polo[3], des *jacas*[4] indigènes, des croisés arabes. Chacun était là avec son vice : celui qui se dandine à la manière de l'ours, celui qui fait claquer une lippe de gâteux, celui qui mâche son mors, celui qui donne trois coups de langue à la barre d'appui, puis la mord et tire avec un grognement, « han », puis trois

1. *Lumières*. Cf. p. 25, note 6; **2.** *Tienta* : épreuve destinée à sélectionner les jeunes taureaux et les jeunes vaches d'après leur férocité et leur bravoure; **3.** *Polo* : jeu analogue au football association, mais qui se joue à cheval et où la balle est frappée au moyen de maillets longs et flexibles; **4.** *Jaca*, mot espagnol : petit cheval fort et ardent.

coups de langue encore, puis une nouvelle morsure, et cela sans jamais se reposer. Aucun n'avait de caveçon[1].

Devant un des chevaux, un invité du nom de Ramon disait au régisseur[2] du duc :

— Celui qui monte cette bête-là, c'est un cavalier.

Le cheval, très campé[3], était un andalou au nez de mouton, à la croupe ronde et tombante. L'encolure, naturellement arrondie, l'était plus encore par la coupe de la crinière, haute au milieu, rase aux extrémités. La bête craintive regardait de côté, montrant le blanc de l'œil. Une frange de cuir lui tombait sur le front, semblable aux mèches d'un gosse rebelle. Sur son ventre courait une longue veine. Et il y avait sur le museau une autre veine, douce comme celle qui se gonfle au cou des femmes qui chantent (**4**).

— Me permettez-vous de l'essayer ? demanda Alban qui, diminué par sa mésaventure[4], se sentait le besoin de faire œuvre d'homme. Puis, tout cheval qu'il voit, il a envie de le monter. C'est quelque chose d'inconnu à étudier et à soumettre, avec un peu de risque, comme lorsqu'on prend une nouvelle maîtresse.

Il n'était pas en selle que Cantaor — c'était le nom de la bête — piétinait, se traversait[5]. Alban commença l'attaque en lui sciant la bouche de tous ses muscles. Il y eut quelques instants de lutte.

« Non, non, non. Aucune initiative, tu n'en auras aucune. Ce que tu veux, il suffit que tu le veuilles pour que je ne le veuille pas. Je dispose de ta force tout entière, et, quoi que tu fasses, sache-le, ce n'est pas toi qui le fais, mais moi. » Voilà ce qu'il lui dit, avec ses jambes obstinées, ses mains compliquées et dures. A coups d'éperon, et par la seule brutalité — il montait comme un sauvage, mais non sans efficace —, il poussa l'animal vers le large. Quand il eut fait ainsi dix mètres, il jugea qu'il l'avait suffisamment maîtrisé, pour ce motif qu'il ne se sentait plus la force de le maîtriser

1. *Caveçon :* demi-cercle de fer qu'on passe au nez des chevaux pour les dompter; **2.** *Régisseur :* personne chargée d'administrer un domaine au nom du propriétaire; **3.** *Campé :* se dit d'un cheval qui, à l'arrêt, garde les pattes de devant et les pattes de derrière fortement éloignées; **4.** Pendant le repas, pris tête nue, Alban a failli être victime d'une insolation. Il a dû solliciter l'autorisation de mettre un couvre-chef, alors qu'un Anglais et un Paraguayen, conviés au même repas, supportaient le soleil sans broncher. Cette « mésaventure » a cruellement mortifié le jeune homme; **5.** *Se traverser :* se dit d'un cheval qui porte les épaules ou les hanches de travers au lieu de les garder sur la même ligne.

davantage, et il le laissa revenir. Il sauta vivement à terre. Il avait tellement tiré sur les rênes que sa bague lui avait meurtri la main : un peu de sang y paraissait.

— En voilà assez, dit-il à Ramon. Je vous rends ce monstre de méchanceté, dont je ne saurais rien faire.

— Mais vous en avez fait déjà plus que d'autres.

Soledad[1] ! C'était Soledad qui parlait !

— Mon cousin de Alcaya a voulu monter ce cheval et il a été tout de suite jeté à terre. Vous êtes énergique, dit-elle à Alban, en le regardant avec franchise.

Le jeune homme était stupéfait. Jamais Soledad ne lui avait adressé la parole. Et brusquement la louange entrait en lui et dénouait tout. Il se sentait de la sympathie pour elle.

Il avait le bras passé dans les brides du cheval, qui lui mettait des baisers d'écume sur la manche. Avec la simplicité de quelqu'un qui se sent assez fort pour dire la vérité, le désobligeât-elle, il dit :

— J'ai maîtrisé ce cheval sur dix mètres. Mais je ne l'aurais pas fait aller dix mètres plus loin.

— Croyez-vous ?

Ils revinrent tous trois vers la table, où le café refroidissait. Les cavaliers zézayaient à l'andalouse, langue molle, coulante et imprononcée, où on supprime les consonnes parce qu'elles demandent un peu d'effort, ce que doivent faire aussi dans leur parler les oiseaux. Discrets et gracieux, riant sans cesse de toutes leurs dents, divines de régularité et de fraîcheur dans les mâles visages dorés qu'assombrissaient encore les grandes étendues blanches des plastrons sans cravates, leur élégance naturelle était mise en valeur par la coquetterie nationale : spontanément flamencos[2], ils prenaient garde de le rester.

Cette ambiance de papotages, qu'un quart d'heure plus tôt il détestait, Alban la trouvait agréable à présent qu'il n'y figurait plus sans quelque honneur. Assis, il croisait les jambes avec la désinvolture des victorieux. L'idée ne lui était jamais venue qu'il pût être énergique. Mais la jeune fille lui avait dit qu'il l'était, et maintenant, pardi, oui, il se sentait énergique, et plein de la fierté primitive d'être admiré parce qu'on est fort.

1. *Soledad :* la fille du duc de La Cuesta, dans les élevages de qui se passe la scène; 2. *Flamenco :* « Est *flamenco* celui qui a le genre, le chic andalou. » *(Note de l'auteur.)*

La graisse des flancs du cheval avait mis un enduit blanc à l'intérieur de ses pantalons, que recouvraient sur le dessus les *zahones*, couvre-cuisses de cuir contre le froid et la pluie, analogues à ceux des cow-boys. A ses éperons restaient collés des fragments de chair sanglante et des poils bruns. Il désigna les boutons qui faisaient un ornement au bas des zahones, contre les mollets : dans chacun une petite médaille était incrustée.

— Ce sont d'anciennes monnaies grecques de Marseille. Les unes portent une tête imberbe avec une corne de taureau sur le front : c'est notre fleuve le Rhône personnifié. D'autres portent un taureau marchant. D'autres un taureau dans l'acte de donner de la corne. Depuis toujours, dans notre France méridionale, le taureau est un animal sacré. Mes parents me font cadeau d'une de ces monnaies chaque fois que je suis premier en composition...

— Vraiment? fit-elle, et se pencha pour regarder.

Le mouvement naturel eût été de prendre dans sa main les médailles, pour examiner de près ces choses fines, et certainement, pour ne pas le faire, elle avait dû se contraindre. « Comme elle est réservée! » se dit-il, avec estime. Il songea à une jeune fille du meilleur monde, et qui, dans un cotillon[1], lui avait posé la main sur la cuisse, l'avait laissée là.

— Caballeros[2]! en selle, s'il vous plaît! criait le duc.

On se levait, on remettait les mentonnières[3], on serrait la classique couverture sur le coussin, derrière la selle couleur de marron d'Inde, garnie de molleton blanc. Un cheval échappé s'en allait la tête haute, et puis s'arrêtait de lui-même. Les chiens, éternels indiscrets, furetaient parmi ce branle-bas de combat.

— Quel ennui de rester avec ces gens! dit-elle, en désignant l'Américain et l'Anglais[4]. D'ordinaire je fais toujours les tientas avec mon père, mais aujourd'hui je suis fatiguée.

Il eut envie de lui dire : « Je vais vous tenir un peu compagnie. » Mais non, tout de même, il aimait mieux les taureaux.

Brusquement une idée lui vint.

1. *Cotillon :* sorte de danse mêlée de jeux, d'intermèdes; 2. *Caballero*, mot espagnol : cavalier; 3. *Mentonnière :* bande de cuir passant sous le menton pour assujettir la coiffure sur la tête; 4. Tous deux invités à la même table qu'Alban; Soledad les déteste également.

— Je vais aller jusqu'aux taureaux sur Cantaor.

— Oh! Mais vous me disiez que vous ne pouviez pas le faire aller dix mètres plus loin que vous n'avez été!

— Je puis essayer.

— Eh bien, je crois que vous réussirez. D'ailleurs, je vais vous regarder, fit-elle avec un sourire.

— Je doute que ce soit suffisant.

L'impolitesse était lâchée. C'était sa réaction instantanée devant ce sourire, ce : « Je vous regarderai. » « Serait-elle coquette? Elle qui, il y a cinq minutes, m'a paru si réservée! »

Ramon accepta; il reprendrait la jument. Ils allèrent vers Cantaor. Avec ses lèvres plissées et, autour de la bouche, ses verrues couvertes de poils comme une vieille gouvernante anglaise, ah, qu'il avait l'air vache! Il sursauta quand seulement on lui posa la main vers l'attache de la cuisse, où les poils changent de sens comme la limaille de fer sous l'action d'un aimant. Alban allongea les étriers aux vastes planches[1] pour se rapprocher de la monte camarguaise[2]. Là-bas, les cavaliers s'éloignaient et le soleil tapait comme sur un miroir sur le cuir poli des *zahones*. Et derrière, dans l'atmosphère chaude, l'odeur bonne des chevaux restait.

Alban retomba doucement sur la selle, la bête frissonna, fléchit l'arrière-train mais sans sursauter. Ses oreilles seulement se livrèrent à une gymnastique forcenée. Elle avait peur d'Alban et Alban avait peur d'elle, et il était à la fois anxieux et faraud. « Jaca[3]! jaca! » lui faisait-il cauteleusement. Il inclina les rênes pour la tourner, d'une seule main, jouant la difficulté. Elle se cabra. Il dut se retenir au pommeau[4] de la selle.

Alors, de nouveau, les éperons se fichèrent, serrèrent jusqu'à ce que les muscles tremblassent de fatigue, la bête se contracta sous la douleur, le poing crispé frappa le flanc, tout l'être souffrit de ne pouvoir faire davantage de mal. Qu'il aurait de plaisir à gouverner durement! Et la bête partit en sautant. Alban, déchaîné, lâcha les étriers pour s'amuser. « Les Achéens dompteurs de chevaux... Les Achéens dompteurs de chevaux... », répétait son esprit, comme une ritournelle, et l'expression homérique le situait dans une longue hérédité, lui donnait une idée fabuleuse de

1. *Planche :* partie de l'étrier sur laquelle repose le pied; 2. *Monte camarguaise :* façon de monter les chevaux qu'on a en Camargue; 3. *Jaca.* Cf. p. 31, note 4; 4. *Pommeau :* partie antérieure de l'arçon d'une selle.

soi-même. Enfin Cantaor s'arrêta, tremblant des quatre membres, d'être ainsi outragé. Puis, sous les actions d'Alban il partit au galop, les oreilles aplaties, dans la direction du troupeau. D'instant en instant il gagnait à la main[1], et Alban penché, les dents serrées, tout le visage serré, épiait la seconde où ce ne serait plus lui qui serait maître de l'animal, mais l'animal qui serait maître de lui, et déjà il s'employait vigoureusement à le mettre en cercle. Là-bas, le groupe des cavaliers se rapprochait à la vue. Sous le soleil ardent de deux heures, tout le groupe était immobile, et il n'y avait que les queues des chevaux qui bougeaient. Cantaor arriva, ouvrit cette masse qui se bouscula, dans un cliquetis de gourmettes[2] et de chaînettes d'éperons, comme des houles contraires au fond d'une calanque quand s'imprime au large un sillage puissant.

Alban revint, au pas de Cantaor, dans une détente heureuse, sans cesser toutefois de le bien encadrer[3], et, par la main, de vérifier à chaque instant sa soumission. Il le tapotait sagement, lui racontait mille histoires, avec une voix paternelle, mais il aurait presque voulu que le cheval recommençât une défense, pour la volupté de lutter avec lui et de le punir. La sensation de virilité qui l'occupait, jamais il n'en avait eu une semblable dans sa vie. Il connaissait ses jambes comme un étau, et se sentait prêt à maîtriser avec elles la Gorgone[4] elle-même. Et tout cela, c'était cette fille qui l'avait fait. Toujours il avait eu de l'hostilité contre la conception chevaleresque[5] du moyen âge. Le gentilhomme qui accomplit un exploit pour sa dame lui paraissait diminuer par là son exploit : il était choqué par ces fadaises, et détestait l'état d'esprit qui place l'homme, l'homme fort et raisonnable, sous la suprématie de l'infirmité féminine. Son idéal était la vie antique, où la fleurette[6] fut inconnue. Et voici que maintenant, sous le choc de la réalité, il s'apercevait que le cliché[7] était vrai, — comme, sans doute, la plupart des clichés : pour obtenir l'admiration d'une femme, alors même qu'il n'était pas épris de cette femme, un

1. *Gagner à la main :* se dit du cheval qui échappe au contrôle du cavalier; 2. *Gourmette :* chaîne servant à fixer le mors dans la bouche d'un cheval; 3. *Encadrer :* se dit du cavalier qui serre vigoureusement le cheval entre ses cuisses, pour en être bien le maître; 4. Les trois *Gorgones*, dont la plus connue est Méduse, avaient le pouvoir de pétrifier ceux qui les regardaient; 5. *Chevaleresque :* c'est-à-dire courtoise; 6. *Fleurette :* propos galant; 7. *Cliché :* lieu commun.

homme décuplait de valeur. Au petit pas, la chemise traversée de sueur, la main gracieusement sur la hanche, et tandis qu'à chaque pas sa selle craque comme le ventre d'un homme à jeun, Alban, élève de première, découvre dans le *campo*[1] sévillan le rôle civilisateur et héroïque de la femme (5).

— Olé[2]! cria-t-elle. Le monstre est dompté. Mais ne dites pas que ce n'est pas un peu à cause de moi.

Il y a seulement un quart d'heure, Alban eût renâclé devant cette insistance provocante. Maintenant il dit seulement, en garçon qui aime à reconnaître la vérité :

— C'est vrai que c'est un peu à cause de vous.

Et rentré, lui farouche, dans la vieille tradition de galanterie, il ne déteste pas cela, de se sentir pareil aux autres.

Les voiles de l'estrade claquent comme en pleine mer. Le Galgo[3] dort dans l'herbe, couché en rond, le museau sur sa queue, pareil au serpent mystique symbole du Temps, qui ne finit ni ne commence. Soledad s'est levée et, de la tribune (où il y a des fauteuils, des fleurs, des vins, des cigarettes), elle tend au jeune homme un de ces petits verres bombés où on sert le *manzanilla*[4]. Puis elle boit, et dans l'acte de boire elle a un air étonné. Quel romanesque, cet enfant à cheval, et dompteur de chevaux, qui parle à cette fille-fruit andalouse accoudée à un balcon en fleurs! Cantaor, sous lui, ondule comme une barque, et fait des descentes de main, signe d'apaisement. Éternelle fatuité du cavalier qui parle au piéton : mais qu'est-ce auprès du vrai vin qu'elle lui verse, qui est de se sentir estimé et de plaire?

A l'autre extrémité de l'estrade, le journaliste[5] entretenait la duchesse. L'homme du Paraguay[6] était en bas, plus loin, avec les aficionados* venus de Séville. Il n'y avait près de Soledad que l'Anglais, qui ne comptait pas, et cependant comptait assez pour les couvrir[7], pour qu'ils ne fussent pas deux à l'écart.

Alban rendit le verre mais ne ramena pas la main. Elle s'arrêta sur le balcon de l'estrade et resta là, et, de toucher ce bois qui portait la jeune fille, c'était comme s'il l'avait touchée elle-même. Il s'était assis en femme[8] sur la selle,

1. *Campo*, mot espagnol : campagne; 2. *Olé*, cri d'encouragement : vivat, bravo; 3. *Le Galgo* : nom du chien qu'Alban a acheté en Espagne; 4. *Manzanilla* : variété de vin de Xérès; 5. *Le journaliste* : il s'agit d'un journaliste de Séville, invité à la même table qu'Alban; 6. *L'homme du Paraguay* : l'Américain (cf. p. 34, note 4); 7. C'est-à-dire pour empêcher que leur réunion ne parût insolite; 8. En amazone, et non pas à califourchon.

pour se reposer. Il voyait tout près de lui, sur l'estrade, les petits pieds. Et, lui qui avait toujours protesté contre la poésie prêtée à la petitesse du pied, qui n'était à son sens qu'une fragilité regrettable, il les admirait d'être ainsi. Et il admirait aussi les mains brunes, potelées, aux doigts pointus, grandes comme celles d'un enfant de douze ans. « Elle était là, pensait-il, et je ne le savais pas, comme ces étoiles dont la lumière ne nous est pas encore arrivée... »

Avec une ingénuité parfaite, avec une confiance brusque de jeune garçon, il lui disait, — mais tout prêt cependant à se reprendre, à être plus insolent qu'elle si elle avait fait mine de le dédaigner :

— Comme j'ai pesté contre vous quand vous me cachiez la course, dans la loge, à Madrid[1] ! Et tout à l'heure, quand j'ai cru mourir d'insolation[2] par votre faute ! Mais maintenant je me sens de la sympathie pour vous, parce que vous m'avez fait une louange.

Cantaor arrachait une touffe d'herbe avec un bruit sec, la gardait un instant entre ses dents, comme réfléchissant s'il allait la manger ou non. Alban avait lâché le balcon et retenait une des voiles par son attache qui s'était défaite. Le vent gonflait la voile tendue comme une peau de tambour, et l'enfant devait mettre sa force entière pour la retenir. Il lui semblait lutter contre tout le vent de la prairie, et il était surpris de ne pas le vaincre.

Soledad ne répondit pas. Son regard suivait les taureaux qui, une fois tentés[3], s'en allaient dans la direction opposée au troupeau, se perdaient à l'aventure dans la solitude, redevenaient les princes errants de la plaine.

— Comme c'est joli ! n'est-ce pas ? Ils sont jolis, les taureaux de mon père, n'est-ce pas ?

Elle eût dû pourtant y être habituée ! Mais en elle, comme dans tout ce peuple andalou, qu'il y avait de fraîcheur !

Alban, lui, regardait autre chose. C'était une buée à l'horizon, quelque chose qui tremblait comme la buée qui tremble autour d'une flamme de gaz. Tout à l'heure il l'avait vue au-dessus de la bouvine[4], et l'avait prise pour les esprits bestiaux. Mais à présent elle tremblait sur un autre

1. Allusion à la course donnée à Madrid et qu'Alban a vue si mal, parce que, dans la loge du duc, il était assis derrière Soledad, dont l'immense coiffure sévillane lui cachait le spectacle ; 2. Cf. p. 32, note 4 ; 3. *Tentés :* soumis à l'épreuve de la *tienta* (cf. p. 31, note 2) ; 4. *Bouvine :* « Mot provençal désignant un troupeau de taureaux de combat. » *(Note de l'auteur.)*

point de l'horizon. On eût dit que les herbes faisaient une houle sans se reposer.

— Qu'est cela?

Elle ne savait pas. C'était peut-être le vent, plutôt la chaleur.

— Regardez, dit-il, comme c'est étrange, tout tremble. L'horizon tremble. Les voiles de l'estrade frémissent. Un frisson — regardez — court dans la peau de Cantaor. Mon Galgo — regardez — a un spasme qui ne s'arrête jamais, même quand il dort, dans le muscle de la cuisse postérieure droite : on croirait le clignotement éternel de la mer. Et à cette heure, vous le savez, les taureaux frissonnent du flanc contre les mouches. Est-ce qu'il n'y a jamais en vous, comme cela, quelque chose qui frissonne?

Elle rit, sans comprendre cette littérature de collégien, sans le vouloir peut-être.

Alban se rembrunit, car Ramon arrivait. « Peut-on vous redemander Cantaor? »

Il allait s'écarter de l'estrade, pour descendre. Mais Soledad dit : « Ce brave Cantaor! Au fond il est *buena persona*[1]. N'est-ce pas, Cantaor? » Elle se pencha, lui prit la tête dans les mains, et, sans prendre garde aux « Attention! » des deux hommes, elle eut le temps de lui mettre un baiser sur les naseaux. « Oh! » dit-elle, avec des yeux écarquillés de petite fille, « c'est doux! » Et Alban crut lui voir un furtif coup d'œil du côté de la duchesse, comme si elle avait fait là quelque chose de mal.

Ce baiser, c'était lui qui l'avait reçu. C'était à lui qu'elle l'avait donné. Ne l'avait-il pas touchée, elle, en caressant seulement de sa main la rampe de l'estrade? Il était brûlé profondément. Si brûlé qu'il lui semblait que cet aveu avait été vu par tous, qu'il avait à s'expliquer, et c'est sans croiser des yeux ni Ramon ni la jeune fille qu'il sauta sur la jument et trotta vers les taureaux. Il vit au passage, sur les flancs de Cantaor, deux larges arcs de cercle sanglants qui montaient jusqu'au dos, à vif comme les têtes déchiquetées des coqs de combat : la marque de ses éperons. Et il lui parut que ce qu'il y avait dans sa poitrine était pourpre comme cela.

Vers lui arrivait au galop, pourchassé, un petit taureau

1. *Buena persona*, mots espagnols : « C'est une brave personne. »

d'un rouge obscur de cuir patiné. Il crocheta avec brusquerie; le cavalier qui le pressait à gauche fut perdu. Dans une décision soudaine, Alban, que l'obéissance de la jument enivrait après le monstre qu'il venait de quitter, d'une main la pencha, la fit changer de pied vers la droite, et il la mena, la souleva rondement sur le fauve. Il l'atteignit quand les cornes avaient dépassé; sa pique se planta dans la cuisse gauche et la bête surprise perdit l'équilibre, tomba sur les genoux. Tout de suite elle se releva, mais le garçon avait pris du champ. Pour la première fois de la journée, il avait réussi à renverser un cornu. Et il ne l'avait réussi qu'à cause de Soledad.

Alban était très sujet au vertige, mais à cette heure on lui eût dit : « Vous allez marcher sur le rebord du toit de ce sixième » qu'il y eût marché. Il sentait, il savait qu'il pouvait tout et il était dans l'état second, presque hypnotique, de quelqu'un qui a découvert une recette fabuleuse et en l'appliquant à tout va devenir le maître du monde : cette recette était qu'il n'est plus rien d'impossible à qui a mis une femme derrière soi.

Il observa le petit taureau qui joyeusement chargeait le picador*, forçait sur le fer. Ce taureau, quel bijou! Un amour! Comme on voudrait le tuer! — *Ahora*[1]! Oui, c'était le moment. Quand le taureau eut pris les trois piques réglementaires, comme il était franc et ingénu, des amateurs se détachèrent du pied de l'estrade et coururent à lui pour lui faire quelques passes. Alban en arrêta un. Dans ce pays encore sensible au rang social, l'homme ne discuta pas et laissa prendre sa cape*, en échange de la bride qu'on lui mettait entre les mains. Sans jeter un coup d'œil alentour, Alban alla droit vers le taureau, le cita*.

Il fut un peu saisi quand la bête arriva sur lui, et d'abord ne fit que se défendre avec la cape, en se dérobant, et ce n'était guère beau. Et puis, voyant le taureau si docile à se laisser leurrer[2], ses jambes qui dansaient, fuyaient, se stabilisèrent et finirent par se joindre l'une à l'autre et elles ne bougèrent plus tandis qu'il consommait enfin, parfaitement, la passe dite véronique[3]. Le taureau se retourna

1. *Ahora*, mot espagnol : maintenant, à présent; 2. *Leurrer :* prendre au leurre, abuser au moyen d'un leurre; 3. *Véronique :* passe consistant à tendre la cape au taureau et à lui donner la sortie, soit à droite soit à gauche, « en élevant les bras et en tournant sur la pointe des pieds pour se retrouver face à l'animal » (Don Rivas, *l'Esprit de la corrida*).

sans qu'il eût à l'appeler, et il recommença, tout à fait enhardi, tordant les reins, se soulevant sur la pointe des pieds. Et une troisième fois, avec une haute volupté. Alors un pli secret de sa nature l'avertit que c'était trop bien, qu'il fallait s'en tenir là, ne plus tenter la chance. Il termina la série de passes, non sans quelque gaucherie, car il n'avait plus l'habitude. Le taurillon immobile devant lui, avec sa tête de bébé furieux et ébouriffé, il le trouva si drôle qu'il eut le geste de lui faire une petite caresse sur la joue : « Tout p'tit, va! Mais oui, t'es joli! » Puis s'éloigna, dans une conscience divinisée de soi-même (**6**).

Le duc et quelques autres, qui avaient fait cercle, sur leurs chevaux, étaient sincèrement étonnés. Enivrante, enivrante, enivrante sensation d'avoir allumé dans les yeux des hommes forts, allumé, comme par un commutateur qu'on tourne, cette lueur qu'il y voit briller et qui est celle de l'admiration. « *Qué alegria!* » « Quel plaisir! » s'exclame le duc, et Alban est touché. Oui, c'est bien cela, le duc, et tous les autres, ils ont du plaisir d'avoir vu quelque chose qui avait une valeur. Combien de temps ont duré ces trois passes — pas une de plus — qui ont eu une valeur? Douze secondes environ. Mais dans ces douze secondes, Alban, avec ces gens dont il se défiait, signe un pacte d'amour. Et lui, dans ces douze secondes, pour eux il a commencé d'exister.

Alban, comme tous ceux de qui l'orgueil est dans les profondeurs, avait le triomphe modeste. D'autres eussent insisté : on n'eût plus vu qu'eux. Lui, il rend la cape, remonte et s'efface. C'est aussi, nous l'avons vu, par une prudence peu commune à son âge : ne risquons pas, en voulant trop en faire, de démolir quelque chose de si bien édifié. Et il évite de retourner vers l'estrade, pour bien des raisons : pour que Soledad l'attende, pour n'avoir pas l'air de quêter de nouveaux éloges, et aussi parce qu'il se sent confus depuis qu'en baisant ce cheval c'est lui qu'elle a paru baiser.

Il y resonge, à ce baiser. Là-bas, il voit Cantaor avec Ramon. Qu'est-ce qui lui vient? N'est-ce pas une sorte de jalousie? Ce cheval qu'elle a baisé, entre les mains d'un autre... Il a une impulsion. Il veut baiser les naseaux de ce cheval, à la place qu'elle a baisée. Il galopaille

vers Ramon qui lui crie (il était loin, tout à l'heure, mais le bruit s'est répandu) :

— Holà! Il paraît que pour les véroniques vous êtes un vrai Cochero[1]!

— En ce cas, récompensez-m'en : prêtez-moi encore une fois votre bête féroce.

— Mais c'est une passion!

Ramon enfourche la jument et part chevaler[2] les taureaux. Alban tient Cantaor, s'apprête à lui bander les yeux. Le cheval lève la tête, se défend. Et puis, on ne saura jamais comment cela s'est fait, Alban l'a lâché et le voilà parti.

Instant ridicule. Heureusement il y a là un gamin. Entre Alban qui le poursuit et le gamin qui lui barre la route, Cantaor se dérobe et se jette sur Alban, qui a la chance de l'arrêter.

— Muchacho[3], bande-lui les yeux. Je vais le tenir bien.

Il lui serre les naseaux dans sa paume et, quand c'est fait, le voici qui s'enlève. Cela va bien. Et soudain, un terrible écart, un tête-à-queue. Alban complètement décontenancé perd l'équilibre, se retient à la crinière, vide les étriers. Le cheval part et le cavalier roule sur le sol.

Il se relève, ne sent pas de mal. Là-bas, des hommes se mettent à la poursuite du cheval.

— Il a eu peur de ma muleta*, dit le gosse.

Pour tenir Cantaor, quand Alban l'aveuglait, le gosse — qui, en somme, a l'âge d'Alban — avait jeté ce qu'il appelle sa muleta. C'est une espèce de loque qui a l'air d'avoir trempé dans du sirop de groseille, ici rose, ici rougeâtre. A côté, sur le sol, il y a un petit bâton qui figure le bâtonnet sur lequel s'enroule la muleta.

— Elle n'est pas belle, ajoute vivement le gosse, comme pour s'excuser, mais mardi j'en aurai une vraie, qui a servi.

Si vous connaissiez bien Alban, vous verriez que ses yeux, de rage, ont verdi, ont pris la teinte livide de la mer en colère. La chute, peu lui importe; cela peut arriver au meilleur cavalier. Mais ce qui le démonte, c'est le cas de le dire, c'est la rupture du charme[4] par lequel tout lui

1. *Cochero :* matador celèbre, en particulier pour la qualité de ses « véroniques »; **2.** *Chevaler :* poursuivre à cheval; **3.** *Muchacho,* mot espagnol : petit garçon; **4.** *Charme :* au sens étymologique, envoûtement magique.

réussissait. C'est, en trois minutes, ce double échec. C'est sa *recette* qui ne fonctionne plus, Soledad qui cesse d'être efficace. Et elle regardait, sans doute! Cela ne peut durer ainsi.

Le régisseur du duc ramène le cheval. La comédie du bandeau recommence. Alban a un air féroce. Il commande au gosse :

— Donne-moi ton bâton.

— Oh! ne le cassez pas!

Il a une cravache, cette fois. S'il bronche, quelle punition va recevoir Cantaor! Seulement, il se passe quelque chose d'étrange. Alban n'est plus le même. Depuis qu'il est tombé, il a une appréhension qu'il n'avait pas. Le cheval va au pas. Absurdité, sa cravache, il n'ose s'en servir. Et il écarte les jambes pour que les flancs ne sentent pas les éperons.

Un souvenir lui revient. C'est, il y a trois ans, au manège. Alban vient de tomber d'un mauvais canasson[1]. Et, comme aujourd'hui, la cravache en main, il n'ose plus s'en servir. « Tapez! » lui crie l'écuyer. Il n'ose pas. Dans un rire, un rictus humilié, il crie à l'écuyer : « Il va me fiche par terre... »

Il y a là le régisseur, qui racontera l'histoire, et un invité, et le gamin, et, non loin, l'estrade avec tous et avec Soledad. Mais Alban n'arrive pas à réprimer son appréhension. S'il frappe Cantaor, s'il le pique, Cantaor bondira et Alban tombera. Il essaye de le faire marcher avec la voix, il secoue faiblement les rênes. C'est une dérision, et pitoyable. Sitôt que le cheval encense[2], il prend peur et tire sur les rênes, parce qu'il s'y cramponne. Quel combat en lui! « Ce n'est qu'une affaire de volonté. Allons! » Mais sa volonté fuit, tout fuit, tout Alban est une seule dérobade. Et puis brusquement, craignant que, dans ce dernier instant, le cheval le surprenne, il saute à bas.

Aux hommes, il s'excuse sur sa chute : les reins, la colonne vertébrale lui font mal. L'invité retourne aux taureaux. Le régisseur remmène Cantaor. Alban revient à pied vers l'estrade, au côté du muchacho. Et avec celui-ci, parce qu'il est de son âge, il ne feint plus.

— C'est parce que je suis tombé. Ce qui ne me faisait pas peur avant me fait peur maintenant.

1. *Canasson :* mot populaire, pour désigner un mauvais cheval, une rosse;
2. *Encenser :* en parlant du cheval, faire un mouvement de bas en haut avec la tête.

Sa soudaine sympathie pour Soledad, leur conversation à l'écart, le baiser au cheval, tout cela lui semble effacé par un coup d'éponge. Comment sont-elles sorties de sa bouche, les paroles sur le tremblement? On le tuerait qu'il n'en pourrait plus prononcer de semblables. Il est amèrement déçu. Le pouvoir de cette femme, il y a cru, et il retombe. Il a de la rancune contre elle, comme si elle l'avait trompé; et de la honte pour s'être laissé prendre à une illusion d'enfant. Il songe qu'il y a six mois, commençant à apprendre le tango, à chaque leçon il s'énervait davantage, craignant davantage de se tromper, si bien que, subissant un lent envahissement de la crainte, à la cinquième leçon il dansait moins bien qu'à la seconde. Ainsi avec ce cheval. Sera-ce ainsi, demain, avec les taureaux?

Au pied de l'estrade, Soledad se délassait les jambes à marcher un peu. Elle accueillit Alban avec tout ce qu'il fallait de félicitations pour ses véroniques[1] et d'intérêt pour sa chute. Mais Alban était gêné comme quelqu'un qui a un bouton à la figure, et il détournait la tête (7). [...]

III-IV

[Conquis par le charme du pays, Alban ne quitte plus Séville. Son premier soin, le matin, est d'aller à l'abattoir municipal s'exercer à tuer des bœufs afin d'être capable, le jour venu, de faire subir le même sort à une bête de combat. Après quoi, il va affronter des taureaux dans les pâturages voisins de la capitale andalouse.]

Vers le milieu de la matinée, sortant de l'abattoir[2], le jeune homme prenait en face, par la grâce du colonel, un des chevaux de la caserne de cavalerie, et, cape et muleta* sur le troussequin[3], s'en allait vers le campo[4]. Il sortait de Séville par la route de Dos Hermanas, dépassait les *ventas*[5] blanches et mauves, traversait le pont par-dessus l'oued[6] où des ânes s'abreuvaient sous les palmiers, près de chèvres roses agenouillées pour brouter. La route courait entre des agaves[7], des figuiers de Barbarie[8] aux gris bleuâtres de

1. *Véroniques.* Cf. p. 40, note 3. **2.** *L'abattoir* où il est allé s'exercer à tuer des bœufs; **3.** *Troussequin :* partie postérieure de l'arçon de la selle; **4.** *Campo.* Cf. p. 37, note 1; **5.** *Venta,* mot espagnol : ferme; **6.** *Oued,* mot arabe : cours d'eau; **7.** *Agaves :* variété d'amaryllidacées, originaires d'Amérique et acclimatées dans le bassin méditerranéen; **8.** *Figuiers de Barbarie :* cactus.

choux. Au-delà s'étendait l'Andalousie heureuse, d'une admirable simplicité dans ses lignes comme dans ses couleurs violemment tranchées : rouge et verte avec quelques maisons très blanches, sous le grand ciel bleu. Mars s'épanouissait, plein des amours des faucons.

Sur la route il croisait des paysans aux faces mores ou romaines, poussant d'*arre*[1] — l'*errha !* des Arabes — leurs bourricots, des gamins aux traits fins et purs, pleins de câlinerie entre eux, des terrassiers, incomparablement plus nobles qu'aucun homme du peuple chez nous, et qui allaient travailler dix heures, dont sept de suite, sous le soleil de plomb : les Andalous sont fainéants, comme on sait[2]. Et c'étaient des hommes, toujours des hommes, comme en Orient. On ne rencontrait de femmes que les Gitanes[3] jaunes et poisseuses, sentant fort, aux cheveux durcis de saleté. Elles traînaient des mâles pas beaux, qui avaient le type des parias[4] de l'Inde.

La droite du chemin était le côté sacré. C'est par là qu'en s'enfonçant on atteindrait les princes de la plaine[5]. Bientôt Alban y galopait. Un sentiment religieux maintenant l'envahissait, le même qui, des milliers d'années avant notre ère, avait courbé les hommes de Thessalie[6] et de Crète[7], d'Égypte et de Perse et d'Asie Mineure, devant le Taureau déifié; et il tournait la tête à droite, à gauche, avec la vivacité de l'oiseau, comme un jour il devait interroger l'horizon muet pour y découvrir les lignes allemandes. Tout à coup il haussait les rênes, s'arrêtait. Là-bas, des petites taches noires disséminées. Il regardait. Alors il remarquait que deux taches, d'abord assez distantes l'une de l'autre, s'étaient rapprochées. C'étaient bien les taureaux. Le rythme de son cœur se précipitait.

Les premiers jours son obsession lui fit faire d'étranges erreurs. Une fois il avança longtemps dans un respect ému, se croyant en vue des taureaux célèbres de Miura[8], qui passent pour les plus fiers d'Espagne, et enfin il reconnut des chevaux! Une fois il sursauta en entendant, tout près

1. *Arre*, mot espagnol : hue; 2. On notera le caractère ironique de la remarque; 3. *Gitans :* nom donné aux Bohémiens en Espagne; 4. *Parias :* nom donné, dans l'Inde, à tous les hors-caste, à ceux qui ne jouissent d'aucun droit. Par extension, s'applique à tous ceux qui sont méprisés des autres hommes et exclus de leur société; 5. *Princes de la plaine :* les taureaux; 6. *Thessalie :* région de la Grèce ancienne; 7. *Crète :* grande île de la Méditerranée, située au sud de la Grèce et des Cyclades; 8. *Miura :* le plus célèbre des éleveurs espagnols de cette époque.

de lui, un beuglement... C'était la sirène d'un vapeur qui remontait le morne Guadalquivir[1].

Au loin chantait la symphonie coutumière : le bleu du ciel, le jaune étendu des boutons d'or, et dans ce jaune les taureaux éclatants de noirceur. Et, derrière, quarante-cinq kilomètres en profondeur de *latifundia*[2] humides — *las Marismas*[3], — les marais nourriciers de bêtes sauvages, et qui ne s'arrêtent que dans la mer. Ici déjà, autour des touffes d'herbe, la terre imprégnée gardait les empreintes des chevaux et des cornards. Elle miroitait, couverte de bulles qui pétillaient et crevaient, et les creux des empreintes avaient au fond un peu d'eau. Le Galgo[4] y pataugeait, mettant à ses quatre pieds ronds de petits souliers de boue. Parfois des lagunes s'étiraient; on en distinguait les gués aux piétinements qui les abordaient; ridées sur leur surface, il fallait y jeter une touffe d'herbe pour savoir si c'était par le vent ou par le fleuve voisin et caché. Alban, avec prudence, y entrait son cheval, qui n'avait pas le pied infaillible des camargues[5]. Ils traversaient dans une petite tempête de bouillonnements, car la bête faisait joujou et Alban la laissait faire, content de la voir heureuse. Sortis, comme elle avait trempé le bout de sa queue, elle s'en battait la croupe pour l'égoutter, tandis qu'une buée s'élevait de ses jambes chaleureuses et fraîchies (8).

Maintenant on voyait bien les taureaux. Alban discernait leurs cornes claires, leur pelage luisant. Les sonnailles des cabestros*, bœufs domestiques dressés à conduire les taureaux sauvages, emplissaient l'air de bénédictions, chacune avec une voix différente. A deux cents mètres d'eux il entravait[6] son cheval, prenait la cape* et la muleta* qu'il remplaçait sur le troussequin par les zahones[7] trop gênants, puis urinait sous l'effet de l'appréhension. Et il guettait, attendant qu'un taureau, pas trop gros, s'éloignât assez du troupeau pour qu'il pût l'entreprendre avec la cape, comme demain il attendrait pendant des heures qu'une femme fût isolée pour l'aborder.

1. *Guadalquivir :* fleuve d'Espagne qui passe à Cordoue et à Séville; **2.** *Latifundia*, mot latin : nom donné, dans l'Italie ancienne, aux grands domaines territoriaux; **3.** *Las Marismas* (espagnol) : les marais; **4.** *Le Galgo.* Cf. p. 37, note 3; **5.** *Camargues.* Entendez : les chevaux de Camargue; **6.** *Entraver :* mettre un lien aux jambes d'un cheval pour contrarier sa marche; **7.** *Zahones :* « couvre-cuisses de cuir contre le froid et la pluie, analogues à ceux des cow-boys » (cf. p. 34).

Dans les environs, pas une âme. S'il eût été blessé, qu'eût-il fait? Il y avait songé plus d'une fois.

Enfin, un taureau s'écartait. « A la grâce de Dieu, Sainte Vierge de la Macarena[1]! » murmurait le garçon, et allait vers lui, glissant de côté des regards furtifs, dans sa crainte que par-derrière un autre lui arrivât sur le dos. La brute l'apercevait, dressait la tête d'un air à la fois inquiet et provocant, et on eût dit que ses cornes ne pointaient que depuis un instant, comme pointent les oreilles du cheval surpris. « Vais-je attaquer ou fuir? » se disait-elle. « Vais-je fuir ou attaquer? » se disait Alban. Parfois elle fuyait et Alban, venu pour la combattre, ne pouvait s'empêcher de pousser un soupir : « J'ai fait le nécessaire... » Parfois elle baissait la tête trois ou quatre fois, en soufflant à chaque fois, comme un vieux monsieur important qui étouffe de rage, et son œil devenait si méchant qu'on voyait tout de suite qu'elle était un dieu. Elle fonçait. Alentour, c'était une solitude éperdue. Au-dessus du duel, comme le danseur environne de cercles sa compagne dans la *flamenca*[2], tournait avec une lenteur affreuse un épervier.

[L'entraînement auquel se soumet Alban porte bientôt ses fruits, et il se fait suffisamment remarquer pour qu'on songe à lui proposer de paraître, en public, dans une course de bienfaisance. Le jeune homme accepte, naturellement. Mais sa vie, jusqu'alors si simple, se complique d'une intrigue sentimentale : maintenant épris de Soledad, pour qui il n'éprouvait d'abord que de la sympathie, il multiplie les occasions de la rencontrer. C'est à la faveur d'une de ces entrevues que les deux jeunes gens se promènent dans les jardins de l'Alcazar.]

Devant eux s'étendaient les jardins moresques créés par Charles-Quint[3], prince tueur de taureaux, comme Philippe IV[4], plus tard. Et partout on voyait ses armoiries avec l'aigle impériale[5], qu'Alban remplaçait en désir par les siennes propres, par sa tour couronnée de flammes et appuyée sur deux épées : sentiment puéril, mais différant seulement par la grandeur de celui où ce César, et tous

1. *Sainte Vierge de la Macarena :* Vierge sévillane. — La Macarena est un faubourg de Séville; 2. *Flamenca :* danse andalouse; 3. *Charles Quint :* le plus glorieux des rois d'Espagne (1500-1558). Élu empereur d'Allemagne en 1519; 4. *Philippe IV :* roi d'Espagne de 1621 à 1665; 5. *Aigle impériale.* Le mot *aigle* est féminin quand il désigne une enseigne.

les autres, avaient puisé la force de conquêter[1]. Les jardins étaient déserts, où jadis, bien avant le César, on courait déjà les cornus. Des gardes enchantés sommeillaient sur les bancs de marbre, comme ceux de la Belle au Bois dormant. Une végétation menue et brutale était coupée par les allées de sable qui à chacun de leurs carrefours entouraient une petite vasque. Les *azulejos*[2] d'émail, joyeux et simples avec leurs blancs crus, leurs bleus paon, leurs verts aux reflets roux, qui recouvraient les vasques, et les bancs, et les murs, et les marches montant d'un jardin à l'autre, la jeunesse des feuillages vert lumière, les troncs d'arbres blanchis à la chaux, le rose saumon des briques en bordure des allées ardentes étendaient un grand tapis pimpant et diapré, comme glacé de fraîcheur. Tout autour couraient les hautes murailles aux tours crénelées[3], couleur d'ambre. Forteresse à l'extérieur et jardin au-dedans : cela ferait une belle âme.

Par moments le soleil se cachait, et ce n'était plus alors que la réplique, par un mauvais peintre, du tableau qu'on voyait tout à l'heure; puis il sortait, et les jardins rutilaient, et le buis sentait plus fort; puis il se cachait de nouveau, et c'était tantôt lumière et tantôt ombre, comme sur le visage de celui qui aime. Chaque fois que l'ombre se faisait, aussitôt une brise glissait, comme si elle avait attendu, là-bas, aux limites du jardin, parce qu'elle avait peur du soleil, et qu'elle se dépêchât de traverser pendant le court empire de l'ombre. Les palmes se caressaient, les pétales des roses tombaient, une mèche des cheveux de Soledad frémissait vers le visage du jeune homme, et il entendait la mélodie du monde passer au travers de ces cheveux (**9**).

[Mais Alban, dont l'activité est multiple, aime aussi beaucoup à se mêler à la vie sévillane. Et il profite de la Semaine sainte, qui revêt dans la capitale andalouse un éclat tout particulier, pour suivre « offices et processions ».]

Il regarde les célèbres fêtes avec distraction, sympathie et ennui.

Les aigres clairons de la cavalerie font leurs glapissements. « Non, je n'ai pas de faïences à faire réparer »,

1. *Conquêter :* archaïque, pour « conquérir »; 2. *Azulejos,* mot espagnol : carreaux de faïence émaillée, employés jadis au revêtement des murailles; 3. *Crénelées :* pourvues de créneaux, dentelées.

pense Alban, d'abord abusé par leurs fantaisies stridulantes[1]. Les pénitents s'avancent sur deux files, en longues robes et en cagoules qui les masquent. Beaucoup ont les pieds nus, ce qui est beau et fait rire les dames. Ces « frères de lumière » portent d'une main un gros cierge, la flamme vers le sol, survivance de la coutume grecque et romaine de porter renversées les torches funéraires, et la base du cierge relève leur robe comme une épée. De l'autre main ils retiennent par-devant le capuchon, pour que ses œillères restent bien à la hauteur des yeux, avec un geste qui semble de pudeur et qui souvent est plein de grâce. Car à leur taille, à leur sveltesse, et parfois aussi à la limpidité de leurs mains, quand elles ne sont pas gantées de blanc, de rouge, de noir, on reconnaît qu'un grand nombre des *nazarenos*[2] sont de tout jeunes gens, de ceux qui composent en France nos patronages; même il y a des pénitents de quatre ans, expiant, peut-on croire, une tartine de confiture dérobée. Certainement le Jesús de la tienta[3] est parmi eux. Alban le reconnaîtrait-il à son glauque regard velouté? Ces êtres mystérieux qui vous frôlent, quel regret de leurs visages cachés! Il enfonce ses yeux dans leurs yeux. Il appuie ses yeux sur leurs mains fraîches.

Loin, il voit une futaie de cierges qui approche dans la mort du jour. C'est le *paso*[4], avec ses statues coloriées, drapées, pressées de fleurs et de feux. Les idoles viennent derrière une vague d'encens. Elles vont sur cinquante pieds humains, qui apparaissent à leur base, et ce remuement de pattes les rend semblables à d'énormes insectes. Devant, un encensoir que fait tourner un acolyte[5] a l'apparence brillante d'une nébuleuse[6], comme si le ciel avait délégué une petite parcelle d'astre mineur pour faire une politesse aux divinités des hommes. Le paso s'arrête. Alors, d'en dessous, sortent d'admirables masques de forçats chrétiens, dures figures rasées et couvertes de sueur, ayant enroulée sur la tête et la nuque l'éternelle couverture des

1. *Stridulant :* qui fait entendre un son aigre, perçant; **2.** *Nazareno,* mot espagnol : pénitent vêtu de couleurs vives dans les processions de la Semaine sainte; **3.** *Jesús de la tienta :* jeune garçon qui, en travaillant un taurillon le jour de la *tienta* donnée chez le duc de La Cuesta (cf. chap. II), a été renversé par l'animal et a manqué de peu d'être tué. Depuis cet incident, Alban se sent une vive sympathie pour lui; **4.** *Paso,* mot espagnol : sorte de lourde plate-forme, chargée d'images saintes et portée par des pénitents; **5.** *Acolyte :* clerc chargé d'accomplir des fonctions subalternes; **6.** *Nébuleuse :* amas d'étoiles indistinctes présentant l'aspect d'un nuage.

Espagnols, qui les aide ici à supporter le paso. Un ordre, ils rentrent; un autre, le paso est soulevé avec un sursaut un peu brusque, qui fait tomber quelques fleurs et tinter les colliers, les chapelets de la statue. Par le grillage du paso, Alban voit les porteurs, bras nus, coiffés de la couverture qui prend la forme du bonnet égyptien, et derrière ces grilles, dans leur obscur réduit, tandis que claquent les ordres, ils évoquent, pour Alban qui s'en exalte, les esclaves ramant dans les galères anciennes. Un instant après, redevenu chrétien, il reconnaît de belles significations dans ces atlantes[1] soutenant les figures de la foi.

Et d'autres pénitents d'autres confréries apparaissent, avec les cierges blancs, ou noirs, ou violets, ou rouges, avec les trompettes, avec les étendards, avec les lampadaires, avec les baguettes d'argent, avec les corbeilles pleines de fleurs et d'encens, avec les insignes portant l'inscription : S. P. Q. R.[2], qui n'est pas seule ici à rappeler un « triomphe » romain. Au-dessus des pasos, attirées par la fête, les hirondelles font les folles dans le ciel éteint et clair.

Au fond de la rue étroite, les spectateurs s'écrasaient. Un barrage se rompait. L'agent, ayant laissé passer tout le monde, s'en prenait à un gosse resté immobile, et le chassait avec magnificence : « Allez, maudits, au feu éternel! » Alban mettait quelquefois une demi-heure à se rapprocher, personne par personne d'une femme de la foule. Parvenu derrière elle, comme à l'arrivée d'un paso les gens se pressaient encore plus les uns contre les autres, au point que de petits enfants en fondaient en larmes, il mettait ses mains sur les hauts gras et fermes des bras de la passagère...

Elle se retournait, croyant peut-être qu'il cherchait à se frayer passage, et ses yeux demandaient : « Que voulez-vous? » — « Toi », disait la face de l'homme. Elle comprenait; elle reprenait sa pose, consentante à cette brève offrande aux génies de la terre. Quand elle renversait un peu la tête, le visage d'Alban se posait naturellement sur ses cheveux, et il aspirait leur odeur, et quand elle rabaissait la tête, la bouche avait fait dans les cheveux un petit épi. Il regardait son visage, de si près qu'on ne les voit ainsi que dans l'amour, sa nuque velue et confuse d'où

1. *Atlantes :* statues d'hommes servant de colonnes pour soutenir des édifices;
2. *S. P. Q. R. :* abréviation de *Senatus Populusque Romanus.*

un duvet fourni descendait entre les omoplates. « Ah! pensait-il, elle sent le gouffre. » Alors une poussée puissante les faisait tous reculer, et Alban, ouvertement, serrait le corps contre le sien, montait à l'altitude égarée où les yeux se ferment, puis redescendait d'un trait, comme un projectile qui retombe. Une poussée se faisait en sens inverse. La femme disparaissait, emportée. Heureusement qu'il y a plus d'une femme en cette vallée de pénitence. Alban, un peu étourdi, s'émerveillait bientôt combien un être qu'on désire est facilement remplaçable par un autre. O plans délicieux de la Création (**10**)!

Certaines fois, frappé d'amour pour une figure de paso, une Vierge, un ange, ou seulement le dos musclé d'un des centurions[1] qui flagellent le Sauveur (bien que souvent, chevelus et moustachus, ils ressemblassent à Briand[2], ce qui n'est pas le chic romain), Alban se levait et se mêlait à la procession, où régnait une aimable liberté. Une nuit, il passa ainsi une Vierge, la bouche entrouverte, de grosses larmes sur les joues, les sourcils froncés d'angoisse. Fut-ce un enthousiasme de piété? Ou parce que, par la bouche entrouverte, les dents qui apparaissaient l'avaient fait songer aux petites dents attendrissantes des taureaux? Il fut sur le point de lui lancer une *saeta*[3] de sa façon : « Ah! je saurai bien te refermer la bouche! » Bien entendu, il ne s'agissait pas de la lui fermer avec un argument. C'était un peu fort de sel, mais il n'y mit aucune malice. Très vite il perçut que ce n'était pas dans les choses admises, et il aima davantage la Vierge pour l'avoir offensée. En même temps il aima davantage Soledad, pour l'avoir un instant trompée. Quelle heureuse nature!

Donc il emboîta le pas derrière le paso qui rentrait à son église — c'était vers une heure du matin, — parmi les gosses soutenant la traîne de la statue, qui sans cela eût balayé le sol, les vendeurs de gâteaux pour ravitailler les pénitents, les vendeurs d'eau, leur cruche sur l'épaule, pour verser la goutte aux atlantes, la musique militaire marchant au pas funèbre avec un lent dandinement. Parfois le paso tintait, déposé d'un geste de colère, les atlantes

1. *Centurion :* sous-officier placé, dans la légion romaine, à la tête d'une centurie; 2. *Briand :* homme politique français, célèbre à l'époque où furent écrits *les Bestiaires*. Il portait de longues moustaches tombantes; 3. *Saeta*, mot espagnol : flèche, trait. Ici, prière fervente et courte, qui se chante pendant certaines fêtes religieuses.

sortaient de leur soute[1] et engueulaient le sacristain. « Ils vont tout planter là », se disait Alban, habitué aux grèves. Mais on était en Andalousie, les atlantes allaient boire un coup de vin, pendant qu'une saeta, dans le même temps, versait à la divinité son vin d'amour pour lui faire prendre patience.

Quand les atlantes revenaient, ayant repris goût à la vie, le paso sentait l'écurie, si on peut dire (mais oui, « on peut dire », nul irrespect dans cette foi familière, confiante et pleine de gaîté). Soulevé brusquement, il filait, virait dans les ruelles noires de monde, à une vitesse folle. Les petits militaires, aux tournures graciles d'enfants, allongeaient le pas et ne savaient plus comment se dandiner; ils jouaient leur air lugubre tout en allant à fond de train, de sorte que les mugissements devenaient à la fois sautillants et sinistres. Un spectateur pestait de ne pouvoir allumer sa cigarette au cierge d'un des pénitents, et le frappait sur l'épaule — *hombre*[2]! — pour le faire ralentir. Puis, la fatigue prenant les atlantes, on revenait à l'allure ordinaire. Au passage, d'un balcon surchargé, un chien excité aboyait, une petite main se tendait pour toucher le dais du paso. Les gouttes des cierges tombaient sur les poignets des pénitents, et Alban, entre les cuivres de la soldatesque et la traîne de la Reine du Ciel, buvait, on peut le dire, un fameux verre d'obscurantisme[3]. Près de lui, une femme s'est faufilée et marche parmi les tambours, au côté de celui d'entre eux qui est la préoccupation de son cœur. Le roulement des caisses, tellement fort quand on l'entend de si près, la jette dans une vie exaltée où tout lui apparaît facile. Elle participe à tous les pensers qui sont contenus derrière le front d'un tambour. Elle ouvre la paume sous les cierges, elle en recueille la cire qui tombe, elle baisse les yeux à cette douceur brûlante et elle songe au corps qu'elle aime (**11**).

Sous la porte de la cathédrale est suspendu un crocodile que le sultan d'Égypte envoya à Alphonse le Sage[4] en lui refusant la main de sa fille : cet Alphonse gagnait peut-être au change. Le Jeudi Saint, dans l'après-midi, Alban était à contempler avec respect cet animal; il lui trouvait l'air

1. *Soute*. Emploi figuré ici : le *paso* est comparé à cette partie de la cale d'un navire où sont entreposées provisions et munitions; **2.** *Hombre*, mot espagnol : homme; **3.** *Obscurantisme*. Pris ironiquement ici. L'obscurantisme est la doctrine de ceux qui sont hostiles à la diffusion de l'instruction dans le peuple; **4.** *Alphonse le Sage :* roi d'Aragon de 1416 à 1458.

d'un taureau. Soudain, au premier rang des personnes qui regardaient la procession tandis qu'elle traversait l'église, il vit, sous une mantille[1] blanche, le profil givré de la princesse à tête de chat.

Ce fut le duc qui l'aperçut le premier, et ses traits s'éclairèrent. « Holà! » fit-il à voix haute. Toute la vie d'Alban s'éclairait dans le même temps, et il aurait embrassé cet homme. Au moins, de ce côté, rien ne s'était passé. Soledad aussi tournait vers lui un visage ouvert.

Le duc vint à sa rencontre.

— J'étais sur le point de vous écrire. Nous allons samedi à la *ganaderia*[2] choisir vos taureaux[3] et ceux de Pepe Alcaraz[4]. On conduira ensuite une course aux Merinales[5]. Vous êtes de tout cela, il va sans dire. Je vous quitte. Je veux voir sortir le Christ de l'Expiration; c'est mon Christ. Vous allez voir comme il est beau! L'auto passera vous prendre lundi à trois heures. Adió.

Il revint sur ses pas. « Venez ou ne venez pas, mais vous avez votre place dans ma loge, dimanche, aux taureaux. » Il fit un gracieux au revoir de la main et se mit à courir comme un jeune homme à travers l'église, pour voir sortir son Christ. Chaque année il le voyait cinq ou six fois, coupant par des traverses pour devancer la confrérie et l'attendre. Et il avait soixante ans.

Soledad fit trois pas et se retourna vers Alban, avec son regard de femme, le même regard qu'auraient un jour les femmes pour les jeunes gens en capote bleue rejoignant la gare de l'Est.

— Pardonnez-moi[6]. Cela n'a pas été de ma faute. Je vous expliquerai lundi.

— Vous serez là lundi?

— Oui. » Elle lui tendit la main. « Vous savez que je suis votre amie. Adió.

— Adieu, prunelle de ma vie.

1. *Mantille :* écharpe dont les femmes espagnoles se couvrent la tête; **2.** *Ganaderia :* mot espagnol qui désigne les pâturages où l'on élève les taureaux de combat; **3.** C'est-à-dire : ceux que vous aurez à combattre; **4.** *Pepe Alcaraz :* jeune gentilhomme qui doit faire office de matador, avec Alban, à la course de bienfaisance (cf. p. 47); **5.** *Merinales :* nom d'une gare voisine; **6.** Pressée par Alban de lui accorder un baiser, Soledad avait promis de répondre par un « oui » ou par un « non », écrit sur l'un des émaux d'une place de Séville. En fait, le mot tracé était illisible, et le jeune homme, ne sachant à quoi s'en tenir, a été fort dépité. Voilà pourquoi il se voit prié de « pardonner ».

Elle s'enfuit pour rejoindre son père. Elle allait vite, en balançant les hanches, sœur de la tartane[1] aux beaux flancs. Et son visage grave restait en lui, voluptueux comme une main sans bagues.

Comme il sortait, Alban s'entendit appeler en français :

— Monsieur Alban!

Un pénitent s'était détaché de la procession.

— Entrez dans San Roman[2], ce soir, à dix heures, en disant mon nom. Vous verrez la dislocation de ma confrérie. C'est la plus belle de Séville.

C'était Buñuelo[3]. Bien que les pénitents doivent observer un rigoureux silence, il parlait à voix haute, comme le duc. « Ne parlez donc pas comme ça », avait envie de lui dire Alban, gêné. Le torero* lui mit la main sur l'épaule, le força de se retourner :

— Regardez notre Vierge! Vous la regarderez bien quand elle passera. Quels bijoux! Quel parti si elle était à marier!

Lui aussi se mit à courir pour reprendre sa place dans sa confrérie, où les pénitents tenaient leurs cierges inclinés comme on tient les glaives dans la « voûte d'acier ».

A travers la cathédrale, sur tout le trajet de la procession, le dallage était gluant des gouttes de cire répandues par les cierges depuis cinq jours. Des farfadets[4] de sacristie, aux robes noires couvertes de taches de cierge, se glissaient comme de petites bêtes, ou bien jouaient à cache-cache derrière les piliers. Des gens mettaient leurs chaises en rond et bavardaient. D'autres sommeillaient, la tête sur la marche du Monumento[5]. Des chiens vous faufilaient des douceurs au bas des jambes. Et cependant, dans tout cela, il n'y avait ni irrespect, ni seulement trace de vulgarité.

Le troupeau des taureaux, quand il a été inquiet, nerveux, et que peu à peu, comme une eau, il revient au calme, quand peu à peu les bêtes cessent de tourner, de se poursuivre, et recommencent leurs ruminements, on dit, dans le pays d'Oc, que le troupeau « se pose ». Ainsi les sentiments d'Alban se posaient. Dimanche, ou plutôt lundi, — car dimanche, dans la loge, à la plaza*, ils ne pourraient

1. *Tartane :* petit navire de Méditerranée; **2.** *San Roman :* église de Séville; **3.** *Buñuelo :* torero qu'Alban a rencontré dans une taverne de Séville; **4.** *Farfadets.* Emploi figuré. Désigne ici des enfants de chœur, semblables par leur aspect et leur vivacité à des sortes de lutins; **5.** *Monumento :* reposoir élevé le jeudi saint pour conserver jusqu'au vendredi saint la seconde hostie qui est consacrée le jeudi.

rien dire — il saurait tout, et il le saurait comme il le voulait.

Le soir, dans l'église San Roman interdite au public, il attendit la confrérie de Buñuelo. L'église vide était toute obscure; la porte ouverte sur la nuit éclairait seulement la draperie immense qui, dans le fond, allait de la voûte au sol. Un sacristain alluma des cierges, action infiniment religieuse, impressionnante dans cette ténèbre[1]. Apparurent quelques ombres humaines qui attendaient aussi derrière les piliers. Dehors, les tambours roulaient continûment, et on entendait, au-dessus de leur trame sombre et lourde, ce bruit qui chavire une jeune âme impériale : les sabots des chevaux sur le pavé des villes. Enfin le paso s'engagea, avec ses cinquante pieds, sur le pont de bois qu'on avait jeté par-dessus le parvis, et le piétinement rythmé des porteurs sur le pont sonore suggérait une armée en marche; les troupes victorieuses devaient faire ce bruit-là, quand elles passaient sur le pont-levis pour occuper la citadelle soumise. Le paso entra dans l'église avec un balancement majestueux de navire : navire de rêve, plein de feux et d'anges, plus beau encore que ceux qui revenaient à Séville, ayant donné un monde nouveau à Dieu.

La nuit lumineuse et les flammes des cierges chantaient en désaccord dans la nef sombre. Quelques nazarenos, qui étouffaient sous le capuchon, l'avaient rejeté en arrière : on voyait enfin les charmants visages, fatigués et brillants. Un être masqué portait sa trompette sur l'épaule comme une masse d'armes[2].

— Maestro[3]!

Alban avait reconnu Buñuelo. Mais l'autre le poussait dehors.

— Sortez vite! Regardez le coup d'œil, de la place, pendant que le second paso rentre.

Comme ils étaient tous sensibles à la poésie de leur pays, de leurs coutumes, et désireux de la faire aimer! Ainsi un petit Italien, posant sa main sur une colonne de marbre, s'exclame avec un chant : « *Com'è bella !*[4] »

Alban, docile, sort. L'église en briques roses, éclairée par les cierges, est d'un rose ardent sur le ciel nocturne d'un

1. *Ténèbre :* mot ordinairement employé au pluriel; **2.** *Masse d'armes :* arme formée d'un manche assez court et d'une tête de métal, celle-ci parfois garnie de pointes ; **3.** *Maestro :* maître, en espagnol ; **4.** « Comme elle est belle! » (italien).

bleu ardent; et sur ce bleu ardent éclatent les œillets du second paso, si rouges qu'ils semblent en feu. D'un balcon se détache une saeta pure et pleine. On entend la voix, et longtemps on cherche la chanteuse. On l'aperçoit, sans distinguer ses traits; le chant, en sortant, la fait se dandiner un peu, comme si la force du jet se démenait dans son torse, et elle lâche la dernière note en se penchant comme si elle se vidait, puis recule, rentre dans l'ombre, tandis qu'un olé[1] compact monte de la foule. Parfois, de deux balcons, deux voix s'élancent, alternent, se mêlent. Parfois c'est, dans la foule, un homme du peuple qui tire sa casquette et chante. Qu'il chante mal, et qu'on rie, c'est celui-là qui est touchant.

La nuit a le même bleu profond qu'a le manteau de la Vierge. Dedans, pas une étoile; pas un cierge, ils sont tous sur la terre. Alban souhaite que ce ne soit pas un symbole. Le paso s'ébranle et rentre au port. Et la lune, qui en a vu bien d'autres, qui a vu d'autres cultes innombrables fructifier et périr, qui voit dans cette même heure sur la terre d'innombrables cultes différents et contraires, regarde toutes ces choses comme on regarde des enfants qui jouent, et sourit avec détachement et bienveillance.

Mais, avant que le paso ait disparu, une voix cassée s'élève et élève la dernière saeta. C'est une vieille femme, un vieux singe à larmes humaines, car des larmes coulent sur son visage tandis qu'elle élève le chant. La dernière saeta? Oui, pour elle peut-être, et c'est parce qu'elle le sait qu'elle pleure. Alban ne peut regarder ce pauvre visage, ne peut écouter cette pauvre voix, et il a horreur du rire qu'il pressent quand elle se taira. Elle se tait. On ne rit pas beaucoup, il n'y a pas beaucoup de moqueries. Elle disparaît, il ne reverra plus, plus jamais, son visage. Et il a le cœur serré comme si celle qui se perdait dans la foule était une inconnue belle et coupable qui disparût couverte de son désir.

Dans l'église, tous, et Buñuelo, et Alban, agenouillés sur les dalles, récitaient un *credo* devant les pasos qu'on allait éteindre. Nul saccage des fleurs serrées à s'étouffer sur les pasos, et même Alban avait vu tout à l'heure le geste exquis d'un gamin qui, une petite rose étant tombée pendant la

1. *Olé*. Cf. p. 37, note 2.

marche, l'avait ramassée et, à cet âge où le geste instinctif est de prendre, l'avait soigneusement reposée. Mais les porteurs, les braves bandits chrétiens, sortis de leur trou, emportaient chacun un œillet à l'oreille. On eût dit, contre leurs faces rigoureuses, ces fleurs qui poussent dans les fentes des rochers.

— Venez prendre une *vigile*[1], dit Buñuelo, affamé par cette marche lente, ces stations prolongées depuis cinq heures du soir jusqu'à deux heures du matin. Mais Alban le quitta, affamé lui aussi : affamé d'être seul.

Aucun cri, aucune chanson, aucun bruit un peu fort dans cette foule qui s'écoulait, effleurée par une gaîté douce et polie. Une vieille femme qui remontait le courant, bousculée de tous côtés, disait bien : « *Qué barbaridad !*[2] » mais sur le ton le plus calme, et comme par acquit de conscience. La foule devenait moins dense à mesure qu'on s'éloignait de l'église. Des formes blanches en cagoules, toujours masquées, glissaient, disparaissaient, dans cette nuit d'un autre âge. Au loin la Giralda[3] était une colonne rosâtre, et on voyait de la lumière dans la loge des sonneurs, comme une flamme mystique suspendue en plein ciel. Brusquement, venant vers lui, il reconnut Jesús, le petit seigneur, pieds nus, en cagoule rouge, ceinture rouge, gants rouges, la haute mitre[4] pointue et rouge rejetée sur la nuque, pareil avec cette mitre à un jeune haruspice[5], ou bien au servant d'un des prêtres syriaques qui célébraient les mystères de la Bonne Déesse[6]. Jesús passa, ayant retiré un de ses gants pour se mettre les doigts dans le nez. Alban fit demi-tour et le suivit. Jesús tourna dans une ruelle étroite et Alban s'arrêta au coin. Après tout, qu'avait-il donc à lui dire ?

Par-dessus la ruelle, les jasmins, le chèvrefeuille de deux balcons opposés se rejoignaient, mêlaient leurs branches dans un geste d'amour. Les petites maisons blanches semblaient frôler le ciel, familières avec lui comme leurs habitants avec Dieu, et le ciel avait là-bas le vert transparent

1. *Vigile :* sorte de repas froid, quelque chose comme un « ambigu »; **2.** « Quelle sauvagerie! » (espagnol); **3.** *La Giralda :* célèbre tour carrée de Séville, primitivement destinée à servir de minaret à une mosquée aujourd'hui disparue; **4.** *Mitre :* sorte de bonnet haut et pointu en usage dans l'ancienne Perse; **5.** *Haruspice :* prêtre chargé, chez les Romains, de prédire l'avenir par l'examen des entrailles; **6.** *Bonne Déesse :* Cybèle, fille du Ciel et mère des grands dieux.

des urnes cinéraires romaines, et c'était le vert même des yeux de Jesús. Alban resta à regarder jusqu'à ce que, sur la petite forme rouge, se fût refermée la nuit (**12**). [...]

V

[Cependant, la tauromachie demeure la principale préoccupation d'Alban. Et il en fournit bientôt la preuve : alors que, le dimanche de Pâques, il lui eût été loisible d'assister en compagnie de Soledad à une corrida donnée à Séville, il préfère aller à Jerez, où doit avoir lieu une course qui, à tous égards, s'annonce comme beaucoup plus brillante. La jeune fille s'en trouve « insultée », et, lorsqu'il la revoit dans les élevages du duc de La Cuesta, elle lui fait grise mine.]

Il lui dit :

— La journée déjà décline, et vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai posée il y a trois jours. Puis-je espérer avoir quelque chose de vous?

— L'avez-vous mérité?

— Je vous ai déjà dit que je suis prêt à faire ce qu'il faut pour le mériter.

— Regardons d'abord les taureaux.

— Non, non, votre réponse!

— Sitôt que nous aurons regardé les taureaux, c'est promis.

Il fut sûr de sa prise.

A moins de dix mètres des bêtes, ils arrêtèrent leurs chevaux. « Je vous vois, petits fumiers », leur dit Alban, en guise de bienvenue. Il y en avait de qui la queue chevelue était restée drôlement posée sur le dos, dans les coups de queue qu'ils s'étaient donnés contre les mouches. D'autres étaient couverts de mouches, sur le pelage, sur les cornes, dans les commissures des yeux, sur la traînée humide qui leur avait suinté des yeux, et on entendait le floc-floc de leurs oreilles claquant sans cesse contre la gent odieuse; et d'autres n'avaient pas une seule mouche sur le corps. L'un d'eux se frottait la corne contre un plant d'herbe, puis s'arrêtait avec un air pénétré, en contemplation devant une bouse. On distinguait parmi les plus proches une quinzaine de bêtes jeunes parmi lesquelles le duc[1], de

1. Le duc de La Cuesta.

concert avec Alban et Pepe Alcaraz[1], choisirait les quatre adversaires que ceux-ci tueraient samedi.

Ces bêtes, inquiètes, se mirent en marche, remuant leurs oreilles en cadence. Les bouviers à pied les suivaient lentement, tenant sous le bras le grand bâton pastoral, pointe en bas, comme les soldats tiennent le fusil dans les funérailles. Soudain on vit un des jeunes taureaux foncer sur un autre, et, lui soulevant de la corne tout l'avant-main, faire un demi-tour en le portant ainsi suspendu en l'air. Les bouviers, rugissants, lui jetèrent leurs bâtons, puis des pierres, et elles frappaient sur les pointes des cornes, qui ont une sensibilité singulière chez les taureaux. Il lâcha enfin sa noire victime. Bien que plus grosse que lui, elle n'avait pas donné un coup de corne.

« Sapristi! pensa Alban, ça, c'est un carnassier[2]! » On appelle ainsi, dans notre Midi taurin, aussi bien le taureau particulièrement méchant que le matador qui se jette comme un brave au moment de consommer l'acte sanglant : bref, tous ceux qui aiment la chair fraîche et y vont avec un instinct allègre.

Le « carnassier » était un petit taureau d'un roux sombre de marron d'Inde, aux cornes inégales (et une touffe de poils restait à la pointe de l'une d'elles). Son chanfrein[3] busqué dessinait une bosse très accentuée. Sur son front hirsute poussaient des poils beaucoup plus longs que ceux qu'on voit là d'ordinaire. Une véritable chevelure sauvage de longs poils couvrait son garrot[4], et alors que les autres, même hirsutes au garrot, avaient le reste du corps plus ou moins lustré, lui était partout mal léché; on lui eût presque donné pour père un bison ou un buffle. Extraordinaire était l'accord entre la malice de son acte et son aspect patibulaire[5]. Et à présent, comme content de ce qu'il avait fait, il pissait, avec des spasmes, un jet puissant et dru.

— Quelle mauvaise figure il a! dit Alban, à la fois attiré et repoussé par cet être. Il a l'air d'un de ces chats pelés, chassieux[6], qu'on voit rôder, rejetés de partout, et dont la

1. *Pepe Alcaraz*. Cf. p. 53, note 4 ; 2. *Carnassier*. Plaisamment appliqué ici à un animal herbivore, pour signifier qu'il est aussi dangereux qu'un lion ou un tigre; 3. *Chanfrein :* partie de la tête comprise entre les oreilles et les naseaux; 4. *Garrot :* partie du corps entre l'encolure et le dos; 5. *Aspect patibulaire :* aspect que présente une personne digne du gibet; 6. *Chassieux :* dont le bord des paupières est couvert d'une humeur jaunâtre.

mine seule dénonce un paria[1]. Je comprends les matadors* qui disent d'un taureau de cette espèce : « Il a une tête « qui ne me revient pas », et sont impressionnés au moment de tuer.

— Vous disiez l'autre jour à table que les nerfs sont ce qu'il y a de plus misérable au monde, et pourtant il n'y a bien ici qu'une affaire de nerfs. Le matador qui serait « décomposé[2] » par la seule vue d'un taureau, parce que ce taureau est désagréable d'aspect, serait simplement un sans-vergogne.

— Vous en parlez à votre aise. Et moi je vous avoue que si votre père me proposait ce taureau-là, je lui dirais que non, vraiment, je n'y tiens pas. Il a une tête qui me fait froid dans le dos.

— Je ne vous croyais pas si poltron.

— Hé, que si! dit-il, en riant à demi. Je suis très poltron et je m'en félicite (**13**).

Dans l'excitation qui remuait ce petit coin du troupeau depuis l'incident[3], on voyait tout de suite, parmi les bêtes, celles qui faisaient peur aux autres et celles qui avaient peur. Chaque fois que le taureau noir se rapprochait du busqué, celui-ci le menaçait et le mettait en fuite; on avait l'impression qu'il le faisait de confiance, ayant oublié l'objet de leur dispute. Mais les bouviers le surveillaient et lui jetaient des pierres, en marmonnant pour l'apaiser quelque formule magique. Le noir avait à l'épaule un gros accroc fait par la corne, et qui s'ouvrait sur une couleur rutilante de cyprin[4] doré, comme s'il y avait eu le feu à l'intérieur de lui.

Soledad fit tourner son cheval. Ils s'éloignèrent. L'instant enfin approchait.

— Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit?

— Oui.

Il s'humecta la bouche.

— Vous serez gentille?

— Oui.

Son cœur l'étouffait, le faisait parler bas.

— J'aurai votre visage?

— Oui.

1. *Paria.* Cf. p. 45, note 4; **2.** *Décomposé :* altéré par la peur; **3.** L'incident qui a opposé les deux taureaux : le noir et le busqué; **4.** *Cyprin :* nom scientifique donné aux poissons du genre carpe.

Il n'avait presque pas de voix.

— J'aurai votre bouche?

— Oui.

Un certain entraînement rendait presque fatal qu'il demandât plus. Mais il avait autant de sagesse que de folie. Il comprit tout ce qu'il gagnait à en rester là. Et il ajouta seulement :

— Et cela, tant que je voudrai? Vous saurez faire naître les occasions?

— Oüi.

Il souffla, d'oppression. Des herbages, à leur approche, un oiseau partait, avec un cri fort comme une insulte.

— Tout de suite, quelque chose! Tout de suite! Descendez, laissez-moi vous embrasser derrière les deux chevaux qui nous cacheront.

— Cela, non.

— Eh bien, tout à l'heure, quand la nuit sera descendue. Encore un oui, je vous en supplie. Que ce soit la journée des six *oui !*

— Non, rien aujourd'hui.

Ses traits tombèrent, comme un rideau qu'on détache.

— Pourquoi?

— Parce que tous ces *oui* sont sous une condition par laquelle à la fois vous me prouverez votre amour, et paierez l'injure[1] que vous m'avez faite hier.

— Ah, toujours cela! Mais vous savez bien que toute condition est acceptée, si toutefois elle est humainement possible. Soledad, vous n'allez pas faire cette chose affreuse que votre condition ne soit pas humainement possible, comme de devoir marcher sur l'eau, par exemple, ou des choses de ce genre. Vous n'allez pas faire cette atroce plaisanterie!

— Ma condition est humainement possible.

Elle fit une pause. Les chevaux encensaient[2] et on entendait le bruit de leurs gourmettes[3], sur deux tons différents, tantôt l'une, seule, tantôt les deux ensemble.

— Vous allez demander à mon père qu'il vous réserve le taureau au nez busqué, et vous le tuerez en l'honneur de celle qui vous permet tant de choses.

1. Parce qu'au lieu d'aller à une course donnée à Séville, et où il eût pu rencontrer Soledad, Alban a préféré se rendre à Jerez où devait avoir lieu une corrida plus intéressante; 2. *Encenser*. Cf. p. 43, note 2; 3. *Gourmette*. Cf. p. 36, note 2.

Il y eut un très long silence, plus long qu'aucun de ceux qui avaient jamais suivi une parole de Soledad. Alban fronçait les sourcils dans l'effort pour faire la lumière sur ce que cette parole apportait en lui, pour discerner ce qu'il y avait dans cette femme qui était coupable, et ce qu'il y avait qui était innocent; ce qu'il y avait qui la justifiait, et ce qui survivait à tout, qui était injustifiable.

Il dit enfin :

— Avez-vous bien réfléchi à ce que vous me demandez là ?

— C'est si simple que cela ne demande pas beaucoup de réflexion.

— Vous me demandez de risquer ma mort. Cela demande réflexion.

— Il n'est pas un Espagnol qui, à ma demande, n'eût seulement répondu : « Oui », sans un mot de plus, mais avec joie et fierté.

— Chacun a sa conception de l'honneur. Celle-là n'est pas la mienne.

— Dites que vous avez peur.

— Je l'ai déjà dit. Et même vous ne savez que j'ai peur de cette bête que parce que je vous l'ai dit. Je n'ai ni l'âge ni la science pour dominer un taureau qui est un vrai Mauvais Ange[1].

— Je vous demande de vaincre votre peur, pour moi.

— Vous me demandez de risquer ma mort, et moi je me demande si vous valez qu'on la risque pour vous.

Elle frémit comme une oriflamme[2] qui retombait, et le vent se lève. Son œil fit un feu. Elle resta un instant sans parole. Puis :

— Vous vouliez savoir quel mot[3] était écrit sous les ratures du crayon?

— Je tiens moins qu'avant à le savoir.

— Aucun mot. Il n'y avait rien d'écrit. J'ai seulement voulu me moquer de vous.

Il dit, les yeux fixés sur la bouche de son cheval, qui mâchait une écume verte :

— Je tuerai ce taureau.

1. « *Mal ángel*, contracté à l'andalouse en *malage*. Expression employée fréquemment et en de nombreux sens par les Andalous. D'une femme qui n'a pas de charme, on dit littéralement : « Elle n'a pas d'ange » *(note de l'auteur)* ; 2. *Oriflamme* : ancienne bannière des rois de France, ainsi nommée parce qu'elle comportait un étendard rouge semé de flammes d'or; 3. Allusion à une scène antérieure. (Cf. p. 53, note 6).

— Vous vous déshonoreriez en ne le faisant pas.

Le cri jaillit en lui : « Non, je ne me déshonorerais pas. Et c'est vous qui vous déshonorez en me le demandant. » Mais il le retint. Sa résolution était prise, et il fallait qu'elle le crût faible et dompté. De nouveau, les yeux détournés, il répéta :

— Je tuerai ce taureau en votre honneur (**14**).

Et immédiatement, plia d'un coup brusque la tête de son cheval, comme on donne un coup de barre au gouvernail, le fit pivoter à angle droit sur un espace minuscule, et partit dans la direction opposée.

Le sang lui chauffait le visage au point qu'il enleva son feutre. Il devina sur son front cette barre rouge qu'on lui disait avoir vue aux moments où des professeurs, ou des prêtres, lui faisaient une observation. D'instinct il haussa les rênes pour que son cheval ralentît, tellement il sentait le besoin de calmer le bouleversement qui était en lui.

Sa résolution, il y avait été comme la flèche au but : il tuerait ce taureau et il ne prendrait rien de Soledad. Jusqu'au bout il lui laisserait croire qu'elle avait eu cet empire, qu'elle allait le voir venir et chercher dans ses bras son dû. Et c'est pour cela qu'il avait retenu la violence de son dernier cri, c'est pour cela qu'il avait baissé les yeux, comme celui qui accepte. Mais après la course il ne viendrait pas. Non, il ne viendrait pas. Il ne récompenserait pas sa vilenie.

Seulement, était-ce une vilenie? Sans doute, tous les toreros* tueraient ce taureau... Mais non, la question n'était pas là. A tort ou à raison, lui se sentait impressionné par ce fauve. Il l'avait dit à Soledad. Et c'est en le sachant, c'est parce qu'elle le savait qu'elle exigeait cette épreuve. En vaniteuse, pour le « punir » d'avoir semblé la négliger. En coquette, pour s'assurer de son pouvoir. Non, elle était impardonnable. Son cœur, dans sa poitrine, pesait moins qu'un passereau. Elle montrait qu'elle n'avait pas de sympathie pour lui, et lui, son amour pour elle (ou son goût, on ne sait jamais comment dire), elle l'avait fauché, pensait-il, comme la faux fauche la fleur. Et l'indignation étouffait en lui la souffrance (**15**).

Il avait dirigé la jument vers le groupe des taureaux, pour revoir celui qu'il appelait le Mauvais Ange. Auprès

d'eux, à cheval, un jeune homme très élégant les regardait aussi. C'était Pepe Alcaraz.

Si occupé qu'il fût par ses sentiments, Alban fut tout de suite envahi par un intérêt professionnel. Le désir de parler à ce garçon, qui aurait en commun avec lui une telle aventure[1], chassa tout le reste. Il se présenta.

L'autre ne retira pas son feutre, ne dit pas un mot, fit seulement une inclinaison de tête. Alban, qui avait toujours son chapeau en main, sentit frémir dans ses doigts le geste de le lui jeter, à bout portant, par la figure. Depuis quelques minutes, que de choses mouraient, naissaient! Tout l'avenir avec Soledad était engouffré. Son sentiment pour elle avait disparu. Il allait voir de près un péril grave. Celui au côté de qui il allait le voir était un adversaire. Le dramatique de la vie s'agrandissait, gonflait sa force, gagnait de proche en proche comme un incendie.

Le taureau restait obstinément à l'écart, maintenant, comme un être exceptionnel et qui se préfère. « Évidemment, ce doit être une valeur », se dit Alban. Le Mauvais Ange! Ainsi, chez les Chaldéens[2], les premiers « khéroubs[3] » avaient été des taureaux ailés, et ils gardaient les portes de l'enfer. Le taureau, l'ayant aperçu, dressa la tête, et, avec un frisson, Alban reconnut dans ce geste son propre soulèvement quand, sortant de son indifférence habituelle, il se mettait à songer à Soledad. Le taureau fixa sur lui son regard; ils croisèrent leurs regards. Dire que dans cet instant il y eut quelque chose de solennel, ce n'est pas prostituer cet adjectif; et Alban se perdait dans le visage bovin. Puis le taureau baissa la tête en grattant le sol, et d'un geste vif, terriblement vif, Alban fit écarter son cheval. Alors il resta pensif. Si un tel réflexe le dominait ici, que serait-ce dans l'arène? Il remarqua qu'en ce moment, les bouviers, Alcaraz, tous s'étaient plus rapprochés du bétail qu'il ne s'en était rapproché. Et tout à l'heure? Mais oui, tout à l'heure, c'était pareil; il n'était pas jusqu'à Soledad qui ne se fût exposée davantage... Et d'un coup, mettant la jument au galop, il se dirigea vers le duc, car il avait eu peur de lui-même, et il sentait le besoin de l'irréparable.

1. La course de bienfaisance, où ils doivent se produire tous les deux; **2.** *Chaldéens :* anciens habitants de la Babylonie; **3.** *Khéroubs.* Nous avons des images de ces génies ailées de la mythologie chaldéenne sous les bas-reliefs du palais de Ninive (musée du Louvre).

Le duc se trouvait seul.

— Señor, j'ai un grand service à vous demander. (Il chercha comment déguiser la chose en fantaisie.) Il y a là-bas un de vos taureaux, il m'a regardé avec un mauvais œil. Il m'a fait un affront. (Il s'était souvenu de sa cuisinière, disant, lorsqu'un des chats s'oubliait dans la cuisine : « Il m'a fait un affront. ») Nous avons quelque chose à régler ensemble. Je vous demande de le tuer samedi. S'il est d'une classe supérieure à celle que vous comptez nous donner, je suis prêt à vous offrir la différence, comme de juste...

Le duc fit un geste : il n'était pas question de cela.

— Eh bien, dit-il, allons le voir.

Il s'approcha du *conocedor*[1], qui lui désigna le taureau avec la main étendue, et les rayons du couchant, comme aux Christs des images, lui passaient entre les doigts.

Ils causèrent en le regardant; il était toujours isolé et clignait des yeux, exactement comme fait un homme en colère. Alban ne les rejoignit pas, par discrétion, et surtout par le même sentiment confus qui le portait à se tenir à l'écart, au collège, quand les examinateurs de trimestre discutaient sur lui. L'Angelus tinta à un village proche, et Alban se signa. Mais, avant le Christ, le prêtre mithriaque[2] se tournait vers le soleil et l'invoquait à son déclin. Et Alban le savait.

Le duc revint.

— Le conocedor me dit qu'il est à craindre que ce taureau ne sorte criminel. Je ne puis pas vous le donner.

On appelle *criminal* un taureau qui cherche l'homme et ne se laisse pas tromper. Ce mot est assez dramatique. Il tomba dans le cœur d'Alban, et son cœur se resserra, comme un hérisson quand vous le touchez. Et pourtant il fallait, et sa volonté, son désir lui donnèrent un accent extraordinaire.

— Señor, je vous en prie, faites-moi ce plaisir. Je viens de perdre mon père. Laissez-moi vous parler comme à un père puisque nous aimons tellement les mêmes chose. Laissez-moi tuer ce taureau.

1. *Conocedor*, mot espagnol : connaisseur, expert en matière de taureaux;
2. Prêtre du culte de Mithra, dieu honoré en Perse avant de l'être à Rome, où il s'opposa longtemps au christianisme.

Il avait mis sur la bride du duc sa main poisseuse d'avoir caressé la jument, avec un élan et une prière.

Malgré sa passion pour les taureaux, le duc était interloqué de s'entendre presque nommer *père* pour un tel objet. Il était surpris, et assez touché, de l'inspiration de respect et d'affection qui passait dans la voix de ce jeune étranger, hier inconnu, et la faisait trembler, oui, trembler tandis qu'elle suppliait.

— Mais enfin, est-il absolument nécessaire que ce soit ce taureau-là ?

— Il est fait pour moi, dit Alban, les yeux baissés, comme s'il l'avait dit d'une jeune fille, à son père : « Laissez-moi l'épouser. Elle est faite pour moi (**16**). »

Beaucoup de mouvements travaillaient le duc dans le même sens. Le désir de satisfaire Alban, une vive curiosité de voir comment il s'en tirerait. Et puis quoi, il en voyait trop risquer leur vie pour n'y être pas habitué. L'atmosphère des courses entretenait chez tous ces hommes une quasi-indifférence à l'égard de la mort, la leur et celle des autres. Le duc, il y a trente ans, eût été à ce taureau sans broncher : ce qu'on ferait soi-même, on a beaucoup de peine à se trouver dur en le laissant faire au prochain. D'ailleurs, que savait-on des taureaux ?

— Ce taureau est déplaisant, c'est sûr, mais cela ne prouve rien. Vous avez vu la photographie chez moi : un taureau doux au pâturage pourra être terrible dans l'arène. J'ai vu un de mes taureaux sortir très brave, et, quelques jours auparavant, ici même, mon conocedor lui asseyait entre les cornes son bambin. Les plus turbulents au pâturage sont souvent fuyards à la course. Les taureaux sont comme les toreros*, braves un jour et le lendemain médiocres. Le lendemain ? Mais c'est pendant le quart d'heure même de la course, quelquefois, qu'ils se métamorphosent : ils débutent mous et finissent brillants, ou *vice versa*. Ils sont nerveux, impressionnables comme des femmes. Avez-vous remarqué, dans les corrales*, comme ils sursautent si quelqu'un a seulement toussé à côté d'eux ? Ah ! on ne voit pas un taureau de combat reçu à l'examen de pilote-aviateur...

— Je crois comprendre que vous voulez bien accepter.

— Mon cher monsieur de Bricoule, dit le duc en français, comme si cette phrase lui paraissait trop importante pour ne pas être entendue parfaitement, la règle chez moi

est de demander à mes invités : « Savez-vous ? » (Il voulait dire : « Savez-vous ce que c'est qu'un taureau ? ») S'ils me répondent : « Non », je prends mes précautions et il n'arrive jamais rien. Mais s'ils me répondent : « Je sais », alors... à leurs risques et périls. Je vous donne ce taureau, mais je vous demande votre parole d'honneur, votre parole d'hôte, de ne vous en prendre qu'à vous si par hasard il arrivait *una desgracia*[1]. D'ailleurs, le risque est bien réduit par le fait que vos hommes[2], m'avez-vous dit, seront des toreros de métier.

Alban lui prit la main et la serra : une main qui disait le vieillard dans ce corps si robuste, une main qu'on imaginait livide, refermée sur le crucifix. Et en la pressant, Alban ne songeait plus aux taureaux mais disait tout bas : « Vous avez repris votre fille. Quel soulagement de n'avoir plus à vous tromper ! »

— Comme second taureau, donnez-moi donc le noir, dit-il, celui qui se laissait faire sans donner un coup de corne. Ce doit être un bon gosse. Cela fera compensation. Et maintenant, en avant pour l'*encierro*[3] !

Le jour avait fondu dans une nuit qui le continuait, bleue, diaphane, aurorée[4], d'une pureté et d'une paix incomparables : les jeunes femmes, tout à l'heure, s'y endormiraient en souriant. L'odeur de la terre était effrayante de bonté et de force. Le grand bruissement des grillons avait l'air d'être fait par les étoiles. Alors une modulation, un *ohéohéohé* très doux s'éleva, d'une seule tenue, accompagné du sifflement en sourdine des bouviers qui rassemblaient le troupeau, comme un chant mystérieux entendu au-dessus de la mer.

Qui me remplacera Buñuelo[5] ? se demandait Alban. Pendant la course, je suivais aveuglément ses conseils. Tout à coup, croisant Esparraguera[6], il pensa à lui. Oui, mais Esparraguera n'avait aucune réputation, il était trop jeune pour avoir une grande expérience, et puis de quel œil

1. *Una desgracia*, mot espagnol : accident malheureux ; **2.** Ceux qui feront partie de la *cuadrilla* d'Alban et qui l'aideront à travailler les taureaux ; **3.** *Encierro*, mot espagnol : action d'amener au cirque les taureaux destinés à une course et de les enfermer dans le toril ; **4.** *Aurorée* : couleur d'aurore (néologisme) ; **5.** Cf. p. 54, note 3. Alban avait primitivement pensé faire appel à ce torero, mais il a été tué en course quelque temps auparavant ; **6.** *Esparraguera*, mot espagnol : asperge ; surnom donné à ce personnage à cause de sa maigreur : il est rongé par la tuberculose.

pouvait-il voir un Français, lui qui leur imputait et la jambe de son père[1] et la ruine des siens? Ne serait-il pas tenté de lui jouer un mauvais tour à l'heure du péril? Bah, se dit Alban, tout est contre lui, mais il m'est sympathique. Quand il aborda Esparraguera, il avait une conscience bien nette de l'absurdité de ce qu'il faisait, de son absurdité ou bien de sa sagesse supérieure, — cette même sagesse qui, sur le plan mystique, agenouille le saint aux pieds d'un criminel. En deux mots l'accord fut conclu.

La « course » de Valence se mettait au pas : six taureaux de combat et deux de réserve, précédés et suivis de cabestros* couleur savon, aux cornes épointées, aux trognes massives, plus hauts et plus grossiers que leurs noirs petits confrères; ils portaient une sonnette au cou et sur le collier la couronne ducale, comme des laquais qu'ils étaient : n'ayant pas l'air méchant, ils avaient l'air idiot; leur air idiot faisait songer à l'homme. Et tout autour, la pique en main, afin que les taureaux ne pussent pas s'échapper, bouviers et amateurs entouraient la bouvine[2] comme le blanc de l'œuf entoure le jaune.

Alban s'était placé à l'arrière; l'épaule gauche de son cheval touchait la croupe du cheval le précédant. Il voyait moutonner les gros dos que l'épine dorsale creusait à cause de la saillie des muscles, et que dominaient les cornes à pointes noires des taureaux noirs, les cornes blondes, transparentes, d'un taureau rouge, où glissaient des clartés. Au ciel, les étoiles clignaient sur le grand torse à tête de taureau que les Anciens avaient vu constellé, sur Asterion le Minotaure[3]. A travers le battement de la chevauchée se faufilaient les bruits perdus du silence nocturne, coassement de grenouilles, appel d'un oiseau, abois de chiens espacés; et, à droite ou à gauche, dans l'ombre opaque de la plaine, le mugissement plaintif d'un taureau à l'aventure, invisible. La ténèbre[4] avivait un cabestro pâle, un cheval blanc, lividités éclatantes. Parfois une silhouette formidable faisait irruption au-dessus de la masse : un taureau s'acharnait sur

1. Le père d'Esparraguera, matador de profession, avait eu la jambe coupée par un chirurgien français à la suite d'un accident survenu dans une arène de France. Dès lors, il n'avait pu poursuivre sa carrière, dont la brusque interruption avait causé « la ruine des siens »; 2. *Bouvine*. Cf. p. 38, note 4; 3. *Asterion le Minotaure*. Dans certains monuments, le Minotaure est représenté le corps couvert d'étoiles : il est alors appelé « Asterion »; 4. *La ténèbre*. Cf. p. 55, note 1.

l'arrière-train d'un autre et il allait ainsi, cahoté, tentant les vents de ses cornes, dominant tout avec sa forme bestiale, humaine, divine, vrai spectre de la violence et de la dissolution, que son Signe avait représenté dans la vieille astrologie. Puis il retombait; la bouvine, de nouveau, ne faisait plus qu'une ondulation basse et plate. Et les chevaux clairs, à la tête fièrement levée et frémissante, semblaient tous des Pégases[1] auprès de ces brutes, comme marquées de Bélial[2] par leurs cornes, par leur façon d'aller avec le front présenté à la terre, par leurs prunelles phosphorescentes et bleuâtres.

Le bouvier de l'arrière-garde, chef de vogue[3] qui réglait l'allure, piqua le derrière excrémenteux du dernier cabestro. Le cabestro* de pointe, en même temps, fut touché par le conocedor. Les taureaux, poussés, mirent leurs têtes sur les dos de ceux qui étaient devant, et enfin les douze cornus commencèrent de galoper en se bousculant, oscillant comme des pendules désaccordés. Le conocedor galopait d'un beau petit galop dansant, à demi retourné sur sa selle pour surveiller la vitesse du lot, et la croupe de son cheval se balançait presque entre les vastes cornes du bœuf de pointe. Ni trop vite, ni trop lentement! La bête qui allait trop vite risquait la ruade du cheval ou du taureau qu'elle pressait; trop lente, un coup de corne dans les cuisses. Et cela formait un seul bloc d'animaux et d'hommes ennemis, serrés pourtant les uns contre les autres et qui pourtant ne se faisaient pas de mal. De brusques fureurs stupides soulevaient les taureaux comme des lames, et ils frappaient en pleine course le flanc qui était à leur portée, aussitôt corrigés par une pique, et les flancs étaient pleins d'atteintes qui marquaient en clair ou de baves posées qui durcissaient. Ils galopaient avec deux fils de bave qui s'allongeaient de leur mufle, ou bien avec une bave qui tombait par à-coups, semblable à une fulguration. Et la terre sèche, sous les pieds des chevaux, lançait des jaillissements de pure lumière.

Alban s'énervait, étant derrière, de ne pouvoir rendre la main[4] : à cheval, comme dans toute la vie, ce sont les petites

1. *Pégase :* cheval ailé, né du sang de Méduse après que Persée lui eut tranché la tête; 2. *Bélial :* idole phénicienne. Ce mot qui, en hébreu, signifie « méchant, nuisible », sert, dans l'Ancien Testament, à désigner le génie du mal; 3. *Vogue :* ensemble des rameurs d'une galère; 4. *Rendre la main :* lâcher un peu la bride à un cheval.

allures qui fatiguent. Enfin il n'y tint plus, et, se détachant du peloton, s'écarta et en quelques foulées l'eut remonté. Quelle détente de laisser s'étirer la jument! Il se trouva jambe à jambe avec le conocedor qui lui cria : « Ralentissez! Qu'est-ce que cela? » Un instant ils mêlèrent les gémissements de leurs selles. Il le dépassa. En avant et seul, il était en avant et seul, il ne pouvait plus s'arrêter, il ne pouvait plus seulement ralentir. De derrière venaient des injures, car sa fantaisie bouleversait le bon ordre de la conduite. Cris des hommes, et les bêtes comme la marée montante, et cependant il était devant et il était seul. Était-ce lui qui les menait, ou eux qui le poursuivaient? Était-ce lui qui les menait, ou eux qui le poussaient comme une fatalité? Était-ce lui qui les menait, lui qui ne savait même pas la route? Mais il allait vite, et il était par-devant, et il était seul, et cela valait bien les insultes et le danger. Les chevaux avaient voulu lutter avec leur compagne, et peu à peu, malgré les cavaliers, la horde avait accéléré l'allure. Elle roulait aux trousses d'Alban, par la plaine aromatique et chaude, dans le claquement des fers, le grondement des sabots, les sonnailles des cabestros*, les chocs des cornes qui se rencontraient, les cris des hommes furieux; un faux pas du cavalier de proue, il était dessous et elle passait sur lui. Il ne dirigeait plus son cheval, sa folle jument aux cheveux de femme qui, talonnée, fuyait éperdue. Il avait la tête un peu en arrière, et, comme il était devant tous, il n'y avait plus que le ciel pour voir qu'il avait des larmes aux yeux. Et la nuit pour entendre la parole non prononcée : « Je puis pleurer, puisque je ne céderai pas (**17**). »

VI

[Cependant, la date de la course où doit paraître Alban se rapproche de plus en plus. Il a décidé de prendre pour aides Esparraguera et Patata ; ce choix a été vivement critiqué par ses amis. Mais, malgré les conseils qu'on lui donne, il s'entête dans sa décision. Pour calmer un peu ses impatiences et ses inquiétudes, il s'abandonne à son imagination et se remémore toutes les religions qui, dans l'Antiquité, ont célébré le taureau; il se rappelle que le

christianisme, même, n'a point dédaigné ce culte; et, s'il est incapable de calmer le syncrétisme éperdu qui « bouillonne en lui », du moins se sent-il soulevé par une exaltation sans frein.]

Ce vendredi, veille de la course, Alban se fit conduire, avec Esparraguera, Patata[1] et le Galgo[2], aux arènes de Medina de los Reyes[3]. Patata était un vieux bonhomme pas rasé, à l'air effronté, louchant d'un œil. « Il a le mauvais œil », se dit Alban, impressionné.

Pour Alban, chaque plaza* avait sa physionomie, chaque plaza avait sa vie propre comme une personne. Celle de Vitoria[4], haute et sévère comme un couvent; celle de Madrid, vénérable et quelconque, au sable rougeâtre; celle de Tetuán[5], face à la sierra[6] bleu pâle; celle de Saint-Sébastien[7], face à la mer bleu foncé; celle d'Aranjuez[8], dont les fenêtres ont l'étroitesse de meurtrières; celle de Vista Alegre[9], appuyée d'un côté sur des arcs-boutants ainsi qu'une cathédrale, avec ses portes en fer forgé et ses grilles par où l'on plonge à l'intérieur; celle de Tolède[10], couleur saumon et qu'on voit de loin, située à l'extrémité de la ville comme le gouvernail d'un navire ou comme la barque qu'il traîne derrière lui; celle de Cordoue[11], si entourée de maisons qu'on ne peut l'embrasser de nulle part; celle de Ségovie[12], pareille à un cirque romain, mais dominée par une cheminée d'usine; celle de Séville, au sable jaune canari, et qui du dehors n'a pas l'air d'une plaza, la plus singulière qui soit avec ses arceaux, ses balcons, ses pots en motifs, ses chaînes appendues[13], par places éclatante d'un badigeonnage à la chaux et par places noire de vieille saleté, précieuse et enjolivée comme l'est, paraît-il, la tauromachie sévillane; celle de Jerez[14], la plaza pâle, si vieille et laide et cahoteuse, chamarrée de réclames, et dedans un sable incolore comme les selles d'un homme malade du

1. *Patata :* le second torero qui doit aider Alban (son nom signifie « pomme de terre » : il est dû à la forte corpulence du personnage); 2. *Le Galgo.* Cf. p. 37, note 3; 3. *Medina de los Reyes.* C'est là que doit avoir lieu la course où Alban paraîtra en public; 4. *Vitoria :* ville d'Espagne, chef-lieu de la province d'Alava; 5. *Tetuán :* faubourg de Madrid; 6. *Sierra,* mot espagnol : chaîne de montagnes, ainsi nommée parce que ses pics ont l'air de dents de scie; 7. *Saint-Sébastien.* Cf. p. 23, note 2; 8. *Aranjuez :* ville d'Espagne de la province de Madrid, sur le Tage; 9. *Vista Alegre :* faubourg de Madrid; 10. *Tolède :* ville d'Espagne, chef-lieu de la province du même nom; 11. *Cordoue :* ville d'Andalousie, où passe le Guadalquivir; 12. *Ségovie :* chef-lieu de la province du même nom, en Vieille-Castille; 13. *Appendues* : archaïque, pour suspendues, attachées; 14. *Jerez :* ville d'Andalousie, dans la province de Cadix.

foie; celle de Nîmes, la plus vaste et la plus noble de toutes; celle d'Arles, aux froids couloirs de pierre qui ont des aspects de basilique; celle de Bayonne, rouge comme une construction marocaine; celle de Marseille, si peu espagnole avec ses arbres poussant à même entre les gradins, au milieu du peuple : tous les sanctuaires, il les connaissait tous, et ceux mêmes où il n'avait pas assisté au culte, sa première visite dans la ville, et parfois sa seule visite, avait été pour eux (**18**). Mais aucun n'était impressionnant comme celui de Medina de los Reyes.

C'était bien le type de ces petites arènes de village, où, sous les ordres et le désordre de jouvenceaux, toréent des vieillards calamiteux[1] et terrorisés. A l'écart de la ville, comme une chose sainte ou comme une chose maudite, étant l'une et l'autre, si l'on veut. Basse comme les forts — pas six mètres de haut, — ramassée comme une bête qui va bondir, sans un jour sur le dehors, pire qu'une prison.

Pour la séparer plus encore du ciel, elle était écrasée sous un treillis[2] de fils semblable à une grande toile d'araignée, et soutenant des lampes électriques, car on y donnait des courses nocturnes. Elle était faite de briques rouges grossièrement réunies, et ses portes aussi étaient rouges, mais d'un rouge plus foncé, couleur de vin ou de sang séché. Et ces briques mal jointes, posées à même sur le toit dénivelé, ces moellons hérissés dans le mur, ces panneaux de portes qui jouaient, le sol pelé et cahoteux qui l'entourait en moutonnant, lui donnaient un air hirsute et farouche, comme celui des taureaux, en hiver, quand ils ont le poil long. Jamais Alban n'avait vu des arènes manquer de luxe à ce point. Elles étaient vraiment réduites pour l'essentiel : la course, le culte, et hors de cela, rien. Encore, dans la technique même de la course, on n'imaginait pas qu'y pussent trouver place les fantaisies familières aux grands cirques : ce qu'on devait célébrer ici, c'était un duel sauvage et nu. *De verdad*[3].

Les trois hommes firent le tour de la plaza, cherchant la porte des corrales*. Église, comme les autres églises d'Espagne à cette heure, elle semblait hermétiquement

1. *Calamiteux :* sur qui se sont abattues toutes sortes de calamités, pitoyables, misérables; 2. *Treillis :* ouvrage de bois ou de fer, imitant les mailles d'un filet et servant de clôture; 3. *De verdad* (espagnol) : de vérité.

close. Partout les portes couleur de sang, bardées de gros clous, de grosses serrures. Derrière, au pied de son mur, on voyait le trou par où demain soir, les victimes égorgées, elle se viderait de sang à même la place publique, comme une bête, elle aussi.

Un judas donnait vue sur une cour intérieure. Ayant frappé avec le marteau de fer forgé, ils entrèrent. Dans la cour, un garçon ferrait à froid les chevaux de demain, prenant dans un tas de vieux fers rouillés, retirés aux chevaux tués de la dernière course : ainsi les fers resservaient indéfiniment. On entendait le son d'argent du marteau, et le claquement des sabots sur le pavé raboteux et rose.

On les fit grimper, par un petit escalier de bois, sur une passerelle d'où on dominait les taureaux.

Parqués tous les quatre dans un enclos, où d'étroites ouvertures de la palissade permettaient d'entrer, deux d'entre eux étaient couchés dans la bande d'ombre que portait le mur, avec une majesté de patriarches; mais le Mauvais Ange restait debout. Un autre, parce que l'eau de l'abreuvoir était chaude de soleil, avançait les naseaux sous le robinet même, d'où l'eau sortait fraîche, et la buvait tandis qu'elle gouttait : il était bien malin, malgré ses grandes cornes. Des chiens naviguaient là-dedans comme chez eux. Un roquet, tout cynique, ce qui est assez naturel, allait faire ses besoins sous leur nez, irritant de quiétude : ah! il prenait son temps. (Alban aima que le Galgo ne témoignât nul désir d'aller frayer avec cette canaille.) De petits oiseaux, aussi, rasaient de leur vol les grands corps, se posaient sur les mangeoires, contre les mufles. Et l'innocence, la familiarité de toutes ces créatures entre elles isolaient les trois hommes dans la complicité du meurtre.

Au bruit fait au-dessus de leurs têtes, on vit les yeux des fauves s'éveiller. Ceux qui étaient couchés se levèrent, avec un meuglement de mécontentement. Seul, le taureau d'Alban dressa la tête, ayant repéré tout de suite la direction du bruit. Et de nouveau ses yeux croisèrent ceux d'Alban, se posèrent sur lui avec une insistance humaine.

— On dirait qu'il vous reconnaît, dit Esparraguera.

— En Provence, nos taureaux cocardiers[1] reconnaissent

1. *Cocardiers :* taureaux qui servent dans des courses où il n'y a pas de mise à mort, et où des jeunes gens se bornent à essayer d'accrocher des cocardes entre les cornes.

très bien les hommes avec qui ils ont eu particulièrement maille à partir. Dans la foule des razeteurs[1], c'est sur eux qu'ils foncent sans hésiter.

Les bestiaires, accoudés, ne disaient rien. Dans le silence, la sonnette d'un cabestro* tinta, comme pour l'Élévation[2]. Il paraissait à Alban que ces bêtes, ainsi isolées du troupeau et vues dans ce petit espace, étaient encore plus imposantes. « Depuis l'autre jour, pensait-il, elles ont l'air d'avoir été gonflées à la pompe. Malheur! on a dû leur arroser les cornes : elles ont poussé. » Et il sentait un froid dans ses mollets. Il imaginait auprès de lui, sur la passerelle, un de ses professeurs, M. Paul Archambault[3]. Et soudain il l'empoigne et le fait chavirer dans la fosse aux monstres : M. Paul Archambault ne l'empêchera plus de causer à haute voix en classe.

Ils descendirent examiner l'arène. La masse de l'église la dominait, toute proche et de toute sa hauteur, comme si la plaza et elle étaient d'un seul tenant. Ainsi aux arènes de Nîmes un clocher, aux arènes d'Arles une statue de la Vierge, pointent au-dessus de l'enceinte. Et Alban, qui aime la paix spirituelle, se sentait plein d'une joie douce à ce nouveau témoignage de Mithra[4] et Christ réconciliés.

Il s'abandonnait à l'illusion que sous un clocher il y a moins de chances de mourir. Mais Esparraguera regardait les lampes électriques surplombant le rond, parlait du danger des courses nocturnes : Ostioncito[5] avait été blessé dans une course nocturne, gêné qu'il était par le reflet des lampes sur le sol cru. Mais Patata disait que c'était dans les plazas* de villages comme celle-ci que la proportion était la plus grande, de tués...

La plaza semblait toute de guingois[6], la barrière dessinant moins un rond qu'un polygone. Cette barrière rouge était pleine de rapiéçages en bois blanc, qu'un charpentier était en train de peindre, aux places où les taureaux l'avaient fait sauter à la dernière course. Et elle était pleine aussi de vieux sang, et, selon les taches, on distinguait la force et la

1. *Razeteurs :* « Écarteurs provençaux, qui doivent enlever une cocarde du front de la bête » *(note de l'auteur)* ; 2. *Élévation :* moment de la messe où le prêtre élève l'hostie et la montre aux fidèles; 3. *Paul Archambault :* ancien professeur de Montherlant à Sainte-Croix de Neuilly. Auteur également d'une étude sur l'écrivain (cf. *Jeunes Maîtres,* Bloud et Gay, édit.); il s'agit ici d'une plaisanterie ; 4. *Mithra.* Cf. p. 65, note 2 ; 5. *Ostioncito :* nom d'un matador; 6. *De guingois :* de travers (familier).

direction des jets de sang. Le Galgo obtint permission d'aller les lécher.

Ils se promenèrent à travers la piste, tapant du pied pour reconnaître la nature du sol. Alban avait dans les yeux les photographies des illustrés où un homme, de sa canne, désigne sur le sable la place où tel matador* a été tué. O sol, innocent et traître! A quel endroit de ce sol tomberait-il peut-être, lui, blessé? Dans les arènes modernes, du centre jusqu'à la barrière il y a une pente délicate, aussi invisible qu'est la renflure des colonnes du Parthénon[1], propice à l'écoulement des eaux comme à une vue meilleure du spectacle. Ici, à de certains endroits, qu'il nota dans sa mémoire, il lui parut que la pente était plus forte; en courant vers la barrière pour un refuge, l'homme serait entraîné, cesserait d'être maître de son élan. Ils pestèrent aussi contre des creux du terrain, où l'eau d'un arrosage récent n'avait pas séché, de sorte que le pied y pourrait glisser, contre d'autres places où le sol était plus meuble, ce qui faisait l'affaire des sabots pointus du taureau, mais non celle de l'homme : si le taureau se fortifiait là, on ne pourrait plus l'en déloger.

Il regarda l'heure : quatre heures moins un quart. Ne serait-il donc jamais quatre heures et demie, pour qu'il pût se dire : « Demain, à cette heure, ce sera fini! »

Alors il sauta en différents endroits la barrière, pour s'habituer à elle, s'assura que les *burladeros*[2], écorchés par les cornes, étaient solides et assez larges pour qu'on s'y glissât aisément. Il se louait de prendre ces précautions. Combien en avait-il vu déjà, de toreros* blessés par leur inattention au danger! Autant que de soldats à la guerre, demain, pour la même raison. « Faire des choses dangereuses, prononçait-il. Mais les faire avec le maximum de prudence. » Il aimera toujours ce mariage de la sagesse et de la folie (**19**).

Comme ils sortaient : « Vous êtes plein de sang! » lui dit Patata. Alban sursauta. Sur sa manche, la peinture fraîche de la barrière avait fait une large tache rouge. « Le diable emporte ce vieil imbécile », se dit-il. Le vieux rigolait de son œil de travers, sous un sourcil tellement touffu qu'il

1. *Parthénon :* temple d'Athènes, consacré à Minerve. Il fut construit sous Périclès et décoré par Phidias; 2. *Burladero*, mot espagnol : ouverture ménagée dans la barrière, pour permettre au torero de s'y glisser et d'échapper au taureau.

semblait postiche. Mais le cœur d'Alban battait la chamade[1].

L'appréhension montait en lui. Il ne se sentait plus capable de sourire, plus capable de parler. Il brusqua le départ. « Demain, à deux heures et demie, nous passerons vous prendre à l'hôtel. »

Rentré, il ne voulut pas rester seul. N'importe quoi, n'importe quoi pour l'empêcher de penser! Il acheta un roman, en lut quelques pages, avec une stupéfaction croissante. Tous les personnages de ce roman, aux plates petites existences, on eût donné sa fortune pour n'avoir aucun rapport avec eux dans la réalité, et voilà qu'on payait pour les retrouver dans un livre! Non, on dirait ce qu'on voudrait, il fallait avoir quelque chose de médiocre pour pouvoir s'intéresser pendant trois cents pages — auteur ou lecteur — à des médiocres. Devant cette révélation d'une certaine ambiance sociale, Alban, qui a bien des défauts mais qui n'est pas poseur, soudain prend conscience du romanesque de sa vie. Il n'avait jamais pensé à cela. Il rejette avec dégoût une histoire dont il attendait qu'elle le séduisît, et dont tous les héros sont au-dessous de ce qu'il est. S'il a besoin de se sauver, c'est lui-même qui le sauvera de lui-même. Il sonne et il fait condamner sa porte.

La peur rentre en lui, comme l'eau par une vanne qu'on tenait bouchée et qu'on a rouverte. Cela le réconforte, de penser que les rudes bestiaires[2], eux aussi, parfois ont peur comme lui. Il les connaît bien, les tueurs aux nerfs de femme! Cet homme dans la maturité et qui a des larmes de rage, en entrant en course, pour une question de préséance qui va lui faire manquer un effet... Ce gamin qui, la nuit avant la course, ne peut pas dormir, « se tourne tout le temps dans son lit » (c'est son père qui l'a dit à Alban)... Alban sait toutes leurs petitesses, et cependant, ce soir, il avoue qu'il a souvent été injuste, trop exigé d'eux : il mesure ce qu'il leur faut de courage, et il est fier et heureux d'être un peu de la grande confrérie. Il se berce et s'affaiblit avec la pensée d'une « prière pour les pauvres toreros »...

1. *Chamade :* batterie de tambour, sonnerie de trompette, pour avertir que les assiégés veulent capituler ou parlementer. « Battre la chamade » : capituler; 2. *Bestiaire :* gladiateur qui, chez les Romains, combattait contre les bêtes féroces (*bestiae*, en latin).

Il songe aussi aux taureaux. En ce moment, couchés, ils vivent leur dernière nuit, et la rosée se pose sur leurs cornes. S'il n'avait pas fallu qu'il dormît à poings fermés, pour être bien reposé demain, il eût aimé d'aller coucher dans la plaza*, à côté d'eux, comme fait leur *mayoral*[1]. Leur rendre cet hommage, à ceux qu'il va sacrifier. Sous la lune d'où les regarde Artémis[2], déesse de la répulsion et de la sympathie qu'a l'homme pour les bêtes sauvages, déchaîner en soi cette folie qui vient d'elle, la déesse lunatique, cette folie qui est la folie des animaux, mais qui est aussi celle de l'homme quand il entre en contact intime avec eux.

Demain, cette épée sera plongée dans leurs corps. Elle leur soutirera l'énergie génératrice et elle la fera passer dans le corps d'Alban. Elle lui apparaît douée effectivement de la puissance virile. Il sent bien qu'elle aussi, un jour, il l'adorera. Il la regarde. Poignée recouverte de drap rouge, large pommeau en bois nu et sans bouton, où la paume de la main peut bien forcer, lame un peu infléchie, vraiment frissonnante tant elle est flexible. Avec l'argent qu'on lui donnera quand il sera reçu à son bachot, il en fera bleuir et toucher d'or le talon. Sur un côté du talon, il fera ciseler entre des rinceaux[3] la tour enflammée et les deux glaives qui se croisent; sur l'autre, une de ces belles maximes qui vous infusent, comme par une seringue, un pouvoir plus grand de mainmise sur la vie. En attendant, il y dépose un bon baiser, sans nul esthétisme. C'est ainsi qu'il baise une fleur, une étoffe, un objet d'art, un visage de chat. Pendant toute une année de son enfance, il a été amoureux d'une petite pierre veinée de bleu. Quand on aime, on embrasse, n'est-ce pas? « Il allait affilant le fer sur les ailes de son faucon » : ainsi parle le romance de l'Enfant Vengeur[4] (**20**).

A propos, et Soledad? Il ne lui en veut pas. Il faut seulement qu'elle soit punie, parce qu'elle a péché : l'esprit d'Alban le demande plus que son âme. En vérité, elle a disparu. Dans la chevauchée nocturne, il l'a secouée hors de lui avec ses larmes. Un fruit appétissant et qui, lorsqu'on

1. *Mayoral*, mot espagnol : chef des bouviers; 2. *Artémis :* déesse adorée par les Grecs, fille de Zeus et de Léto, sœur d'Apollon; 3. *Rinceau :* ornement sculpté ou peint, ayant la forme de branchages enroulés; 4. *Le romance de l'Enfant Vengeur :* un des poèmes les plus connus du « romancero » espagnol.

y mord, vous empoisonne la bouche, on n'en souffre pas, on ne lui en veut pas, on le rejette. Il y a d'autres fruits. D'autres corps. Ah! il s'arrête...

Il peut l'avoir, après-demain peut-être. Quoi! toute sa construction d'héro sme, cette haute tour humaine s'écroulerait? Et après? Bâtir, et puis tout démolir d'un coup de pied, en riant[1]... non, cela ne le choque pas. Il l'aurait avec toute sa force allégée des scrupules et des misères de la tendresse. Il est devant soi comme le savant qui fait une expérience et ne sait pas ce qui va sortir. Demain, peut-être qu'il sera si piètre matador* que quelqu'un devra sauter dans le rond pour achever sa victime. Peut-être qu'il sera si bon qu'une muraille de cris surgira autour de lui. Peut-être qu'il quittera les arènes désespéré de devoir sacrifier son bonheur à ce qu'il croit sa dignité. Peut-être qu'il ne pensera pas plus à Soledad que si elle n'existait pas. Peut-être qu'il descendra au fond de la lâcheté et ira quêter d'elle ce qu'elle a promis (**21**).

Il songe à elle. Son souffle se raccourcit. Ses joues brûlent.

Le sommeil le prend. Il y a des arènes dans le ciel. De toutes parts les étoiles s'y pressent, comme des vaches se pressent le soir vers l'enclos. Des taureaux blancs aux cornes d'or circulent doucement autour de lui. Ils ont des colliers de corail, des boucles d'oreilles, de grandes ailes en plumes de paon, avec lesquelles ils ne volent pas mais seulement décollent un peu de terre. Ils s'accouplent, et celui qui couvre cache de ses ailes battantes celui qui est couvert, comme le faucon, si on le guette, étend ses ailes avec amour sur la proie qu'il était en train de déchiqueter.

VII

Il se réveilla avec la tête pesante. Le premier signe de sa vie fut une sensation d'horreur. La première pensée, une pensée de honte : « Se faire blesser légèrement pour en avoir fini... » Oui, mais Soledad serait trop fière. Un homme blessé à cause d'elle! Il est impossible de lui donner ce sale plaisir-là. Et puis, on ne se fait pas blesser sur

1. Cette philosophie sera longuement développée plus tard dans *Service inutile*, où elle s'exprimera dans la formule : *Aedificabo et destruam.*

commande. De loin, en une minute d'affolement, un homme peut concevoir cela. Sur le sol de l'arène, il lutte pour être sauf, comme le veut son instinct, qui gouverne sur ce sol, et c'est bien pourquoi on appelle ce sol le « terrain de la vérité »[1]. Au fond, Alban sait tout cela.

Il se vit dans la glace, dépeigné, les lèvres arides[2], les dents ternes, une pointe de crème jaune dans les commissures des yeux. Était-ce *cela* qui cet après-midi devrait dompter deux bêtes féroces, une demi-douzaine de subalternes et trois mille spectateurs? Qu'est-ce qui allait créer cette résurrection? Toutefois le blanc de ses yeux était tout veiné de sang, comme celui des taureaux, et il trouva que c'était bien. Bien aussi qu'il se fût fait hier couper les cheveux, pour se sentir plus léger et plus jeune.

Au bain, il regarda son corps. Quel endroit en serait déchiré, à quatre heures, en serait affreux à voir? L'aine, le bas-ventre, c'est toujours là.

Il eût pu mettre ses sous-vêtements de l'après-midi. Mais non, il préférait se rhabiller après déjeuner. Cela occuperait du temps.

La journée était radieuse. Il dit « merci » au très-bleu. Il dit : « Cela vaut bien d'être tué, dans cet air. » Une auto l'emporta à Medina de los Reyes[3].

Quand il arriva, on séparait du groupe chaque cornu, qu'on faisait passer dans le *chiquero*[4], d'où il sortirait directement dans l'arène. Alban se dissimula derrière une poutre, car Soledad et le duc, penchés contre la balustrade, au milieu de nombreux spectateurs, contemplaient l'opération. De cette galerie supérieure où l'on était, des hommes, en le piquant de leurs longues perches, tentaient de pousser le taureau noir d'Alban vers une loge voisine. Agacé, il donnait de la corne et ruait. Quelle chose étrange de voir, comme dans un œil humain, la colère s'allumer dans son œil d'abord morne! *Ahi... Ahi... ahi...*, lui murmurait le conocedor[5], comme un homme qui appelle des colombes. Enfin il passa. Venues par les baies ouvertes, des hirondelles voletaient dans le grand bâtiment ainsi que dans les vieilles églises pleines de vitraux cassés.

1. *Terrain de la vérité.* Expression espagnole (cf. p. 72, note 3); 2. *Arides.* Au sens étymologique : sèches; 3. *Medina de los Reyes.* Cf. p. 71, note 3; 4. *Chiquero,* mot espagnol : petite loge où chaque taureau est enfermé séparément le matin de la course; 5. *Conocedor.* Cf. p. 65, note 1.

Le Mauvais Ange[1] entra en trombe. Telle était sa vivacité, comme électrique, à se retourner dans cet enclos étroit, sous les piqûres des perches, qu'il suggérait un poisson effrayé dans un aquarium. Formidables étaient ses coups de revers[2]. Et il y a des aficionados* français qui disent que le taureau espagnol est lourd, et qu'il ne peut pas frapper de côté!

Le taureau ne se décidant pas à passer, le conocedor demanda du silence et on ferma les volets, tandis qu'on allumait à l'électricité la loge où la bête devait se rendre : elle s'y dirigerait comme vers du soleil. Mais les volets laissaient filtrer à travers l'obscurité un rai de puissant soleil, qui descendit sous le mufle même du Mauvais Ange, et le Mauvais Ange, comme dans un mythe merveilleux, se mit à donner des coups de corne au soleil. La lutte de Mithra[3] et du Soleil! Enfin il vit la lumière dans l'enclos voisin, et alla vers elle au grand trot. La porte se referma sur sa croupe, et la ruade qu'il y décochait résonna. Alban s'éclipsa. On rouvrait les volets.

Maintenant, par le dédale des poutres, il était arrivé au-dessus du chiquero, où le Mauvais Ange se trouvait enfermé comme dans une grande caisse, déjà pleine de bave et de fiente qu'il avait collées aux parois en se débattant. Par l'ouverture supérieure, Alban le regarda. La tête du dieu était à un mètre au-dessous de lui. Silencieusement, l'enfant-homme l'adora.

Il adorait tous les taureaux, on le sait. Mais la crainte l'avait conduit plus vite encore à l'adoration de celui-ci, sans compter qu'en l'adorant il espérait fléchir sa fureur. « Salaud! Cochon! Saligaud! » Il l'apostrophait ainsi tout bas, sur un ton révérentiel et comme on déroule une litanie[4]. Sous les grands cils brillants, lustrés par la lumière descendante, les prunelles laiteuses du dieu avaient un reflet bleu clair, soudain inquiètes à l'approche de l'inconnu, et Alban voyait Alban au fond de ces prunelles, et elles viraient dans l'inquiétude, et de la cornée apparaissait, rosâtre de sang. Deux longues larmes coulaient des yeux. Les oreilles pointaient, tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt les deux à la fois, dans un mouvement sans repos : la

1. *Le Mauvais Ange.* Cf. p. 62, note 1; **2.** *Coups de revers :* coups de côté; **3.** *Mithra.* Cf. p. 65, note 2; **4.** *Litanie :* prière formée d'une longue suite de brèves invocations.

bête et le bestiaire[1] étaient aussi anxieux l'un que l'autre. « Comme son cœur doit battre! » se disait le bestiaire, avec de l'attendrissement. Le mufle noir, entouré de moustaches de phoque, était constellé de pores humides, qui avaient la disposition régulière des étoiles sur le drapeau américain. Le taureau s'entrait la langue alternativement dans chaque naseau — droite, gauche, droite, gauche, — une langue rose lisérée de noir de chaque côté comme un ruban de décoration, et on entendait le râpement de la langue sur les naseaux, et les naseaux frémissaient, pleins d'une eau opaline[2] comme les trous qu'on fait dans les plages. Quand Alban bougeait, l'œil jetait un éclair.

Soudain, le taureau lui fit un mugissement en pleine figure. Alban sursauta en arrière, pas trop rassuré. Il regrettait à présent de s'être fait une fois de plus reconnaître. Et il s'en fut avec une certaine précipitation, croyant sentir le dieu se hisser hors de sa fosse et se précipiter en soufflant derrière lui (22).

Dans la piste, un cheval étique était attelé à un morceau de bois flanqué d'un vieux bout de panier. Un bonhomme, péniblement, traînait la bique et le paillasson. Tout cela pour égaliser le sable.

La veille de leur combat, on servait aux bestiaires romains un repas somptueux, parce qu'il était peut-être le dernier. Dans un *ventorro*[3], Alban déjeuna avec un bouillon, un doigt de pain, un verre de cognac. Martyrisé par les mouches, il se disait que les taureaux l'étaient encore beaucoup plus que lui, ce qui lui permit enfin d'aimer son mal. Quand il sortit, malgré la chaleur du repas, malgré la chaleur du midi, ses pieds et ses mains étaient glacés.

Sans cesse de jolis êtres le frappaient en pleine poitrine, lui causaient une suffocation. A Paris, dans une pareille circonstance, ce qu'il eût vu de la vie lui eût permis de se jeter sur les cornes en pensant qu'il n'avait rien à perdre. Mais, devant ces tournures charmantes, il se disait : « Si je suis tué, je ne pourrai pas profiter de tout ce qu'il y a de fou par le monde. » Et chacune d'elles augmentait sa dépression.

A l'hôtel, il s'habilla : simple costume andalou. Pendant ce temps il alla mieux, parce qu'il était occupé. Il retira

1. *Bestiaire*. Cf. p. 76, note 2; 2. *Opaline :* qui a la couleur laiteuse et les reflets irisés de l'opale; 3. *Ventorro*, mot espagnol : mauvaise petite auberge.

ses bagues, pour avoir tout à l'heure ses doigts libres, du même geste qui sera sien plus tard, avant les rendez-vous, pour les avoir libres dans les caresses. Il regarda sa main droite, celle qui tue, toute mordillée par les brusqueries du Galgo[1], et il trouva son poignet bien mince.

Il enroula autour de ses pieds des bandes velpeau[2], s'assura que ses chaussettes n'étaient pas reprisées, au cas où on le déshabillerait à l'infirmerie, ne mit pas de caleçon, afin que la corne, en pénétrant, ne fît entrer que peu d'étoffe dans la blessure, serra à l'extrême son pantalon, s'assurant qu'était bien moulé tout ce qui devait être moulé : invinciblement, il se représentait ses habits déchirés, maculés de terre et de sang. Il avait compté deux heures pour s'habiller. En une heure il fut prêt. La course était à trois heures et il était une heure et demie.

Pendant qu'il s'habillait, on lui avait fait passer les cartes de Uhagon[3] et de don Ali[4] et il avait répondu avec impatience qu'il ne recevait personne. Comme il le regrettait à présent! Quel affreux temps de vide en face de lui!

L'anxiété l'envahissait, de minute en minute plus forte, comme chez quelqu'un qui sent qu'il couve une maladie. Il avalait de grandes bouffées d'air. Son cœur gonflé semblait une tumeur dans son côté. Il avait des mouvements nerveux, tels que se gratter le haut de la tête, passer un doigt dans son col, pour faire de l'air. Il eut envie de fumer et n'osa pas : cela pouvait l'étourdir. Il eut soif et n'osa pas boire : cela pouvait lui dilater l'estomac. Cet état misérable, c'était tout de même un équilibre, qu'un rien pouvait faire chavirer. Je laisse à penser combien de fois *los retretes*[5] reçurent sa visite.

Il s'étendit sur le lit, et l'anxiété se coucha sur lui. Il eût donné ses bagues, sa montre, pour que cette heure et demie fût passée. Une stupéfaction lui venait : « Qu'est-ce que je fais ici? Quelle aventure! » Il se représenta tous ces spectateurs de tantôt qui à cette heure bouffaient des cigares, se repaissaient de petits verres, et ils lui firent horreur, et le duc lui-même, le duc aux dents félines, lui

1. *Le Galgo.* Cf. p. 37, note 3; 2. *Bandes velpeau :* bandes de tissu assez élastique, avec lesquelles on enveloppe les blessures; 3. *Uhagon :* personnage qu'Alban a rencontré chez le duc de La Cuesta; 4. *Don Ali :* nom du journaliste invité à la *tienta* du duc (cf. chap. II); 5. *Los retretes,* mot espagnol : lieux d'aisance.

parut un monstre d'inconscience ou de cruauté. Il n'imaginait pas que la journée se terminât sans un accident. Bien des fois, auprès de toreros* vulgaires, il s'était dit : « C'est la mort qu'ils frôlent qui empêche seule de les confondre avec des cabotins[1]. » Et il avait rêvé pour lui-même la blessure grave, qui purifiât ce qu'il y avait d'un peu trouble dans sa religion. Mais, à présent, la table d'opération... non! non! il reculait en frémissant. Et il restait ainsi, les yeux fixes et sans regarder, comme un homme qui pense à une femme. Ah! non, pas à Soledad! Dieu, celle-là, qu'elle était absente de lui! Rien pour elle. Rien contre elle. Inexistante (**23**).

Soudain la tentation se présenta. Elle ne s'insinua pas, ne prit pas corps lentement. Elle se présenta d'un coup, viable, réalisable à l'instant, si puissante qu'il se dressa, s'assit sur le bord du lit. Renoncer. Le télégramme qu'il prétendra avoir reçu ce soir, pour fuir le duc et Soledad, c'est maintenant qu'il vient de le recevoir : « Mère au plus mal. Reviens urgence. » La *cuadrilla** qui arrive le chercher le trouve faisant ses valises. N'importe qui le remplacera. Il y a d'ailleurs des précédents. Un matador*, qui a reçu en pleine course un pareil télégramme, a obtenu la permission de se retirer. Ce soir Alban ne sera pas blessé, il ne sera pas mort, il sera dans le train vers Paris. Qui pourra croire à cet excès de lâcheté? Et, si on y croit, que lui importe? Tous ces gens, s'il le veut, il ne les reverra plus de sa vie.

Alban se leva, comme affolé, et descendit l'escalier. Il fallait qu'il s'étourdît, qu'on l'étourdît pendant le temps qui restait avant la course. Et dans le hall, plastronnant, cambrant la taille, il demanda un verre de cognac.

Il voulut lire un journal. Ses mains faisaient trembler le papier. Derrière une porte vitrée, les garçons en habit le regardaient. Des gens chuchotaient. Le patron et sa femme vinrent vers lui : « Nous buvons à votre chance. Que la Vierge vous protège! »

Alban n'avait pas une dévotion très vive pour la Vierge. Mais il aimait la Bonne Mère, divinité de Marseille, qui semble par son nom une survivance chrétienne de la Bonne

1. *Cabotin :* d'abord comédien ambulant; puis personne qui joue une sorte de comédie pour attirer l'attention sur elle.

Déesse romaine et de la Grande Mère grecque : Cybèle[1], déesse du taurobole[2]. Il éleva la *copita*[3] :

— A la santé de la Bonne Mère!

Il sentit que le pas le plus dur était franchi. Sur sa bouche il avait installé un sourire large, un peu fat. Les mains aux hanches, il plaisantait. Et peu à peu, devenant ce qu'il voulait paraître, un allégement se faisait en lui. L'amour-propre flatté, ce monde qui l'entourait, le flux de ses paroles, qu'il prononçait exprès très vite et très fort, le grisaient réellement, comme il l'avait voulu.

L'auto arriva, avec les hommes. Les grooms montèrent chercher son épée et ses affaires. Une minute après, on était sur la route.

Alban restait grave, mais sa panique, comme les troupeaux, s'était *posée*. Il était déjà dans l'action, en quelque sorte. Comme ces tableaux qu'on voit de moins en moins distinctement à mesure qu'on s'approche d'eux, le danger lui apparaissait d'une façon moins consciente à mesure qu'il s'approchait de lui. Il avait toujours pensé que, son imagination étant la maîtresse, toutes ses craintes étant en elle comme tous ses secours, il en recevrait moins de spectres à mesure que la réalité se substituerait à elle, et il se prenait à espérer que sur la piste il serait presque maître de lui. Le danger n'était rien; le mal entier venait de l'appréhension. Et maintenant, dans une heure et demie, bien ou mal, tout serait fini. Fini!...

Des interrogations de technique lui montaient aux lèvres, par ce même pli qui lui avait fait demander des manuels à don Ali : il pensait que, sa science toute fraîche, il trouverait toujours moyen de la « placer[4] », et peut-être cette croyance n'était-elle pas si absurde qu'il semble d'abord. Mais il n'osait les poser. Enfin il se décida :

— Qu'arriverait-il si, un taureau qui désarme, on le passait par le haut[5]?

— Mais c'est par le bas, voyons, qu'il faut le passer!...

— Est-ce que la nécessité de donner le coup de tête très haut ne parviendrait pas à lui mettre la tête basse, par la

1. *Cybèle :* mère des dieux, appelée Grande Mère et aussi Grande Déesse; 2. *Taurobole :* sacrifice expiatoire consistant à égorger un taureau en l'honneur de Cybèle ou de Mithra; 3. *Copita,* mot espagnol : petite coupe; en réalité « petit verre »; 4. *Placer :* utiliser au moment opportun; 5. *Passer par le haut :* faire des passes de cape obligeant le taureau à lever la tête.

fatigue des muscles du cou, aussi bien que des passes par le bas?

Ils se mirent à rire. Patata[1] surtout eut l'air de se moquer de lui. Le troisième torero*, Gutiérrez[2], qu'il voyait pour la première fois, avait une longue figure rentrante de garçon de café. D'une commune voix, ils proclamèrent que c'était impossible, etc. Alban vexé ne posa plus de questions.

Sur la route passaient sans cesse, venant à leur rencontre, des troupeaux de chevaux, de mulets, d'ânes sauvages, conduits par les Gitans à la *feria*[3] qui ouvrait ce soir; les bêtes se découpaient en ombres chinoises sur la poussière opaque qu'elles soulevaient, et où elles enfonçaient comme dans le sable de la mer. Un troupeau de bœufs passa aussi. Il fallait voir, chez les toreros, chez les occupants des voitures arrêtées, le sourire unanime qui éclaira les visages, l'expression amicale pour la bête familière et ennemie! Comme Alban, tous ces gens aimaient les taureaux qu'ils allaient voir tuer.

Le village approchait. Les équipages devenaient plus nombreux. La piétaille[4] naviguait en deux files de chaque côté de la route. Ah! être un de ces spectateurs digérants et désintéressés, qui font des vœux pour que les taureaux de tout à l'heure soient de vrais vampires[5]! On dépassa un picador* sur son cheval vacillant, portant en croupe, bleu et rouge, le « singe savant[6] » qui lui avait amené la bique[7]. Au passage, on échangea avec lui quelques serpentins de cris[8]. Et lui, comme la bique se traversait[9], faisait des histoires :

— Elle va mourir, mais elle s'en venge bien!

Ils débouchèrent dans la large avenue qui menait à la plaza*. De loin, des gosses leur faisaient des signes, demandant qu'on leur confiât l'auto à garder pendant le spectacle. Mais quand elle arrivait sur eux ils se jetaient en arrière, effrayés par les gerbes de boue qu'elle projetait (on ne

1. *Patata.* Cf. p. 71, note 1; **2.** *Gutiérrez :* le troisième *peon* qui doit aider Alban pendant la course; **3.** *Feria :* foire accompagnée de fêtes; **4.** *Piétaille :* la foule de ceux qui vont à pied; **5.** *Vampire :* être chimérique, sortant la nuit du tombeau pour sucer le sang des vivants. Ici : dangereux, criminel; **6.** *Singe savant :* « *Mono sabio.* C'est le nom d'argot qu'on donne à ceux des garçons d'arènes qui sont spécialement affectés aux picadors » *(Note de l'auteur)* ; **7.** *La bique.* Façon argotique de désigner un mauvais cheval; **8.** *Serpentins de cris* : cris se déroulant comme des serpentins de papier; **9.** *Se traverser.* Cf. p. 32, note 5.

sait pourquoi, cet endroit était toujours un cloaque). « Ces invites suivies de paniques, c'est déjà tout à fait torero », pensa Alban avec âcreté.

Aux abords de la plaza, dix gamins virulents et noirauds s'agrippèrent à la voiture, et les bestiaires leur frappaient sur les mains pour les faire lâcher. Des petites filles criaient : « *Agua fresquita !* De l'eau fraîchette! » On vendait, étalées par terre, des brochures sur les matadors* célèbres. Alban, qui aimait bien les enfants, ne se reconnaissait pas dans sa rudesse à se frayer un passage parmi leur meute hurlante.

Les corrales* étaient pleins de monde. Les mules piaffaient, qui entraîneraient les cadavres des taureaux et des chevaux. Contre le mur, les rosses[1], festin suprême[2], dévoraient leurs cordes d'attache. Des ficelles leur serraient les oreilles, pour que le bruit de l'arène ne les effrayât pas, et leur œil droit était bandé[3]. Un petit vieillard en couleurs claires leur tapait dessus, infatigablement : il ne voulait rien faire d'elles, c'était pour le plaisir. Une *alegria*, une allégresse nerveuse extraordinaire sortait de tout ce mouvement, éclatante et noire comme ces rayonnements ponctués d'ombres qui se heurtaient sur les choses et les êtres, dans le fumet vigorant du crottin. Ah, cela, vraiment, c'était vivre! Il n'y avait rien au monde qui fût comparable à cela (**24**).

Un *arenero*[4] se retourna, et Alban reconnut Jesús[5].

Lui! Avec le béret rouge, la blouse rouge, le pantalon bleu, les espadrilles blanches, sa fraîche tournure seigneuriale! Dieu, pensa Alban, c'est trop de choses ensemble. Que va-t-il se passer aujourd'hui? Et il faut être à la hauteur de tout cela!

Pepe Alcaraz[6] était déjà là. Ils se saluèrent de la tête et ce fut tout. D'un coup d'œil, Alban reconnut que sa cuadrilla* était composée de jeunes gens de la société, alors que ses hommes à lui étaient des professionnels. Il pensa que les Espagnols « bien » n'avaient pas voulu être sous les ordres d'un étranger, et en fut un peu mortifié. A son tour, il désira les surpasser. D'ailleurs, la peur fondait en

1. *Rosses* : mauvais chevaux que monteront les picadors; **2.** Parce que tout à l'heure elles risquent d'être tuées dans l'arène; **3.** Pour ne pas voir le taureau qui les chargerait par la droite; **4.** *Arenero*, mot espagnol : garçon d'arène; **5.** *Jesús*. Cf. p. 49, note 3; **6.** *Pepe Alcaraz*. Cf. p. 53, note 4.

lui comme de la neige, ou plutôt des sentiments plus immédiats prenaient la place de la peur : rivalité, saisissement par Jesús, imminence de l'action. En passant sous les gradins vers la porte d'entrée ouverte sur l'arène — et le passage du soleil à l'ombre froide était si accentué qu'il éternua, — il se sentait réellement assez maître de soi.

Les barrières s'ouvrirent. Le cirque apparut, ruisselant de soleil, de cette brute de soleil (il vous tape dans les yeux), avec la piste où le sable avait différentes teintes, comme la mer a des chemins d'eaux, plus clairs; et la poussière s'en élevait lentement, ainsi que la fumée d'un autel de sacrifice. Les gradins étaient combles. Le couloir circulaire[1], qui ne doit contenir qu'un personnel indispensable, était noir de gens. « Pour y sauter, ce sera vraiment commode! » pensa le jeune homme. Près d'eux, des spectateurs se penchaient au-dessus de la porte par où ils allaient sortir, et leur souhaitaient bonne chance en riant :

— *Vivan los tios toreros !*[2]

Eux ne riaient pas. Qu'étaient ces taureaux jeunes pour des gens du métier tels que les péons* d'Alban? Et pourtant, cette minute avant d'entrer dans l'arène ne pouvait pas être autre chose que grave. Aucun d'eux n'avait le « costume de lumières[3] », mais leurs capes de parade, lourdes d'ors, et leurs visages, leur donnaient l'air d'un clergé, dans la sacristie, attendant de monter à l'autel.

Des inconnus leur tapaient sur l'épaule, leur pinçaient la nuque. « *Ahora*[4]! » C'était maintenant qu'on allait reconnaître les braves! Puis, comme on faisait évacuer l'entrée, ils se mirent à défiler devant les toreros* alignés contre le mur, et ils leur serraient la main en leur murmurant des paroles, comme aux « personnes de la famille » dans les enterrements. Alban entendit une voix qui parlait français : elle sortait d'un ahuri lorgnonard[5], à teint de cloporte[6], avec des pellicules sur son col de veston. « Qu'est-ce qu'il vient fiche ici, celui-là? » grogna-t-il, s'écartant pour ne plus entendre la voix. Un Français, en ce lieu-ci, ne pouvait dire que des bêtises.

1. *Le couloir circulaire :* couloir qui sépare la première barrière — ou *talanquera* — de la seconde — ou *contrabarrera ;* 2. « Vivent les braves, les courageux toreros ! »; 3. *Costume de lumières.* Traduction littérale d'une expression espagnole : *traje de luces ;* 4. *Ahora,* mot espagnol : maintenant, à présent; 5. *Lorgnonard.* Terme péjoratif : qui porte lorgnon; 6. *Cloporte :* petit crustacé, vivant dans des lieux sombres et humides.

— Un peu pâle, hé, *un poquitiyo*[1] ? » lui dit Esparraguera, avec un sourire, en lui posant la main sur l'épaule.

Esparraguera lui avait toujours parlé avec une déférence presque excessive. Dans cette familiarité à cette minute, il y avait quelque chose qui voulait dire : « Je suis votre égal et sans doute plus, à présent que nous voici sur le *terrain de la vérité*[2]. » Alban lui tendit la main : « Bonne chance. » Alors les deux autres s'approchèrent et ils se serrèrent tous les mains. Cet instant fut un instant bon. La cuadrilla* des señoritos[3] faisait groupe à part.

Soudain les yeux d'Alban s'emplirent de fureur. Sur le mur on avait grossièrement dessiné, au charbon, un cœur percé en guise de flèche d'une épée de matador*. Alban n'alla pas jusqu'à se signer, mais d'instinct, sans y penser, il se baisa le pouce, pour conjurer le mauvais sort. Un cœur! « A toi mon âme! » etc. Le diable emporte le serin qui avait dessiné cela à cet endroit. Cela devait sûrement porter malheur.

Ils s'effacèrent pour laisser passer, à cheval, la señorita[4] Carmen Zaballos, qui faisait l'*alguazil*[5], et allait demander la clef du toril[6]. Alban se baissa, feignit de tirer un caillou entré dans son soulier. C'était pour faire venir le sang à son visage. Il ne fallait pas être « un peu pâle ».

Seuls maintenant dans l'entrée, les hommes jetaient leurs cigarettes, roulaient contre leur ventre, comme une ceinture, les pans de leurs capes*.

Un applaudissement unanime salua la señorita quand elle arriva au-dessous de la présidence. « Les applaudissements pour ceux qui font des sourires, pensa Alban. Et pour ceux qui travaillent et risquent, tout à l'heure, les sifflets. » Des gens qui, des gradins, jetaient des prospectus, dont beaucoup s'éparpillaient sur la piste, achevèrent de l'agacer. « On n'a pas idée de cela! C'est moi qui ferais coffrer ces gens-là! »

La señorita revint au galop, fit tourner son cheval pour

1. *Un poquitiyo* (espagnol) : un tout petit peu; **2.** *Terrain de la vérité*. Cf. p. 72, note 3; **3.** *Señoritos*, mot espagnol : jeunes gens de la bonne société; **4.** *Señorita*, mot espagnol : demoiselle; **5.** *Alguazil* : personnage chargé d'assurer la police de la course; il escorte les quadrilles dans le *paseo*, reçoit la clé du toril, fait exécuter les ordres du président, etc.; **6.** L'alguazil demande la clé du toril au président, qui la lui lance de sa loge.

se mettre en tête de leur cortège. Il y eut un instant d'énervement, parce que la musique n'était pas prête. Derrière eux, les corrales* s'étaient vidés de curieux, et on ne voyait plus que quelques retardataires, se faufilant au pas de course entre les picadors* qui caracolaient. Puis les cuivres attaquèrent le pas redoublé *Mazzantini*[1], et les hommes, gonflant la poitrine, cambrant la taille, balançant le bras droit — l'autre maintenait la cape serrée autour des reins, — commencèrent de défiler sur le sable.

A mesure qu'ils approchaient des gradins de l'ombre, où tout le monde s'était levé, Alban eût voulu sourire à des visages qu'il reconnaissait. Mais il était impuissant à faire venir un sourire sur ses traits. Pourtant quand, après qu'ils eurent salué la présidence, il reconnut Soledad avec trois autres jeunes filles, en mantilles[2] blanches, dans une loge, il tenta de lui sourire, pour qu'elle le crût toujours fidèle et que sa déception de ce soir fût plus forte. Et il lui fit une sorte de sourire, mais si contraint, si crispé, qu'il eut conscience lui-même que « ce n'était pas cela ». Par un singulier phénomène, regardant le public, il sentait l'impossibilité de fixer en particulier un visage, et, s'il en fixait un, ne le voyait pas.

Du couloir, les employés jetaient des coussinets[3] aux spectateurs. A droite, les capes de travail étaient étalées sur la barrière, comme un vaste manteau d'arlequin. Alban confia sa cape de parade à don Ali, qui était au premier rang, et qui l'étendit devant lui avec une énorme excitation. Puis il prit son poste de combat dans la piste. Depuis l'instant où il avait débouché dans le soleil, ses dents étaient serrées, ses lèvres pincées, sa peau tendue, comme s'il prenait appui sur son visage. Il avait une émotion oppressante, mais pas de peur. Elle était dépassée. Il était au-delà de la peur (**25**).

Des spectateurs se rassirent, pas tous. Il y eut un instant de silence avant que les clarines[4] sonnassent l'entrée du taureau, qui était pour Alcaraz. Les hommes s'assuraient furtivement si leurs compagnons étaient bien à leurs places. Alban baissa son feutre jusqu'aux sourcils, contre le soleil, puis jeta un coup d'œil pour voir où était Jesús. Un

1. *Mazzantini :* nom d'un matador célèbre; **2.** *Mantille.* Cf. p. 53, note 1; **3.** *Coussinet.* Cf. p. 22, note 1; **4.** *Clarines :* sortes de trompettes dont la sonnerie annonce le début de la course.

picador* rajusta sa jugulaire. — Et voici que moi, Montherlant, qui écris, à mon tour je me sens un peu oppressé. Arrêtons-nous un instant.

[Après que Pepe Alcaraz s'est débarrassé de son premier adversaire, c'est maintenant au tour d'Alban de combattre.]

Les clarines sonnèrent, et le premier taureau d'Alban — le noir[1] — jaillit dans l'arène, au milieu d'un « Ah! » de contentement. En un instant, il eut parcouru tout le rond comme un écervelé. Enfin, un taureau! De loin, les péons* lui lançaient la cape*, puis, à son approche, se faufilaient derrière les burladeros[2]. Alban le regardait avec des yeux sortant de la tête d'attention; et il se passait l'index droit sous le nez, signe chez lui de fiévreux intérêt. Esparraguera lui ouvrit la cape; le taureau s'élança, mais, arrivé dessus, s'arrêta court, les pattes droites, en frémissant un peu, souffla deux fois et, se détournant sans la prendre, obliqua et repartit au galop. Deux, trois capes, ainsi présentées, ne parvinrent qu'à lui faire rebrousser chemin. On eût dit qu'il y avait entre l'étoffe et lui on ne sait quelle répulsion physique. Le cœur d'Alban sombrait.

Quand le taureau, sa fougue brouillonne apaisée, parut fixé, Alban alla à lui, le cita* avec la cape, l'y reçut pour une véronique[3] serrée, bien qu'elle ne lui donnât pas la sensation du danger, et qu'il fit en dansant, les jambes écartées, c'est-à-dire mal. Mais lorsqu'il voulut enchaîner, la bête s'était échappée, était déjà loin. Il courut derrière elle, non sans ridicule, l'atteignit quand, dans sa galopade, elle était tombée sous une pique, qu'elle acceptait parce qu'il le fallait bien.

Il lui tendit la cape pendant que le picador, à plat ventre au sommet de la barrière, semblait prendre une leçon de natation. Et tout de suite il se rendit compte que quelque chose de nouveau s'était fait. Le taureau fuyait droit devant lui, fourgonnant avec des coups de tête embrouillés, sans vraiment relever la tête. Et chaque fois qu'il tapait ainsi il grognait, ridiculement, comme un homme qui bougonne d'être dérangé. Auparavant il était seulement difficile, à présent il devenait dangereux, —

1. Cf. p. 67; 2. *Burladero*. Cf. p. 75, note 2; 3. *Véronique*. Cf. p. 40 note 3.

dangereux parce que, depuis la pique, il avait vraiment peur, dangereux comme tout ce qui a peur. N'importe quel taureau féroce eût été plus aisé à combattre que ce bœuf plaintif.

Tout le monde truquant, par courtisanerie, pour sauver l'honneur de la devise, le taureau finit par prendre les trois piques réglementaires. Ensuite Esparraguera et Gutiérrez le banderillèrent[1] avec difficulté, car il ne s'élançait pas. Mais que de manières faisait Esparraguera! Une « préparation artistique » avec effets de bras, trémoussements de fesses, inclinaisons de tête comme le photographe avant le : « Ne bougez plus! » et même des œillades de houri[2]. En vain Alban, trépignant comme un petit singe, lui faisait-il signe de dépêcher — c'est la règle que le jeu des banderilles* doive être mené vite — : il était dominé par sa cuadrilla* comme il l'était par le taureau. « La peste soit de la tuberculose[3]! pensait-il. Quand je pense que, sans la pitié que ce garçon m'a inspirée, j'aurais à présent Vinarès[4], un des premiers *banderilleros** d'Espagne! »

Enfin Esparraguera piqua : un fuseau dans l'épaule et l'autre dans le sable. Quand il revint à la barrière, il se jeta sur l'alcaraza[5] d'eau, comme si sa poitrine à demi détruite était dévastée de brûlure. Après cet effort, ses orbites semblaient s'être creusées. Et son visage était gluant d'une sueur malsaine pareille à de la poisse. Gutiérrez, ensuite, banderilla avec brio. Qui l'eût cru? Des trois hommes d'Alban, celui-ci, avec sa tête de garçon de café, était le seul qui fût efficace.

A chaque paire posée, le taureau sautait, donnait des coups de revers sous la piqûre, et il jetait en l'air des fils de bave qui en retombant s'accrochaient à ses cornes. Un peu réveillé, il remplissait l'arène de son brame[6], appelant le public à témoin des misères qu'on lui faisait. Que lui voulait-on? Lui, il demandait seulement qu'on le laissât tranquille... « Non? On ne veut pas? Eh bien, tu vas voir ça, toi! » Et brusquement sa panique devenait une attaque

1. *Banderiller :* poser les banderilles; 2. *Houri :* nom de beautés célestes qui, au paradis de Mahomet, seront les épouses des musulmans fidèles; 3. Esparraguera est, en effet, miné par cette maladie (cf. p. 67, note 6); 4. *Vinarès.* Ce torero lui avait été proposé par don Ali; 5. *Alcaraza :* vase de terre poreuse, où les boissons rafraîchissent par évaporation; 6. *Brame :* cri du cerf et du daim.

et il poursuivait un homme surpris, qui jetait sa cape*, jusqu'à la barrière, sur laquelle il posait son mufle avec un air comique de signifier combien il serait mieux de l'autre côté qu'ici.

— Attention, dit Alban, il va sauter.

Il sauta la barrière, tandis que les gens du couloir sautaient à leur tour dans l'arène. On ne le voyait pas, d'ici, galoper par le couloir, on ne le suivait qu'à son ombre, qui passait par le vide entre la barrière et le sol, et se déplaçait rapidement. Et c'était impressionnant, cette ombre mouvante qui indiquait la mort cachée, comme est l'ombre de l'oiseau de proie qui tournoie autour de vous à vos pieds.

Le taureau rentré, Alban prit la muleta*, la mouilla et la frotta un peu dans le sable pour l'alourdir et qu'elle résistât au vent. Il assura dans sa main la poignée chevronnée[1], prit l'épée dont il mouilla la pointe avec de la salive mise sur ses doigts, pour faciliter sa percée dans la chair.

— Pas de naturelles[2]! lui cria don Ali. Passe de poitrine, passe de poitrine[3], et, si tu veux le châtier, des « aidées par le bas[4] ». Tac! — tac! — tac! — (il fit les gestes, comme au café) et tu le roules!

Il le tutoyait, dans sa sollicitude. Alban fit « Oui, oui... » de la tête. Avec quel air dilaté don Ali avait lancé : « Et tu le roules! » En effet, assis au premier rang, sur un bon coussinet, ce devait être bien facile.

S'arrêtant sous la loge de la présidence, où se trouvait le duc[5], et rejetant le buste en arrière, Alban lui fit cette dédicace : « Señor duc, ma gratitude et la civilité veulent qu'ici je vous dédie ce taureau qui déjà porte votre devise. Mais, comme vous voyez vous-même que c'est un taureau tout à fait impossible à travailler, je le dédie en réalité à qui en voudra. »

1. *Chevronnée.* Sans doute : dont la poignée est garnie de chevrons; **2.** « Dans la passe naturelle, le torero se place face au taureau, au centre même du berceau des cornes et à une distance maxima de deux mètres. Dans cette position, tenant la muleta de la main gauche, il cite le taureau en avançant la jambe droite, et, quand l'animal est proche, il l'enveloppe dans le drap et le guide dans le terrain d'en dehors en développant sa muleta et en lui faisant décrire un demi-cercle en arrière sans l'élever ni la baisser. » (D'après don Rivas, *l'Esprit de la corrida.*); **3.** « Le matador doit se placer le plus près possible de l'animal », puis « se profiler », et, « la main gauche armée de la muleta, envelopper le taureau dans les plis du leurre et le faire passer devant sa poitrine, en le guidant vers la droite (d'après don Rivas, *l'Esprit de la corrida*); **4.** *Aidées par le bas :* passes faites très bas, où l'on pique l'épée dans le bas de la muleta comme pour accroître la surface de celle-ci; **5.** Le duc de La Cuesta.

Il se retourna en lançant son chapeau dans le couloir, trop vite pour voir les visages surpris de ceux qui avaient entendu, et qu'abasourdissait cette bonne insolence. Mais elle l'avait apaisé un peu tandis qu'il marchait droit au taureau, qu'il alla chercher dans son terrain.

Il éleva la muleta* en l'agitant, la tête un peu penchée, frappa du pied. Le taureau baissa le mufle comme s'il flairait le sol avec insistance, se dandina d'une patte de devant sur l'autre, gratta le sol — et le sable qu'il envoyait en gerbes retombait et se collait sur ses blessures, — amorça un coup de tête qu'il ne donna pas. Alors Alban, s'avançant, lui passa la muleta sous le nez. Le taureau, de la droite, décocha un coup de corne qui frôla le jeune homme sans le toucher.

Sur un signe d'Alban les péons* l'entreprirent, le firent changer de place.

« Que tenter? » se demandait Alban. Et la nécessité de faire quelque chose *tout de suite* lui enténébrait le cerveau. Devant cette bête inerte et cependant venimeuse, il sentait cruellement son défaut de science et n'avait qu'un désir : en finir au plus vite avec l'épée. L'épée, c'était toujours à elle qu'il en revenait. Tuer la brute, il n'y avait que cela qui fût calmant. La tuer pour se nourrir de sa force (**26**).

Il esquissa trois ou quatre passes, auxquelles le taureau répondait toujours de la tête, sans déplacer le corps. Alors Alban se tourna vers le public, pour le prendre à témoin que rien n'était possible, puis il lia la muleta et visa. Mais, comme si cette épée pointée vers lui ne lui disait rien, le taureau se mit à reculer. Il recula ainsi de quelques pas, tandis qu'Alban avançait, l'épée toujours tendue, ce qui fit rire. De la muleta il l'immobilisa et, profitant d'un instant où ses quatre pieds étaient bien d'aplomb, se jeta sur lui comme il faisait d'habitude, c'est-à-dire carrément et sans tourner la tête. Quand il se retrouva, titubant, derrière le taureau, il vit que l'estocade* était un peu en avant et pas assez profonde. Quelques personnes applaudirent, parce qu'elle avait été bien portée. Mais le taureau, pas convaincu, regardait les gens qui applaudissaient avec l'air de dire : « C'est ça que vous applaudissez? »

Gutiérrez, de sa cape, fit sortir l'épée. Alban en essuya le sang dans la muleta, et, sans une passe, s'effondra de

nouveau sur le garrot[1]. Mais le taureau avait bougé trop tôt, l'enfant avait eu peur et s'était jeté en dehors. L'épée ressortait par le côté, et le taureau se mit à vomir le sang.

Il alla prendre des mains de son garçon d'épées une nouvelle arme. Faisant cela il vit, au second rang, la señora de Trujillos, qui l'avait accueilli avec amitié et intelligence. Son regard croisa celui de la bonne dame, et il le vit anxieux, dans son visage un peu contracté. Il eut la perception nette qu'elle souffrait en ce moment à cause de lui, souffrait parce qu'elle le voyait plutôt médiocre. Et ceci entama son assurance. Car, chose étrange, il n'avait pas eu l'impression qu'il était plutôt médiocre. Ceci, en quelque sorte, le lui apprit.

Le taureau, mufle contre le sol, ne bougeait pas, tirant une langue grise, et tenant les yeux sur la muleta* et la cape* qu'Alban et Esparraguera faisaient traîner sous son nez pour le fixer. Il était aussi inerte qu'un taureau empaillé, et un filet d'urine tombait de lui continûment, comme le jet d'eau des locomotives. Alban se préparait pour le *descabello** quand le taureau fonça. Quel saut en arrière! Et, fuyant de biais, il tendait à bout de bras la pointe de la muleta pour aveugler la bête, qu'enfin les capes détournèrent.

Maintenant le taureau se mettait en marche le long des barrières. Toute la cuadrilla* lui emboîta le pas, et, dans le couloir, le garçon d'épées suivait aussi, ce qui était assez sinistre. (De combien d'épées aurait-on encore besoin?) Ils parcoururent ainsi le quart de la piste. Dans ce voyage, Alban avait devant lui l'église qui dominait l'arène. Il lui fit quelques signaux de détresse. Cela commençait à vraiment tourner mal.

De nouveau l'animal s'immobilisa, près d'un cadavre de cheval, plat comme s'il avait passé sous le rouleau compresseur. De la pointe de l'épée Alban repoussa les banderilles*, visa un instant pour le descabello, et piqua. Le taureau donna un coup de tête et resta debout. Une seconde fois, même résultat.

Maintenant, à chacun de ses échecs, il fermait les yeux d'énervement, s'essuyait la bouche avec le bord de la main. Il n'avait pas d'habileté à *descabellar** et il le savait. Et

1. *Le garrot.* Cf. p. 59, note 4.

puis il était sans cesse surpris par ce taureau, comme si le taureau lui présentait des questions nouvelles, auxquelles il ne savait jamais comment répondre. Encore une fois il se plaça pour tenter l'estocade*. Sans les voir, il eut conscience des spectateurs, aux premiers rangs, qui levaient leurs cannes pour repousser l'épée au cas où, mal plantée, elle serait rejetée dans le public par le taureau. Prenant un léger élan en se soulevant sur la pointe des pieds, il s'engagea, mais l'épée n'avait pas touché que le taureau relevait la tête et que l'épée sautait et tombait sur le sable.

Alors le taureau, qu'on croyait demi-mort, agacé par la piqûre s'en alla vers l'autre côté de la piste, comme s'il en avait assez et cherchait désespérément à sortir de l'arène. Alban le poursuivit en courant. Ses jambes étaient si molles qu'il lui semblait qu'elles devaient avoir l'air cagneuses. Il se souvient que de l'autre côté de l'arène, à droite du toril — ces détails vous restent dans la mémoire, — des gens de la plaza* regardaient, debout derrière une porte grillée qui donnait à même la piste, comme les chrétiens attendant de sortir dans le cirque. A gauche, le soleil brillait sur les pointes des piques de rechange, zébrées de rouge, étendues sur leur râtelier.

— Au descabello*, c'est le seul moyen, je vous assure, lui conseilla Esparraguera.

Machinalement, sans réactions, il dirigea l'épée vers le cervelet, mais, au lieu de viser de loin, la posa à plat entre les cornes et tâtonna, ce qui est moins hasardeux. Sous la piqûre, le taureau secoua la tête, — et déjà Alban avait fait un saut en arrière. L'acte de rompre[1] était dans ses jambes comme les os y étaient. Ah! cette extraordinaire maladresse! ces bonds de grenouille électrique, pour des riens, comme si son système nerveux était en pelote et au moindre contact se détendait! Et ces grimaces de rage, ces serrements du poing sur la muleta quand il reconnaît qu'il ne peut en vouloir qu'à lui-même! Et ces ondées d'angoisse dans les yeux.

Le taureau allait et Alban le suivait, avec des regards traqués. Et derrière, côte à côte, ne se séparant pas, marchaient comme deux augures[2] Alcaraz et Esparraguera. Et

1. *Rompre :* reculer; 2. *Augures :* prêtres qui, à Rome, prédisaient l'avenir d'après le vol des oiseaux, l'appétit des poulets sacrés, etc.

il ne savait leur présence que par leurs ombres qui s'étendaient devant lui, bleues comme la Méditerranée.

De nouveau, à distance respectueuse, Alban piqua. Toute la volonté tendue pour ne pas sursauter, il sursauta. Et puis le taureau fonça droit devant lui, parmi les hommes qui ne s'y attendaient pas et s'éparpillèrent, tandis que tout ce coin de l'arène en un instant était semé de capes*. Et Alban fuyait, glissant, fuyait de travers, la tête tournée vers l'extérieur pour ne pas voir le danger. L'épée lui échappa.

— *Gaseosa de mi tia, quien quiere?*[1]

Le cri du vendeur de limonade frappait Alban comme quelque chose d'odieux. Derrière la barrière, son garçon d'épées, cigarette à la bouche, lui tendait la gaine, avec une autre épée, qui sortait un peu. Tel il était à l'ombre, sur le fond éclatant des capes étalées, tel au soleil, sur le fond de jambes pendantes des gamins du premier rang.

Alban prit cette nouvelle épée, l'infléchit en appuyant dessus le pied.

— Une muleta*! Comment! Il n'y a pas une autre muleta?

— Pour quoi faire? lui dit le garçon durement. Celle-là est bonne, pour qui sait s'en servir.

C'était vrai. Mais Alban avait besoin d'un arrêt, où il essayât de reprendre possession de sa volonté et de s'appuyer dessus.

— *Hay gaseosa! Quien quiere*[2]*?*

Il voulut humecter la pointe de l'épée, mais il n'avait plus une goutte de salive. Et il retourna à la barrière, pour la tremper dans l'alcaraza[3] d'eau préparé pour lui-même, semblable au vase qui contenait l'eau lustrale[4] dans le tauromachie[5].

— Vas-y, il ne te mordra pas, lui cria quelqu'un au premier rang, et les rires éclatèrent.

— Le descabello*! lui soufflaient les hommes.

Mais le public l'eût lapidé pour qu'il tentât ce coup,

1. « De la limonade de ma tante, qui en veut? » Il est indispensable d'indiquer ici que tous ces cris du public, pendant la course, sont prononcés en argot andalou et transcrits de même par l'auteur. C'est ainsi que nous lisons *mu* pour *muy* (très), *arma* pour *alma* (âme), *Vigen* pour *Virgen* (Vierge), etc.; **2.** « Il y a de la limonade, qui en veut? »; **3.** *Alcaraza*. Cf. p. 91, note 5; **4.** *Eau lustrale* : eau sacrée, dans l'Antiquité; **5.** *Taurobole*. Cf. p. 84, note 2.

qu'il ne l'eût pas tenté. Bizarre îlot de résistance au milieu de son être à vau-l'eau. C'était le vieux pli instinctif, que personne ne pût lui faire faire ce qu'il ne voulait pas. C'était aussi un état presque physique : d'une sensibilité hypertrophiée à l'égard de tout ce qui lui venait du taureau, il était comme mithridatisé[1] contre tout ce qui lui venait du public, — contre tout, fors contre le cri obsédant :

— *Hay gaseosa !* (27).

Un arenero[2] qui, à quelques pas seulement derrière la bête, égalisait le sol avec un râteau, lui donna confiance. Il se jeta sur l'échine avec un han, avec toute sa passion à expurger. Quand il se retourna il vit l'épée en bonne place, et sa vie se détendit un peu. Il leva la main, signifiant que la bête avait son compte. Elle, marchant faiblement, se traîna vers la barrière, comme font les taureaux quand ils sont proches de mourir. Avec quelle anxiété il surveille son arrière-train, guette l'amollissement des jambes !

Acculée contre la barrière, sa gueule était une grotte d'écume et de sang, à chacune de ses respirations sa langue se collait à son palais, et elle répondait encore de la tête, à droite, à gauche, lançant des gerbes de sang, tandis qu'à droite Esparraguera, Alban à gauche, l'un de la cape, l'autre de la muleta, semblaient l'éventer. Mais, immobile, n'avançant plus seulement une patte, on ne distinguait pas à ses jambes de fléchissement. Combien de temps cela allait-il durer ? Quelle force démoniaque y avait-il dans cette bête ? Et cependant c'était elle, ce n'était pas Alban, qui était la proie de la vieille fatalité ressuscitée sur le sable de ce cirque. Comme le héros antique, quoi qu'elle fît, qu'elle se défendît, qu'elle blessât, qu'elle tuât même, sa mort était écrite, rien ne pouvait la tirer des mains de la Moire[3] et dans quelques minutes elle aurait péri. Et elle restait là, ayant vaincu à sa manière, qui était d'être encore vivante, mais en réalité vaincue d'avance et irrémédiablement vaincue, — effrayante avec ses papiers et ses rubans multicolores tels que des fleurs nées de son sang ruisselant, effrayante comme ce taureau dont la masse agonisante fit

1. *Mithridatisé :* immunisé, comme l'était le roi Mithridate, contre les poisons ; 2. *Arenero.* Cf. p. 86, note 4 ; 3. *La Moire :* la Parque, le Destin.

reculer les cabestros* venus le chercher[1] et qui, entrés comme des petits fous, arrivés devant lui s'arrêtaient, n'osaient approcher, et regardaient avec des yeux où se lisait l'effroi de la mort.

— *Gaseosa mu fresca ! Ahi va la gaseosa !*[2]

Esparraguera et Gutiérrez se jetèrent littéralement sur le taureau pour le faire tourner, le provoquant avec des exclamations rauques. Dans les gradins proches, les gens se levaient et les insultaient.

— Assassins! — Arrêtez! — Quelle barbarie! — Faire danser un taureau mort!

En un instant, les injures se changèrent en rires. Le peuple se livra au prurit[3] régional de la plaisanterie. Et les deux larrons avaient beau continuer leur manège, on ne les engueulait plus, maintenant qu'on avait ri (28).

Les bestiaires faisaient tourner le taureau dans le crépitement furieux de leurs appels, oui, c'était vrai, en une sorte de valse inhumaine et macabre. La panique tournait en rond, comme les taureaux affolés. Et en Alban aussi tout tournoyait. Il en était au point où on ne sait plus ce qu'on fait. Tandis qu'il s'éloignait, se rapprochait de l'animal enfin arrêté, il marchait sur le pan de sa muleta*. Comme dans un rêve, il entendait ces cris espagnols qui laissent tomber l'*o* ou l'*a* final, de longs sifflets lancés d'un bout à l'autre de l'arène ainsi que des sifflements d'obus. Les muscles de son cou ne maintenaient plus sa tête, qui oscillait. Il avait envie de saisir carrément la bête par une corne, et avec l'autre main d'enfoncer l'épée, mais il n'osa pas. Par-dessus la barrière, Gutiérrez s'y essaya, sans succès. A gauche, Patata, qui se rapprochait un peu quand les taureaux semblaient désarmés, lui envoyait des coups de

1. « Après dix minutes de travail du matador, si le taureau est encore vivant, la présidence donne au matador un *avis*. Encore trois minutes, et c'est un second avis. Deux minutes, et c'est le troisième. Les cabestros viennent alors chercher le taureau qui sera achevé dans les corrales.

« Dans la course qu'on décrit ici, la règle des trois avis n'est pas appliquée. De même, dans une course régulière, on ne verrait ni le désordre qui régnera plus tard dans la piste, ni ces conversations entre matador et président, ni cette autorisation de tuer accordée à l'un des personnages, etc. On ne saurait trop rappeler que ces irrégularités proviennent du fait qu'il s'agit ici d'une course d'amateurs. Bien qu'ils aient laissé venir le populaire, les gens du monde qui l'ont organisée songent avant tout à se distraire, et laissent enfreindre parfois la réglementation stricte des courses, quand ils peuvent le faire sans qu'en soit faussé sérieusement le jeu dont ils se donnent le plaisir. » *(note de l'auteur)* ; **2.** « De la limonade bien fraîche! Voilà de la limonade! »; **3.** *Prurit :* démangeaison, besoin aussi difficile à réprimer qu'une démangeaison.

cape* dans les jambes, pour le faire trébucher, et ce mort vivant décochait des ruades, ce qui renouvelait les rires. — *Hay gaseosa !*[1]

Sauvagement, Alban lui faisait aller le drapelet rouge sous le mufle, espérant qu'un mouvement qu'elle esquisserait lui ferait perdre un peu de force, hâterait sa fin. Sauvagement, tac! tac! *Hay gaseosa ! Hay gaseosa !*

Enfin la bête s'agenouilla paisiblement, puis affaissa l'arrière-train, puis avança un peu les pattes de devant comme pour être bien à l'aise. (Que d'histoires pour mourir! Charogne, dépêche-toi donc!) Et elle resta ainsi, abrutie et indignée.

Alban s'essuya le front, où rigolait[2] la sueur. Ses yeux étaient vagues, sa bouche entrouverte, ses traits dévalés[3], mais, au-delà de l'humiliation, une joie cynique se dilatait en lui qu'il arrivait mal à celer, — oui, après tout cela, un épanouissement de joie d'en avoir fini. Et il n'osait tourner vers le peuple cette face à la fois honteuse et effrontée.

Mais du couloir sautait un vieux polichinelle à fond de culotte rapiécé, le bras droit entouré d'un couvre-manche en toile cirée : le torero* chargé d'achever tout taureau couché[4], alors que tout taureau debout reste à la charge du matador*. S'approchant par derrière, il leva un couteau semblable au couteau tauroboliqué[5], visa un instant, le couteau levé, assis sur ses jambes dans la pose même qu'a le Mithra[6] des bas-reliefs, et enfonça le fer dans la nuque du fauve. Alors se passa cette chose : au lieu de s'immobiliser à jamais, celui-ci, sous la piqûre maladroite, — horreur! — se releva, tandis que le polichinelle gagnait prestement un burladero[7]. La bête infernale retombait aux mains d'Alban!

On le vit regarder le vieillard comme s'il voulait le tuer, et puis, de rage, jeter son épée, et s'appuyer contre la barrière, comme quelqu'un d'excédé qui va défaillir, avec un geste analogue à celui du pelotari[8] qui, son coup manqué, se retourne et s'appuie contre le mur du fond, dans son bras replié. Que se passa-t-il au juste? Il y eut quelques instants de désordre. Des gens du couloir sautèrent dans

1. Cf. p. 96, note 2; **2.** *Rigoler :* couler en rigoles; **3.** *Dévalés :* affaissés; **4.** Il s'appelle le *puntillero ;* **5.** *Taurobolique :* en usage dans le taurobole, sacrifice rituel d'un taureau; **6.** *Mithra.* Cf. p. 65, note 2; **7.** *Burladero.* Cf. p. 75, note 2; **8.** *Pelotari :* joueur de pelote basque.

l'arène. Alban se tourna. Le taureau s'était recouché.

De loin, il regarda. Il pensa que le taureau se lèverait encore. Mais cela lui était égal, à présent. Il avait renoncé. Les cabestros* pouvaient venir. Lui, il avait fini. Et il attendit l'inévitable avec un détachement calmé. Comme il avait été tantôt au-delà de la peur, il était au-delà de la détresse.

Le vieux plongea son poignard. Le taureau croula sur le côté, étirant des pattes raidies, vite immobiles. Le vieux essuya son poignard dans les frisons[1] de la tête désormais bonne à bafouer.

Alban eût pu revenir à sa place par le couloir. Mais il était si bouleversé qu'il traversa toute la piste, au milieu d'un silence unanime. Il savait que la politesse seule, exigée à l'égard d'un amateur et d'un étranger, dans une course mondaine, empêchait ce silence d'être une tempête de sifflets. Il l'eût presque préférée : des sifflets, on a le mouvement de les braver. Il avait aperçu des spectateurs de l'ombre[2] qui causaient, tournant le dos à l'arène, avec un mépris affecté ou inconscient, et c'est les yeux baissés qu'il traversait. Oui, il ne leva pas une fois les yeux, même quand il salua la présidence. La sueur ruisselait sur son visage et il jugeait qu'elle le rendait encore plus ridicule, soulignant la disproportion entre l'effort fourni et le résultat obtenu. Et il sentait que ces milliers de regards étaient fixés sur son visage, uniquement sur son visage. Ce que les gens venaient voir aux taureaux, c'était bien le jeu, mais c'était cela aussi : la décomposition sur le visage d'un homme.

Il sauta dans le couloir, si hors de lui qu'il accrocha du pied et faillit tomber. Comme un boxeur épuisé ne reconnaît plus son coin et se dirige vers celui de l'adversaire, il ne retrouvait plus le sien dans le couloir, où il titubait à son tour, comme avait titubé sa victime. La voix de don Ali le guida :

— Pauvre, quel os! Ce n'est pas votre faute! C'est très bien de ne pas vous être découragé.

Des épaules Alban fit un geste résigné. Ces consolations lui étaient plus douloureuses que le silence. Il se lava les

1. *Frisons :* poils qui poussent sur le crâne de la bête; 2. C'est-à-dire, assis aux places les plus chères, qui sont à l'ombre.

mains, rouges de sang, se sécha le visage avec la serviette-éponge, s'humecta la bouche avec cette même eau où il avait plongé la pointe de l'épée, et qu'il cracha pour ne pas s'alourdir. Don Ali, sans qu'il comprît le geste, lui retira avec son mouchoir un filament de bave resté sur ses cheveux. Puis il s'assit sur la marche de la barrière, à l'intérieur du couloir, le dos à la piste, au milieu des étuis à épées, des paniers remplis de capes* et de muletas*, et se passant la main sur le front comme un homme qu'on vient de réveiller à l'improviste, mais tout de même bien content parce que, au moins, dans ce couloir, on était à peu près à l'abri des taureaux.

Maintenant on recouvrait vivement de sable les taches de sang. Dans le bruit des sonnailles[1], les mules harnachées de rouge entraînaient au galop un cheval mort, avec son encolure infléchie de serpent de mer. Et de son museau il labourait le sable, et le sable jaillissait dans la rapidité de la course, comme un souffle fabuleux s'échappant de cette plate dépouille.

Juste au-dessus d'Alban, au premier rang, des grues[2] bâfraient[3] des langoustes, du champagne, toute une boustifaille de riches étalée sur le rebord de la barrière comme sur une table, et elles époussetaient leurs miettes sur les chapeaux des spectateurs du couloir, qui trouvaient cela adorable. Elles s'interrompaient pour se dessiner une fausse bouche, de faux sourcils, tout faux, afin de pouvoir plaire; puis regardaient Alban avec un petit air satisfait. Il se détourna avec dégoût. Il suivit, non sans hébétude, comme une chose passionnante, tous les gestes du polichinelle qui nettoyait soigneusement son couteau avec une éponge de caoutchouc, tous ceux de son garçon d'épées qui aiguisait la pointe d'une des épées sur une pierre brune, semblable à la pierre qu'on voyait devant l'autel de Mithra. La sueur l'agaçait dans le creux de ses reins, où elle ruisselait comme l'eau sur la vitre après l'orage, collait le pantalon contre la peau, apparaissait en dessins à travers l'étoffe; il frissonna et serra sa cape sur ses épaules. Il sentait distinctement ses nerfs trembler à l'intérieur de lui. S'il lui avait fallu écrire, son écriture eût été illisible. Au-dessus des flonflons[4] vagues

1. *Sonnailles :* grelots attachés au cou des bêtes; 2. *Grues :* femmes de mauvaise vie; 3. *Bâfrer :* manger goulûment (populaire); 4. *Flonflons :* air trivial, vulgaire.

de la musique, il entendit l'applaudissement dont on saluait le taureau traîné hors de l'arène, et cet applaudissement pour le taureau exprimait ce que n'avait pu dire tout à l'heure le silence à l'égard du matador*. Et il devina que la voiture à eau faisait le tour de la piste, au souffle frais qui sortit de la terre comme l'odeur de la jeunesse sort parfois d'un visage humain (**29**).

VIII

[Pepe Alcaraz, blessé en combattant son second taureau, doit quitter l'arène. Normalement, c'est Alban qui devrait le remplacer. Mais il laisse ce soin à Jesús, pour qui il a de la sympathie et qui s'acquitte triomphalement de sa mission. Ce succès stimule notre héros au moment même où il s'apprête à affronter son nouvel adversaire : le Mauvais Ange.]

Une exclamation salua l'entrée du Mauvais Ange[1], pleine de rires devant sa figure singulière; et tout de suite les rires décrurent, moururent, quand on vit le style de ses attaques.

Gutiérrez[2] et Jesús[3] le provoquaient à droite et à gauche, et il faisait face à droite, à gauche, déplaçant l'arrière-train plus léger en pivotant sur les jambes de devant. Et il était beau, dans sa laideur, avec ses cornes inégales, son air furieux de chat, et sa tête haut levée, et ses fanons[4] bougeants. Quand il s'arrêtait, les deux souffles sortaient par saccades de ses naseaux et se découpaient sur son poitrail rouge sombre.

« Voici le moment d'être blessé, pensait Alban, mais cela m'est égal, et cela m'est égal d'être tué, si j'ai fait auparavant quelques choses dignes de moi. » Ce matin il s'était dit : « Il ne faut pas être blessé. Soledad serait trop fière. » A présent, en pour, en contre, aucun pouvoir, elle n'en avait aucun. Sitôt que le taureau lui parut fixé, sans laisser les hommes faire des filigranes[5], il alla vers lui.

Plus vite qu'il ne pensait, il l'eut dans sa cape* comme un rude coup de vent qui lui fit de l'air, et il cligna des yeux. Mais ses pieds ne bougèrent que pour pivoter sur

1. *Le Mauvais Ange.* Cf. p. 62, note 1; **2.** *Gutiérrez.* Cf. p. 85, note 2; **3.** *Jesús.* Cf. p. 49, note 3; **4.** *Fanon :* pli de la peau qui pend sous le cou des bœufs; **5.** *Filigranes :* ouvrages d'orfèvrerie à jour. Ici : passes compliquées (comme des filigranes).

leurs pointes : une force supérieure les rivait, bien indépendante de sa volonté. Il tordit les reins, étira les bras avec une lenteur, une douceur, une puissance voilée incomparables; la cape, soulevée par les cornes, traîna sur le dos hirsute[1]. Il n'eut qu'à courir un peu et de lui-même le taureau revint, donna la cornade[2] en soufflant un coup sec, et cette fois il passa si près qu'on cria : « *Suicida !* » Alban avait le visage tendu, les mâchoires serrées et douloureuses, les ailes du nez dilatées, couvertes d'une sueur sibylline[3], ne respirait pas, n'avait pas peur, mais soufflait par les narines, comme le taureau; il n'était qu'une seule immobilité consciente et inconsciente, glacée et bandée à se rompre. Et trois fois, quatre fois, cette passe fut renouvelée, avec cette même lenteur pathétique. D'avoir réussi lui donnait confiance. Les applaudissements l'emportaient comme la marée remet à flot une barque. Pendant la passe, son être était anesthésié. Mais, dans le temps entre une passe et l'autre, un froid lui descendait le long de l'échine, qui cessait durant la passe suivante, pour sourdre de nouveau après.

Maintenant, pour ramener plus vite la brute, sitôt qu'elle avait passé la cape il se jetait et la heurtait avidement de ses poings, de son coude, au flanc ou à la croupe (satisfaisant là, aussi, son besoin de la toucher), de sorte qu'elle se retournait tout de suite et qu'il n'y avait plus une succession de passes mais une seule passe, il n'y avait plus qu'une seule bousculade tragique des deux êtres fondus en un seul être, il n'y avait plus qu'une seule caresse brutale et continue où le garçon, rétrécissant à mesure la cape, serrait toujours plus le monstre contre lui, le rapprochait toujours plus de lui, comme on rapproche une femme qu'on va faire entrer dans sa chair, l'enroulait tout autour de lui en même temps que sa cape, sentant le mufle chaud contre sa main mouillée de bave, car le taureau, chaque fois qu'il chargeait, lui mettait de l'écume quelque part, comme la vague en met sur le rocher. Oui, sans le savoir, il avait dit vrai quand il disait au duc : « Il est fait pour moi » : ce corps-là était fait pour son corps. Et cet homme qui répond à chaque mouvement de la bête par un

1. *Hirsute :* touffu, hérissé; 2. *Cornade :* coup de corne (*cornada*, en esp.); 3. *Sueur sibylline :* sueur identique à celle qui mouillait la sibylle au cours de ses transports.

mouvement accordé, cet homme et cette bête qui s'emboîtent chacun tour à tour dans les vides que crée l'autre en se déplaçant, et ce rire qui n'éclate pas, et ces paupières qui s'abaissent au zénith[1] de la sensation trop bonne, et la volupté de ces gestes, c'est le dieu et son prêtre qui édifient leur communion prochaine et la murent dans une danse nuptiale (**30**).

Enfin le taureau s'arrêta, et Alban ne poursuivit plus, parce qu'il était dans la nécessité physique de respirer. Il respira, cracha, et en respirant il débloqua la poitrine, perdit son point d'appui : dans tout cela il avait été au cran d'arrêt, et il s'appuyait sur sa cage thoracique comme il s'appuyait sur ses dents serrées, sur son visage contracté, pour se soutenir (plus tard, dans une course de 180 mètres, obligé de respirer une fois, il s'affalera sur la cendrée dans l'instant où il respirera). Et devant le fauve immobile, il effaça[2] la cape*, puis se retira à petits pas.

Sitôt le danger éloigné, une faiblesse lui vint, telle qu'il se demanda s'il n'allait pas tomber. Brutalement elle se changea en colère, en jalousie, quand il vit Patata chercher à briller avec le Mauvais Ange au lieu de le mener au picador* par les voies les plus rapides.

— Patata! Laisse-le! Assez! A la barrière!

Le petit vieux s'obstinait, profitant de l'occasion : un taureau noble qui lui permettait l'illusion de travailler comme il y a vingt ans, parmi les rires sympathiques de l'assistance, contente de faire plaisir à un homme qui avait eu son heure. Mais Alban ne pouvait l'entendre ainsi : chaque attaque de ce taureau, c'était un peu plus de fatigue pour lui, c'était une attaque qu'il ne ferait pas quand tout à l'heure Alban, de nouveau, chercherait à créer avec lui. Il saisit le vieux, grommelant, par le bras, et le repoussa.

Le taureau, avec joie, prenait une pique, et il aimait cela. Le mal que lui faisait la pique était dévoré dans le plaisir qu'il avait à faire du mal au cheval. Quand il se fut rassasié, Alban et Jesús, ensemble, lui présentèrent leurs capes, mais il alla à celle de Jesús, qui commença de le toréer en abusant de sa candeur. Alban laissa faire le *muchacho*[3], d'abord parce qu'il l'aimait, et plus tard parce qu'il se

1. *Zénith :* point le plus élevé, d'où, au sens figuré, le sommet, le paroxysme; 2. *Effaça :* fit disparaître la cape aux yeux du taureau; 3. *Muchacho,* mot espagnol : jeune garçon.

disait : « Si je lui ordonne de cesser et qu'il continue, il faudra le renvoyer, me brouiller avec lui comme avec Esparraguera[1] », et il reculait toujours, et il le regardait faire, oppressé que Jesús s'arrêtât, et se faisant les dents sur la mentonnière[2] de son chapeau. Jesús s'arrêta enfin.

Dans trois chevaux le taureau fit son œuvre. Et jamais il ne souffrait.

Dure épreuve pour Alban que celle des banderilles*. Une première fois, il avait été victime de sa sensibilité en engageant Esparraguera, de qui il n'avait eu que des ennuis. Et cependant, incorrigible, il lui paraissait cruel maintenant de ne pas donner sa chance au vieil imbécile, qui lui jetait des regards de chien pour être autorisé à poser une paire. Il le laissa aller. Minutes affreuses : combien Alban se reprochait sa faiblesse! Patata, arrivé devant les cornes, perdait courage et détalait de toutes ses jambes chancelantes, et chaque fois le Mauvais Ange prenait davantage l'habitude de percer la ruse de l'homme, devenait plus dangereux, en même temps qu'il s'alourdissait, se réservait, se faisait circonspect et savant. Heureusement Patata, abordant l'animal par-derrière, au demi-tour, parvint à lui placer une mauvaise paire. Rapide, Gutiérrez en plaça une autre. Et Jesús la troisième : il attendit le taureau et le trompa au dernier moment par un écart, dans un tonnerre d'applaudissements.

— *Hijo de mi arma*[3], lui fait dans le couloir un barbon, en le pressant sur son cœur, tu poses les banderilles *como la Vigen*[4]!

La Vierge posant des banderilles! A la bonne heure, voilà des images qui donnent du ton à la vie.

Alban prend les armes tauricides. Non, ce n'est pas une épée quelconque : c'est la sienne, celle que l'autre soir il a baisée de sa bouche. A qui dédier le taureau? Il déteste ce public de l'ombre, aristocratique et bourgeois, et il va le lui montrer. Il traverse l'arène à petits pas, savourant la surprise et le mécontentement de ce qu'il déteste. « Je vais le dédier au soleil », pense-t-il; par quoi il veut dire : au public du soleil[5]. Mais l'ellipse jette en lui un germe. Dédier la mort du Mauvais Ange au Soleil! Tout le mythe lui

1. Alban a renvoyé ce *peon* de sa *cuadrilla* parce qu'il avait refusé de lui obéir; 2. *Mentonnière*. Cf. p. 34, note 3; 3. « Fils de mon âme »; 4. « Comme la Vierge »; 5. C'est-à-dire placé du côté du soleil.

reflue dans le cœur. N'est-il pas lui-même comme une émanation de Mithra[1]! Sans doute le soleil l'a bien gêné en frappant dans ses yeux. Mais aussi pourquoi a-t-on célébré sa fête un samedi et non le dimanche, qui est son jour? Alban s'arrête au milieu de l'arène et se tourne vers Celui qui plane dans les airs[2]. Comme il s'est pris un peu au dépourvu, il dit seulement, à voix forte, les premiers mots qui lui viennent à l'esprit : « Je dédie ce taureau au Soleil invaincu. » Quelques personnes, qui n'ont pas compris, applaudissent (**31**).

Il crie à Gutiérrez :

— Amenez-moi le taureau ici, au milieu.

Gutiérrez va droit au taureau. Il travaille de si près que sa cape* semble envelopper la tête de la brute, et il l'attire ainsi, en reculant, la dirige avec l'appât de la cape comme un chat que vous dirigez avec l'appât d'un morceau de viande. Olé! Celui-ci est un péon* et un homme. Celui-ci met trente secondes pour faire une chose, et il la fait. Les autres mettent deux minutes et ne la font pas, ou la font à demi.

Le Mauvais Ange est là, arrêté, à quatre mètres. Gutiérrez passe derrière Alban. Jesús se place derrière le taureau. Alban voit, entre les pointes des cornes, son visage délicat et résolu, qui l'enchante et le rassure.

« Si je peux m'emparer de cette bête dans les quatre premières passes, le reste ira. » Il quitte un instant des yeux le taureau pour agrandir la muleta* avec l'épée. — « Ha! ça y est! Je suis pris! » Il le voit sur lui, et il est trop tard pour rien faire, que couvrir d'instinct le ventre avec les deux avant-bras. Un heurt affreux le soulève comme un fétu; tout tournoie et lui-même tournoie dans l'air; il retombe lourdement. Par terre, il remonte les épaules, recroqueville les jambes, puis ne fait plus un mouvement qui risquerait d'attirer l'attention de la brute, reste ainsi pelotonné, à la grâce de Dieu, longtemps encore après que la cape de Gutiérrez a éloigné le taureau. Alors il se relève avec un déclic de ressort et se démène comme un diable dans un bénitier : « Ma muleta! Mon épée! » Quand il les a, il se regarde. Son gilet est déchiré, pourtant il n'a

1. *Mithra.* Cf. p. 65, note 2; **2.** *Celui qui plane dans les airs :* le soleil. Il est ainsi désigné dans certains papyrus égyptiens.

ni blessure, ni douleur que celle des contusions. Mais il devine qu'il n'y a plus une goutte de sang dans sa face.

Il court en criant de toute sa voix, avec tellement de force et de rage qu'elle s'éraille, qu'elle ne peut plus sortir de sa gorge.

— Jesús! Assez! Laisse tranquille ce taureau! Laisse-moi ce taureau!

Allez, vite, il faut l'aborder n'importe comment, ou ce corps, cette machine humaine renâclera. Il ne faut pas que le taureau voie qu'on a peur, ou on est perdu. « *Ha — ha — toro ! Ha — toma !*[1] » La bête prend l'étoffe. Il lui parle comme aux êtres auxquels on ne parle que quand ils vont mourir : « *Tcha — tcha — toro ! Quieto... quieto*[2]... » Qu'est-ce que c'est que ces histoires des manuels, qu'il faut toréer droit! Il faut toréer courbé, pour se rapprocher de la bête, pour lui communiquer de plus près sa volonté, qui se précipite hors de soi par les yeux, pour qu'elle voie votre masque terrible, sourcils froncés, mâchoire en avant, et qu'il lui fasse peur, pour que la main gauche ouverte, quand la passe est terminée, jette de tout près le fluide qui arrête; il faut toréer de si près qu'on doive lutter, tellement on a soif d'un contact plus intime, lutter contre l'impulsion de saisir la corne, de toucher le mufle, pour rien, parce qu'il y a un appel dans le péril comme dans la bête, pour faire rire l'œuvre monstrueuse de séduction qu'on exerce sur elle!

Elles ont été bonnes, les quatre premières passes, les quatre dompteuses, et il est sûr de sa domination, de cette domination qu'en un éclair une corne abat. Il s'arrête, remplit d'air sa poitrine et la bloque.

— *Ha ! Embiste ya, malage*[3] *!*

De nouveau l'étoffe capte cette fureur maniée, la dirige, et sous la muleta sauvage, pleine de sable, de bave, de sang, de déchirures, la bête s'écoule comme une vague, et puis — ha! — se dresse comme la vague, dans le claquement de ses banderilles*. Alban accompagne le bond de son ha! comme s'il l'aidait, ainsi qu'il aide son cheval avec un cri quand il est sur l'obstacle, et il rejette le buste en arrière dans le même moment où le taureau dresse le poitrail.

1. « Ah! ah! taureau! Allons, prends! »; 2. « Doucement, ne bouge pas »; 3. « Allons, attaque donc, mauvais ange! ».

C'est une succession de plongées et de soulèvements simultanés de l'homme et de la bête; et le couple, aussi, tantôt ralentit son rythme et tantôt le précipite, tantôt se serre et tantôt se détend. Comme les dieux de l'Iliade, le temps et l'espace combattent pour eux et contre eux : une différence de cinq centimètres... une différence d'une demi-seconde... Mais, par la divination de son amour, Alban sent ce que sent la bête en même temps qu'elle, et cela d'autant mieux que bien souvent, dans des heures d'exaltation, il s'est identifié avec les taureaux. Et parce qu'il sait ce qu'elle va faire, il peut la dominer, ce qu'il n'a pu avec l'autre taureau, qu'il n'aimait pas : on ne vainc vraiment que ce qu'on aime, et les victorieux sont d'immenses amants. Tel le poète que secoue l'inspiration, tel le compositeur qui improvise, tel, dans le lit, l'homme tenant la bien-aimée nue lui fait prendre la forme qu'il veut avec ses longues caresses tâtonnantes, tel Alban façonne le taureau, son élan et son âme, façonne la vie qui se dévore elle-même à mesure, dans l'ivresse et la douleur de la création.

Et voici que peu à peu la lutte changeait d'aspect, cessait d'être heurtée et dramatique. Comme dans tout art, la maîtrise engendrait enfin la simplicité. Les passes rituelles se firent posées et majestueuses, semblèrent faciles comme les actes qu'on fait dans les rêves, douées de la noblesse et de la liberté surhumaines qu'ont les mouvements filmés au ralenti. Il apparut à tous qu'au centre de l'arène une puissance souveraine agissait, qui seule était capable de ce détachement presque nuancé de dédain : la souveraineté de l'homme apparut à tous. Ce n'était plus un combat, c'était une incantation religieuse qu'élevaient ces gestes purs, plus beaux que ceux de l'amour, voisins de ceux qui domptent avec le taureau de grossiers spectateurs, et leur font venir les larmes aux yeux[1]. Et celui qui les dessinait, soulevé de terre comme les mystiques par un extraordinaire bonheur corporel et spirituel, se sentait vivre une de ces hautes minutes délivrées où nous apparaît quelque chose d'accompli, que nous tirons de nous-même et que nous baptisons Dieu (**32**).

1. « Des personnes sérieuses m'ont dit avoir vu des larmes dans les yeux des spectateurs, devant certaines passes de Belmonte à Madrid et à Séville. Je tiens de Belmonte lui-même qu'en 1913, à une course de feria de Séville, en regardant le travail de muleta du Gallo, il pleura. » *(Note de l'auteur.)*

Ensemble, tellement ils étaient appareillés dans cette lutte, cette danse, cet embrassement, le taureau et l'homme s'arrêtèrent. Et chacun d'eux faisait son souffle contre l'autre. La possession n'avait pas son sceau, et pourtant elle était accomplie. Rouler[1] la muleta*, se profiler[2], pointer[3], fut fait avec une rapidité qui rendit la chose à peine perceptible, parce qu'Alban voulait que tout fût lié, que la domination ne tombât pas. Un instant, il vit le chemin de soleil entre sa main et le garrot étincelant d'un sang doré, l'épée comme ce rayon plus long qui, sortant du soleil, vint frapper le corps même de Mithra. Le choc lui retourna le corps sur le flanc gauche, retentit dans le poignet à croire qu'il l'avait cassé. Il roula sur le sol, se releva en se tenant le poignet. L'épée avait heurté un os et vacillait, mais elle était bien située.

— Ne touchez pas à ce taureau! Personne!

La bête rejeta l'épée. Il la ramassa sans désarroi, sachant qu'il n'y avait là qu'un contretemps, que la prochaine estocade* serait décisive. Tout ce qui est du domaine de la volonté, il le pouvait. Il n'avait qu'à le vouloir pour qu'Esparraguera revînt sous ses ordres, pour que le président suspendît la course...

Il s'abattit sur la brute comme un faucon, se redressa en titubant, la main portée à son cœur qui l'étranglait.

Il se tint devant elle, et il haletait. Elle était finie, maintenant, la lutte contre l'ange. Quoi qu'il voulût et quoi qu'il fît, rien ne pouvait plus empêcher qu'il l'eût tué. De la double blessure coulait avec l'avidité d'une source le sang générateur et purificateur. La bête chancela de l'arrière-train, tenta de se raidir, enfin croula sur le flanc, accomplissant sa destinée. Quelques secondes encore elle cligna des yeux, et on vit sa respiration. Puis ses pattes se tendirent peu à peu, comme un corps qu'on gonflerait à la pompe, tandis que dans cet agrandissement leurs articulations grinçaient, avec le bruit d'un câble de navire qu'on serre sur un treuil. Elle arriva avec emphase à la cime de son spasme[4], comme l'homme à la cime de son plaisir, et, comme lui, elle y resta immobile. Et son âme divine s'échappa, pleurant ses jeux, et les génisses, et la chère

1. *Rouler la muleta* autour du bâton auquel elle est fixée **2.** *Se profiler :* se mettre de profil par rapport à la bête; **3.** *Pointer :* diriger la pointe de l'épée vers l'animal; **4.** *Spasme :* sorte de convulsion.

plaine. Et l'œil brun et bleuâtre se fixa, grand ouvert sur la nuit (**33**).

Alban regardait, dans une horreur sacrée, avec la tension du combat demeurée sur son visage, sauf dans le regard qui s'était éteint. Il savait à présent qu'il l'avait aimé, ce monstre, que toute sa vie s'était portée sur lui à l'instant où elle abandonnait la jeune fille, que tous les troubles des sens ne sont qu'un même trouble, que sa terreur et sa haine n'étaient que des formes de son amour. Ce qu'il attendait de suprême était exaucé enfin, et sa force tombait comme le vent tombe.

Des gradins, le peuple dévalait, sautait dans la piste, pour se presser contre la mort et s'en nourrir. Toute une marmaille de petits animaux chauds se serra autour d'Alban, touchant ses habits, lui prenant la main, lui mettant le bras autour du cou, afin de participer également à ce qui avait vaincu et qui était la vie. Il se baissa, sortit l'épée rougie aux trois quarts et, les bras levés, la tendit vers le soleil. Alors Jesús, saisissant le couteau du puntillero*, coupa les génitoires de la bête, et avec un grand rire il les montra au peuple, en les haussant à bout de bras, lui aussi, du côté du soleil. Et elles faisaient un filet de sang sur son poignet.

Maintenant que le Mauvais Ange était mort, tout le monde triomphait de lui. Un arenero[1], avec impudence, s'était assis sur sa croupe. Un sale petit gosse lui tira un poil du mufle, mais c'était fait plutôt gentiment. Un autre lui donna un coup de pied. Ah, ça, non! Alban le prend par le bras et le secoue : « Tu n'as pas honte! Celui-ci était un bon taureau, meilleur que toi! » Un coup de pied!

Poussé, pressé, porté, il revint vers les corrales*. Son dos s'était voûté, ses jambes le soutenaient à peine, molles comme celles d'un homme qui va avoir la grippe. Toute sa vie se perdait, et il était complètement épuisé. Ce besoin immédiat de tomber, de s'étendre, de fermer les yeux, de ne plus savoir où l'on est. Cette soif d'une eau déchirante de froid. Un instant, dans les corrales, il tournoya, se laissant présenter des gens, inviter à déjeuner. « Quel malheur que le Prince[2] soit parti avant la fin! » dit un homme avec

1. *Arenero.* Cf. p. 86, note 4 ; **2.** *Le Prince :* « le prince de X », qui est venu assister à la course.

une mine sincèrement affligée. Ce mot de Prince le galvanisa. « Je me fous du Prince! » lança-t-il. Ah! comment s'échapper? être seul? Ce n'est pas noble, mais il faut le dire comme cela fut : il se faufila et grimpa aux cabinets.

A peine se trouva-t-il seul, il eut enfin la défaillance, un désespoir physiologique, appuya le front contre le mur, laissa la porte ouverte pour pouvoir tomber au-dehors s'il se sentait perdre connaissance. Il ne fut plus qu'un petit garçon abandonné, qui faisait un appel vers sa mère, vers sa grand-mère, qui aurait voulu qu'elles fussent près de lui. Ainsi les taureaux, les pauvres taureaux, se rapprochent de la barrière et des hommes eux-mêmes, tant ils ont l'effroi de la solitude, quand ils se sentent aux approches de la mort. N'avait-il pas écrit un jour à un ami : « Je cultive mon système nerveux, parce que c'est lui seul qui créera[1] »? C'étaient ses nerfs seuls, aujourd'hui, qui avaient créé, et il le payait (**34**).

Il y avait un robinet, il mit dessous sa figure. Que la ruine vienne et tous les cataclysmes, je me repose en pensant qu'il y aura toujours de l'eau fraîche. Soledad, ah! elle lui avait été comme une eau dans la bouche. Oui, elle était bien gentille. Mais il secoua la tête. Elle avait joué avec la vie d'un homme; cela, lui, il ne le pardonnait pas. Parisiens, vous voudriez qu'à cette heure il luttât, qu'il souffrît, du déchirement, etc. Non, rien de tout cela. Durant toute cette course, elle a autant disparu de sa pensée qu'en a disparu, par exemple, son idée de se faire blesser. Et maintenant, quand il songe à elle, c'est pour reconnaître qu'il n'y a rien en elle qui arrive à l'accrocher, qu'elle est comme une tenaille dont la vis est défaite. Assez de femmes ont diminué, et quelquefois mortellement, l'homme devant son épreuve... A d'autres! A d'autres! (**35**).

Ses mains avaient du sang noir séché sous les ongles. Son bras droit, et toute l'attache de ce bras, et tout son corps étaient douloureux. Mais plus douloureuse était en lui la pensée que ce charme[2] fût défait, cette inspiration foudroyante qu'il ne retrouverait peut-être jamais plus. Pourquoi n'avait-il pas eu la présence d'esprit de demander le taureau de réserve? Sa faim d'émotion n'était pas apaisée. Il eût voulu tuer des taureaux jusqu'à ce que la nuit

1. Phrase extraite d'une lettre effectivement envoyée par Montherlant à son ami J.-N. Faure-Biguet; 2. *Charme*. Cf. p. 42, note 4.

descendante l'en empêchât... Brusquement il fut enchanté que tout cela fût fini. Le collège! Les chats! Une bouffée de bonheur.

Le bruit de la foule diminuait. Par la lucarne ouverte sur le ciel, il voyait des pigeons passer au-dessus des toits rougeâtres. Il se haussa et regarda. Le cirque se vidait, devenait la proie des gosses chercheurs d'ordures, se disputant n'importe quoi et se bombardant avec les coussinets[1].

Il redescendit. On lui dit que beaucoup de personnes l'avaient cherché. Et puis elles s'étaient excusées, elles devaient se rendre à l'inauguration de la feria[2]. Un treuil hissait dans une charrette un cheval mort, qu'on emportait entier, et la charrette sortait au pas des arènes, tandis que les derniers retardataires, des soldats et des gamins surtout, la suivaient lentement comme un corbillard. Cela même de la fête ne devait pas être perdu.

Et puis il eut un choc. Ah, il n'avait pas pensé le revoir! Et c'était sur le sol, de nouveau, le corps du sacrifié, avec son ventre rosé, d'une couleur fraîche et jeune, tremblotant comme de la gélatine. On lui avait fait une grande entaille dans le cou, qu'un homme élargissait en y mettant le pied. Alban songea au couteau tauroboliqué[3] : il porte au bas comme un ergot aiguisé, et ne peut donc sortir sans un large arrachement, qui délivre le sang à flots. Deux aides tournaient le cadavre à droite et à gauche pour hâter l'écoulement du sang, qui à mesure disparaissait par un égouttoir creusé dans la pierre, où un violent jet de pompe l'enfonçait. Et le caillebotis[4] sur lequel ils marchaient, pour ne pas patauger dans le sang, était pareil à la planche à claire-voie sur laquelle on égorgeait le taureau dans le taurobole. Un des aides, qui était tourné, montra son visage. C'était Jesús, le petit seigneur, ceint du tablier d'abattoir, les bras nus sanglants jusqu'au coude. Aux premiers temps, les généraux vainqueurs, quand ils rentraient à Rome, avaient le corps peint en vermillon. Et ne signifiaient-ils pas leur puissance sous la forme de bêtes sauvages attelées à leur char, comme la signifiaient en domptant de pareilles bêtes les tueurs de taureaux?

Les équarrisseurs[5] travaillaient avec une précision rapide.

1. *Coussinets*. Cf. p. 22, note 1; 2. *Feria*. Cf. p. 85, note 3; 3. *Taurobolique*. Cf. p. 99, note 5; 4. *Caillebotis* : treillis de lattes à jour; 5. *Equarrisseurs* : ouvriers chargés d'écorcher et de dépecer l'animal.

Alban était fasciné par l'opération qui transformait ce grand corps, il y a un quart d'heure encore instrument de meurtre et de gloire, en une viandasse[1] maniée et triviale. Jesús, soulevant bellement la hache au-dessus de sa tête, détacha les cornes, qu'Alban mit sous son bras, dans un journal, pour les dédier un jour à quelque saint. On détacha la tête et les pattes. Par un trou dans la cuisse on remplit d'air le corps; ensuite on le suspendit par les jambes de derrière, à l'aide d'un treuil, et prestement on l'écorcha. Le combattant ne fut plus qu'une espèce de grand lapin blanc et bleuâtre, aux nuances de nacre. Un chien léchait les flaques de sang, de sa langue légère, avec des airs inquiets, comme si des personnes civilisées lui avaient dit que cela ne se fait pas. « Quelle fête pour le Galgo[2], pensait Alban, s'il était ici! » Des petits enfants, des petites filles aux regards d'anges se faufilaient entre les quelques spectateurs pour se mettre au premier rang, pour se coller autour du sang comme les mouches autour d'une plaie. Du bout du doigt une gamine toucha un des sabots, puis elle approcha son petit frère pour qu'il le touchât lui aussi. On l'a écrit, la cruauté doit être le péché des anges. Après tout, il n'y a pas de cruauté dans une scène de boucherie (**36**).

L'église du dieu des chrétiens dominait tout cela, de sa haute masse pleine de bénédictions. La divinité du sang fumait comme de la chaleur.

Les gamins causaient entre eux de la course. Comme on parlait de la blessure d'Alcaraz[3] :

— C'est bien fait! dit l'un d'eux. Il ne sait même pas donner la sortie[4] au taureau.

Alors Alban, qui n'aimait pas Alcaraz, mais qui l'avait admiré, ce qui est suffisant, éclata :

— Tu n'as pas honte, petit cochon! *Bien fait!* Ah, je donnerais je ne sais quoi pour que toi aussi tu sois blessé!

Jesús, dextrement, d'un grand coup de couperet, ouvrit de haut en bas le ventre du taureau. Et les autres, plongeant les mains, en tirèrent les organes et les entrailles aux couleurs tendres, roses, bleues, vertes, irisées comme la bulle du savon; elles faisaient penser à un verger. Alban

1. *Viandasse :* masse de viande molle; 2. *Le Galgo.* Cf. p. 37, note 3; 3. Il a été blessé en combattant son second adversaire; 4. *Donner la sortie :* faire sortir le taureau du côté où l'on veut, après l'avoir enveloppé dans la cape.

fut traversé par une émotion religieuse. Les entrailles fatidiques[1]! Qu'aurait-on pu y lire? Le sacrifice avait-il été agréé? Ou bien, dans une fissure du foie, voyait-on Jesús mort sur la table d'opérations, nu jusqu'aux reins avec une poitrine de Patrocle[2], et une plaie lumineuse comme un sourire?

Mais n'était-ce pas par une préfiguration singulière que Jesús, la nuit sainte, lui était apparu avec son bonnet de pénitent simulant le bonnet pointu des haruspices[3]? Ou peut-être, mieux encore, la tiare que porte Mithra dans le bas-relief d'Antiochus. Et sa robe rouge de pénitent était analogue à la tunique rouge de Mithra. Et Jesús portait le nom d'un dieu longtemps confondu avec Mithra. Et soudain, dans un mouvement où se mêlaient la sympathie, le désir de récompenser sa vaillance, et le sentiment obscur d'une offrande rituelle, il résolut de lui donner le Galgo. C'était le cadeau d'animal — lièvre, coq, panthère apprivoisée — que se faisaient entre eux les jeunes gens de la Grèce. C'était aussi donner le chien, compagnon de Mithra, à un être qui pouvait suggérer par quelques traits une ressemblance avec le jeune dieu. Et quelle joie pour le Galgo de venir chaque semaine à l'abattoir!

Maintenant, on coupait les cuisses du taureau, comme dans Homère. Une voiture emporta les viscères et sur elle se referma la double porte des corrales*. Le culte était terminé (**37**).

Jesús se reposa un moment. Un des gosses lui mit une cigarette dans la bouche, car il ne pouvait la prendre lui-même à cause de ses mains pleines de sang. Comme le soleil s'était retiré, le teint solaire de son visage reprenait sa valeur et devenait une des clartés du jour.

— Vive votre mère, *mosito*[4]! lui dit Alban. Vous tuez comme un ange. (Pendant la transe taurine il l'avait tutoyé, maintenant il lui disait *vous*.) Savez-vous que depuis la tienta chez le duc[5], j'ai regretté de ne pas avoir ouvert la cape* quand vous étiez piétiné par ce noir? Vous auriez pu être tué.

1. *Fatidiques :* au sens étymologique, qui révèlent les ordres du Destin; 2. *Patrocle :* le célèbre compagnon d'Achille sous les murs de Troie; 3. *Haruspice*. Cf. p. 57, note 5 ; 4. *Mosito*, mot espagnol : jeune garçon ; 5. La *tienta* au cours de laquelle Jesús a failli être tué par un taureau.

— Les taureaux donnent les coups de corne et Dieu les distribue, dit le garçon avec gravité. D'ailleurs, quand on est mort, on ne ch... plus : c'est bien mieux.

— Vous retournez maintenant à Séville?

— Quand ceci sera fini.

— J'ai à vous parler. Nous reviendrons ensemble. Mais attendez. J'entre un instant à côté.

Pauvre Dieu! Il ne faut pas le laisser tomber. Alban se dirige vers l'église : « C'est égal, pense-t-il, lui donner mon Galgo, c'est me supprimer quinze jours de vacances, que seule la vente de ce chien pouvait payer. Passé les courses de feria, il me faudra revenir, en m'arrêtant seulement en Camargue[1] pour le 20 avril[2]. » Mais il aime être magnifique. Puis l'absurdité de son acte l'appelle comme un abîme.

Et il entre dans l'église, et il remercie Dieu d'avoir permis qu'il ait vécu cette journée grande auprès de quelqu'un pour qui il a de la sympathie.

1. *Camargue :* île formée à l'embouchure du Rhône par deux bras du fleuve. On y élève des taureaux de combat; 2. *Le* 20 *avril :* jour anniversaire de la naissance d'Alban.

JUGEMENTS

SUR H. DE MONTHERLANT.

Il y a là un petit, il a du jus!

Maurice Barrès,
à Mme Marie Sheikevitch
(M. Sheikevitch, *Mémoires*, Plon, éd.).

Je ne connais personne en ce temps-ci qui cherche aussi purement que Montherlant à décrire l'état premier de sa pensée. Sans effort, sans déformation, et à cause de cela parfaitement humain. Le cours facile d'un Essai de Montaigne, mais dans une langue où chantent les harmonies graves de Chateaubriand et de Barrès.

André Maurois,
dans *l'Éclair* (15 janvier 1925).

Montherlant est un écrivain de race, un seigneur des lettres. Je me souviens de l'enthousiasme que nous avons éprouvé, Jacques Rivière et moi, à la lecture de ses premiers manuscrits. Depuis, l'œuvre n'a cessé de confirmer toutes ses promesses.

André Gide,
interview donnée à Gilbert Prouteau,
pour la presse suédoise (février 1947).

Le plus grand peut-être de nos écrivains vivants.

Georges Bernanos,
Nous autres Français (Gallimard, éd., 1939).

SUR « LES BESTIAIRES ».

Confessant partout sa haine de l'abstrait comme son goût de la raison, Montherlant ordonnait d'épuiser la vie par l'alternance, « si la synthèse est décidément trop difficile ». La même doctrine de l'alternance, il la prêchait encore, en apôtre de la jouissance héroïque, dans *les Bestiaires*, « poème solaire » d'une voluptueuse cruauté.

René Lalou,
Histoire de la littérature française contemporaine (1941).

L'atmosphère d'ironie malicieuse, de poésie, dans lequel il baigne, donne à ce récit son air de jeunesse et de récit pour la jeunesse. *Les Bestiaires*, c'est *Alban au pays des toros*.

Les Bestiaires sont avant tout — en même temps qu'un récit de voyage [...] et qu'un témoignage psychologique — un poème épique, un chant religieux à la gloire de la divinité païenne, Mithra. On pourrait dire que le principal personnage du roman est Mithra sous ses formes terrestres, c'est-à-dire les taureaux.

Michel Mohrt,
Montherlant, homme libre (Gallimard éd., 1943).

Il faut arriver à Montherlant pour que le torero soit mis à sa vraie place. L'auteur des *Bestiaires* est le premier qui range la tauromachie parmi les modes d'expression.

André Lafront,
la Corrida (Édition Prisma).

Les Bestiaires sont vraiment une *sevillana*, cette danse sévillane, pleine de grâce, de poésie, de gaîté, de jeunesse, d'humour, avec un grain de folie. Il semble que dans aucun de ses autres romans Montherlant n'ait été aussi loin dans l'art de la description, et le style en est pulpeux comme un beau fruit.

Jeanne Sandelion,
Montherlant et les femmes (Plon éd., 1951).

QUESTIONS SUR « LES BESTIAIRES »

1. Par quels signes se manifeste, chez Alban, la naissance de cette passion sans mesure que l'écrivain, dans *España sagrada*, a appelée le *furor taurinus* ?

2. Déterminer la part de l'enfantillage dans l'« excitation » qui possède Alban. — Cet enthousiasme excessif pour tout ce qui est espagnol n'explique-t-il pas, au moins partiellement, la cruelle déception qui s'exprime dans la suite du chapitre ?

3. La verve satirique et le sens de la charge dans cette description de la visite d'Alban au Prado. — Comparer avec la scène des *Jeunes Filles* (pp. 223 sqq.) où est dépeinte une salle de concert.

4. Montherlant, peintre animalier d'après ce passage sur les chevaux.

5. A un autre endroit des *Bestiaires*, il est dit d'Alban : « Au collège, où il était Grec et Romain, il avait des conversations, renouvelées de la Grèce, sur la question de savoir si la femme possède réellement une âme. » Comment s'explique le « renversement » (Jeanne Sandelion) qui lui fait découvrir maintenant « le rôle civilisateur et héroïque de la femme » ? Y a-t-il là contradiction ou, simplement, *alternance* ?

6. Étudier le mécanisme de l'imagination chez Alban. — Que veut dire le critique Michel Mohrt quand, rapprochant le héros des *Bestiaires* de Julien Sorel, il écrit : « Pour ces deux tyrans de la volonté, il n'y a qu'un but, qui est de s'enivrer de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes » ?

7. L'hostilité manifestée ici par Alban n'est-elle pas d'une injustice flagrante ? Montrer que le jeune homme agit surtout par « humeur » et que ses sympathies « retombent » aussi rapidement qu'elles s'exaltent.

8. L'art de brosser un paysage d'après cette évocation de la campagne andalouse.

9. La poésie et le jeu des couleurs dans cette peinture des jardins de l'Alcazar.

10. Montrer que, dans tout ce passage, Alban se meut avec une facilité dérisoire sur tous « les plans de la Création » : par exemple, qu'il est à la fois païen et chrétien, recueilli et inconvenant, pénétré par la beauté de la scène et porté à la plaisanterie.

11. L'art de la description dans cette peinture du *paso* : le sens des formes, des couleurs, des sonorités ; les effets de masse ; le passage incessant de ce que voit Alban aux réflexions que suscite en lui ce spectacle.

12. Le sens religieux et la poésie nocturne dans cette évocation de la fin de la cérémonie.

13. Pourquoi l'écrivain peint-il le Mauvais Ange sous d'aussi noires couleurs et pourquoi insiste-t-il si fortement sur la peur d'Alban ?

14. L'art d'intercaler un dialogue à l'intérieur du récit. Souligner la vivacité et le naturel de la conversation entre les deux jeunes gens.

15. Démêler les différents sentiments que provoque, dans le cœur d'Alban, la redoutable exigence de Soledad ?

16. Qu'y a-t-il, ici encore, de stendhalien dans l'acharnement avec lequel Alban veut créer « de l'irréparable », c'est-à-dire s'obliger d'une façon absolue à combattre le Mauvais Ange ?

17. Dénombrer les différents éléments qui font de ce retour de l'élevage un poème d'une tonalité véritablement épique.

18. Dans quelle intention l'auteur énumère-t-il un si grand nombre de *plazas* et évoque-t-il en quelques mots le caractère particulier de chacune d'elles ?

19. Les arènes de Medina de los Reyes : ce qu'elles ont de redoutable à première vue et à quel point elles justifient les inquiétudes d'Alban. Les précautions prises par le jeune homme vous paraissent-elles être un signe de poltronnerie ?

20. La tendresse d'Alban pour les taureaux et l'épée sacrificatrice. Ce sentiment n'est-il pas au centre même de l'œuvre et ne compense-t-il pas ce qu'il peut y avoir de sanglant et de barbare dans les corridas ?

21. L'incertitude d'Alban devant lui-même. N'est-elle pas un des traits fondamentaux de la nature du jeune homme, sans cesse porté d'un extrême à l'autre ? — Comparer avec l'incertitude de Costals dans *les Jeunes Filles*.

22. Comment s'explique le mélange d'adoration et de haine que le Mauvais Ange inspire à celui qui va l'affronter ? — On rapprochera ce double sentiment d'une indication du même ordre, donnée un peu plus bas : « Comme Alban, tous ces gens aimaient les taureaux qu'ils allaient voir tuer. »

23. A ce moment de l'action, Soledad est-elle réellement « inexistante » aux yeux d'Alban ? N'y a-t-il pas au moins des moments où, malgré lui, il pense à elle ?

24. L'art d'évoquer une foule et de ressusciter une ambiance dans toute cette peinture des préliminaires de la course.

25. Distinguer et analyser les sentiments successifs par lesquels passe Alban avant de combattre. Montrer que, dans leur incohérence même, ils rejoignent la mobilité et la nervosité auxquelles le jeune homme est en proie.

26. « Le tuer pour se nourrir de sa force » : cette sorte de transfert de la force animale à la force humaine n'est-elle pas un des principes majeurs de la tauromachie ? Montrer comment cette idée est développée dans *les Bestiaires*.

27. Relever les traits burlesques, ou satiriques, ou humoristiques, qui font de cet épisode une sorte de tragi-comédie.

28. Étudier l'attitude et les réactions des spectateurs dans tout ce passage.

29. Par quels moyens est exprimée la « détresse » d'Alban : l'inutile redoublement de ses efforts; la médiocrité des aides dont il dispose; la résistance de la bête; l'hostilité du public. Montrer que la multiplicité des obstacles rencontrés confère au récit la lenteur interminable de la fin de la course elle-même.

30. Montrer que l'amour d'Alban pour le taureau qu'il combat est d'ordre à la fois *physique* et *mystique*.

31. Pourquoi Montherlant a-t-il pu ranger *les Bestiaires* parmi ses œuvres d'inspiration « solaire »?

32. Les exaltations d'Alban : montrer qu'elles le conduisent à élever la tauromachie au niveau d'un *art* et même d'une *religion*.

33. La simplicité pathétique de cette fin. — On comparera les derniers instants du Mauvais Ange, si brefs et empreints de tant de noblesse, avec l'agonie interminable et mêlée d'éléments burlesques du premier adversaire d'Alban.

34. Comment s'explique une « défaillance » aussi brusque chez un homme qui vient de triompher si brillamment? Cette défaillance n'est-elle pas naturelle?

35. Quelle idée exacte Alban paraît-il se faire du rôle de la femme, à en juger par ses diverses attitudes envers Soledad?

36. S'agit-il d'une simple « scène de boucherie », comme on en pourrait rencontrer chez un romancier vraiment réaliste? Relever les éléments qui contribuent à lui donner, au contraire, une sorte de grandeur *épique*.

37. L'obsession des souvenirs antiques. — Montrer que la religion d'Alban est faite d'un mélange où paganisme et christianisme ont alternativement leur part.

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations, lettres, portraits :

— Après sa victoire sur le Mauvais Ange, Alban, le soir venu, se rend dans une taverne de Séville. Il y est reconnu, admiré, fêté. Cependant, quelques vieux « aficionados » font des réserves sur son style, et le jeune homme est le premier à reconnaître qu'il fut inégal et qu'il lui reste beaucoup à apprendre.

— Alban, rentré en France, est reçu dans un salon parisien, où les hasards de la conversation suscitent une discussion sur les courses de taureaux. Le jeune bestiaire, d'abord pris à partie, démontre peu à peu à ses interlocuteurs que la tauromachie, loin d'être une ignoble boucherie, est un exercice bienfaisant et même régénérateur pour qui sait en saisir l'esprit.

— Le soir de la course, Alban consigne, dans son journal intime, ses réflexions.

— Immédiatement après avoir assisté à la corrida de Bayonne, Alban écrit à sa mère pour lui exprimer l'enthousiasme que ce spectacle a fait lever en lui.

— Portrait de Soledad.

Dissertations :

— L'espagnolisme dans *les Bestiaires.*

— Montherlant, peintre animalier dans *les Bestiaires.*

— L'art du paysage dans *les Bestiaires.*

— Le sens de la vie héroïque dans *les Bestiaires.*

— Dans quel sens *les Bestiaires* ont-ils pu être définis comme un « poème solaire »?

— Réalisme et poésie dans *les Bestiaires.*

— Paganisme et christianisme dans *les Bestiaires.*

— Commenter ce jugement de Jeanne Sandelion : « *Les Bestiaires* sont vraiment une *sevillana,* cette danse sévillane, pleine de grâce, de poésie, de gaîté, de jeunesse, d'humour, avec un grain de folie. »

— Commenter et discuter cette affirmation du critique Michel Mohrt : « Sur ce fond de poésie juvénile, la figure d'Alban se détache avec une netteté, une vigueur *toute stendhalienne.* »

— Dans quelle mesure *les Bestiaires* peuvent-ils être considérés comme un « récit pour la jeunesse » (M. Mohrt)?

— L'Alban du *Songe* et l'Alban des *Bestiaires.*

— Comparer le célèbre roman de Blasco Ibañez *Arènes sanglantes* avec *les Bestiaires* de Montherlant.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
HENRY DE MONTHERLANT ET SON TEMPS	4
LA CARRIÈRE DE H. DE MONTHERLANT	6
HENRY DE MONTHERLANT	7
BIBLIOGRAPHIE	9
NOTICE	11
PETIT GLOSSAIRE DE LA TAUROMACHIE	20
LES BESTIAIRES	21
JUGEMENTS	116
QUESTIONS SUR « LES BESTIAIRES »	118
SUJETS DE DEVOIRS	121

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Octobre 1953. — Dépôt légal 1953-4e. — N° 945. — N° de série Editeur 851.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*). — 1709-9-55.

dans la collection
in-quarto Larousse

LITTÉRATURE FRANÇAISE

en DEUX VOLUMES (21 x 30 cm), publiée sous la direction de J. Bédier et P. Hazard, de l'Académie française. Edition refondue et augmentée par P. Martino.

Cette édition de la célèbre histoire de la Littérature française de Bédier et Hazard se présente avec toutes les garanties de la recherche scientifique la plus consciencieuse et la plus actuelle. Elle accorde au mouvement littéraire contemporain la place qui doit lui revenir.

Ces deux volumes forment de plus, par leurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs, une grande et magnifique "littérature française en images".

Tome Ier (Moyen Age, XVIe et XVIIe siècle), 490 pages, 565 héliogravures et 6 planches en couleurs.

Tome second (XVIIIe, XIXe siècle, époque contemporaine), 512 pages, 542 héliogravures, 6 planches en couleurs. Index alphabétique de 4000 noms. Reliure éditeur ou amateur de luxe.

les dictionnaires Larousse

en un volume :

NOUVEAU PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ

L'essentiel de la langue française et du savoir humain. 1 800 pages, 4 130 illustrations en noir, 44 hors-texte en couleurs et en noir, 150 cartes, 28 hors-texte cartographiques en couleurs. Une grammaire condensée en 17 pages, des tableaux synoptiques de l'histoire du monde.

Le même *sur papier bible*, dans une présentation de luxe, tête dorée, reliure pleine peau.

LAROUSSE CLASSIQUE ILLUSTRÉ

Le " Petit Larousse " à l'usage des écoles.

PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS

Format de poche. Un ample vocabulaire : 30 000 mots.

en deux volumes :

NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL

Plus de 2 000 pages (21 × 30 cm). Le dictionnaire du « juste milieu ». 138 423 articles, des milliers de gravures, de planches en noir et en couleurs. 535 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art.

en six volumes :

LAROUSSE DU XX^{e} SIÈCLE

Le grand dictionnaire encyclopédique de notre temps. L'équivalent d'une bibliothèque de 400 volumes. 6 740 pages, 238 500 articles, 46 950 gravures ou cartes et 454 hors-texte en noir et en couleurs.

Le *Larousse du XX^{e} siècle* est constamment tenu au courant de l'actualité.

Par la qualité de leur papier et de leurs reliures, les dictionnaires Larousse sont des livres qui durent.

L'essentiel des connaissances de notre temps présenté dans l'ordre méthodique.

MÉMENTO LAROUSSE

Le pendant des dictionnaires en un volume.

Vingt-cinq ouvrages en un seul. Un volume de 944 pages (f° 13,5 × 20 cm), illustré d'un grand nombre de cartes, cartons, gravures, tableaux, etc., dont 33 hors texte, en couleurs. Relié.

Aperçu des matières : Droit usuel — Grammaire — Littérature — Histoire — Géographie — Mathématiques — Physique — Chimie — Histoire naturelle — Comptabilité — Dessin — Musique, etc.

GRAND MÉMENTO ENCYCLOPÉDIQUE

Le pendant des grands dictionnaires.

Deux forts volumes (21 × 30 cm), renfermant un ensemble de grands traités sur toutes les branches du savoir humain. Un ouvrage utile aux étudiants comme à toute personne soucieuse d'entretenir sa culture.

Près de 2 200 pages, 6 410 gravures et cartes dans le texte, 126 planches hors texte, dont 41 en couleurs. Relié.

LAROUSSE DONNE LE PLAISIR DE TOUT SAVOIR SANS LA PEINE DE TOUT APPRENDRE.

DATE DUE

XVIII[e] siècle (suite)

dance. Les Confessions. Discours.

12

Montherlant, Henry de

Les bestiaires.
(extraits)

12

Montherlant, Henry de

Les bestiaires. (extraits)

les dictionnaires LAROUSSE

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

NOUVEAU PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
LAROUSSE CLASSIQUE ILLUSTRÉ
LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE ILLUSTRÉ
PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS
DICTIONNAIRE DES DÉBUTANTS
MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX VOLUMES
NOUVEAU LAROUSSE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
DICTIONNAIRE DES RACINES DES LANGUES EUROPÉENNES
DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE ET PRÉNOMS DE FRANCE
DICTIONNAIRE DES RIMES

LES ENCYCLOPÉDIES LAROUSSE

EN UN VOLUME
MÉMENTO ÉLÉMENTAIRE LAROUSSE
MÉMENTO LAROUSSE

ENCY [redacted] *E*

UNIVERSITY OF NEW BRUNSWICK LIBRARIES
3 9960 00313515 9
08-CRP-752